

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Excursions sur les bords du Rhin en Hollande et en Belgique ...

Chaumont

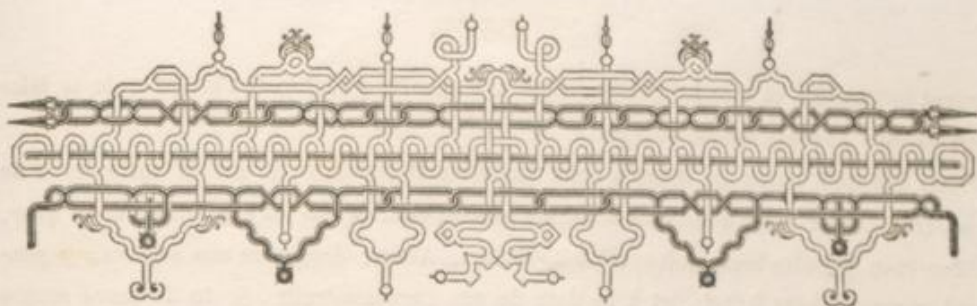
Limoges, [1858?]

Hollande

[urn:nbn:de:bsz:31-125034](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-125034)



Vue des rues avec canal d'Amsterdam.



HOLLANDE.

I.

Avantages des voyages. — Les leçons d'une mère. — Comment l'esprit, le cœur et l'âme gagnent en voyage. — Où l'on voit Dieu. — Manière de voyager. — *Dusseldorf*. — Entrée en Hollande. — A propos de quoi Louis XIV apparaît avec son armée. — Passage du Rhin. — *Arnheim*. — Un déjeuner sous la feuillée. — Le Hjartesberg. — M. et Mme Blummer. — *Nimègue*. — Le Falkenhof de Charlemagne. — L'épée de justice. — L'effrayant dragon du Rhin. — *Utrecht*. — Un bavard sans pareil. — M. le Ministre des affaires étrangères. — Comment Monseigneur Dory se délivre d'un importun. — Paysages, etc.

Dusseldorf, septembre 1853.

MA CHÈRE AGATHE,

Je suis encore dans la Province Rhénane, et, pour un dernier jour, j'appartiens au roi de Prusse.

Mais demain je commence mes excursions en Hollande, et ensuite ce sera le tour de la Belgique.

Nous avons eu de grandes jouissances dans nos promenades sur les bords du Rhin. Emile et son précepteur, M. Dory, ne m'ont rien laissé perdre de leurs curiosités : tour à tour nous avons visité Bâde, Carlsruhe, Heidelbergh, Spire, Manheim, Worms, Darmstadt, Francfort, Mayence, les châteaux du Rhin, Coblentz, Trèves, Cologne et partout, note bien ceci, partout, j'ai pensé à toi. Seulement, comme nos journées

Excursions.

12

Vue des rues avec canal d'Amsterdam.

étaient fort agitées et très-fatigantes, il ne m'a pas été possible de l'écrire et de te faire part de mes impressions de voyage.

Mais puisqu'à partir de demain nous devenons Hollandais, il est de notre devoir de nous transformer et de nous rendre graves comme eux. Aussi, à l'exception de la pipe, allons-nous prendre leurs solennelles habitudes. Alors, dans tous nos séjours, je penserai commodément à toi, et à la date de nos caravanserails, je te donnerai preuve de vie et d'affection.

Sais-tu bien que j'avais le cœur très-gros, après nos adieux, la dernière fois que je te laissai seule dans ton mélancolique Bagneux? C'est que je m'éloignais de toi, ma meilleure amie, et que, comme mon cœur se partageait, ce n'était pas sans une vive souffrance. Heureusement je te retrouverai dans le même Bagneux, j'y reprendrai cette moitié de moi-même qui me manque à cette heure, et avec elle mon bonheur. Tu ne seras plus seule et cela pour long-temps.

Que veux-tu? Dieu m'a donné un fils, et je me dois à lui, surtout pendant les vacances. A raison de son âge et de son extrême activité, je ne puis le confiner dans une modeste campagne, trop rétrécie pour son ardeur. Et puis je tiens à lui donner ma part d'enseignements. Or, les voyages sont un grand livre ouvert dont chaque page l'entretient et lui forme l'esprit et le cœur. Sous la bonne direction de son précepteur, de son ami, dois-je dire, et sous mes influences maternelles, il retrouve dans ce grand livre de la nature, tour à tour la géographie, l'histoire, les mœurs et coutumes des peuples. Les différents spectacles d'une contrée grandiose, romantique, sublime et pittoresque, ou les sombres aspects de régions marécageuses, stériles et sauvages, lui ouvrent l'imagination et lui donnent la science des contrastes. Je vois qu'il gagne chaque jour des idées, et que s'il se mûrit lentement, tout au moins il juge et pèse les choses, s'amende vraiment, et pour l'avenir me fait espérer un homme d'autant plus solide, que son éducation et son instruction n'auront pas été trop hâtées.

L'esprit acquiert bien des connaissances dans les voyages. Le monde est semé des vestiges de l'histoire. Il n'y a pas de villes, de villages, de campagnes, de fleuves, de montagnes, de rochers qui n'aient leurs souvenirs. Ce sont autant de jalons qui se rattachent aux événements des siècles, et, sous une main habile, ces lambeaux épars des drames de l'humanité, se recousent de manière à faire un tout complet qui devient toute une tragédie, tout un fait, tout un tableau des âges et des mouvements des nations.

Mais le cœur, le cœur surtout gagne à contempler l'homme dans les mille coins du globe où il compte les heures de son existence. Nous ne voyons pas que des joies et des fêtes: nous trouvons plus souvent la misère et les larmes. Eh bien! c'est avec bonheur que je constate et obtiens la preuve que si mon enfant est léger de caractère, c'est que son âge le veut, mais qu'au moins en face d'une douleur quelconque son âme s'émeut, compâtit aux souffrances, et, comme moi, éprouve le besoin de soulager ses semblables.

J'aurais mille faits, doux à mon cœur de mère, qui prouvent ce que j'avance : je t'en conterai plus d'un dans nos prochaines soirées d'hiver. Aujourd'hui je te dirai seulement qu'après chaque voyage je laisse mon fils meilleur, plus calme, plus généreux, et ne fermant jamais le regard sur l'affliction de ses frères.

Et puis, n'est-ce pas bonheur, à travers champs, aux revers des collines, aux profondeurs des vallées, d'entendre les oiseaux habiller à ravir et se livrer à d'horribles commérages les uns sur les autres, les affreux cancaniers ! de voir les torrents, grossis par l'orage, produire des cataractes subites, ou faire de bruyantes cascades, sur les cailloux ? N'est-ce pas plaisir de marcher dans les douces ténèbres des bois, et de cueillir, le long des sentiers en fleurs, les mauves sauvages, les glaïeuls des fontaines, le passe-velours ou les myosotis des ravins ? Il y a des moments où je crois et mets en mon fils la croyance à l'intelligence des choses. Oui, dans les solitudes, au milieu des moucherons qui bourdonnent, des lézards qui rampent, des fleurs qui s'épanouissent, dans ce silence solennel d'une vallée qui dort, où je ne vois plus de vestiges de l'homme, il me semble qu'une foule de voix murmurent et nous disent :

— Que veux-tu ? Voir Dieu ! Prends ce chemin, va sous cet arbre centenaire : ouvre ce calice du liseron ; ramasse cette branche de fougère ; cueille ce rameau que gonfle la sève ; efface cette mousse qui cache l'inscription de ce tumulus recelant un guerrier !... Dis-moi maintenant si Dieu n'est pas là ? dis-moi si la puissance de son bras ne se montre pas à tout lieu ? dis-moi si tu ne sens pas sa présence, son amour, sa justice ; mais aussi son autorité suprême ? En face de ce chêne dont le gland tombe pour reproduire, que couronne le feuillage de cent années, que mille oiseaux peuplent de leurs tribus, ne comprends-tu pas le Dieu créateur et maître ?

Voilà, ma chère Agathe, ce que je recueille et fais recueillir de saintes leçons dans nos promenades et dans les courses de mes voyages. Crois-tu que mon temps soit mal employé ?

Aussi, quand nous avons étudié ensemble, comment butinent les guêpes autour des sureaux ; comment les cirons se réfugient dans de petits antres microscopiques que leur creuse la pluie sous les racines des arbustes ; ce qui tressaille sourdement dans les herbes, ce qui jase dans les nids ; les soupirs de la végétation ; les mystères de la fécondation ; la chute des roches ; l'ébranlement des montagnes ; les ruines amoncelées par les gouttes d'eau ; la progression de la nature ; la transformation lente de ses formes ; la métamorphose de ses œuvres ; la naissance et la mort de tout ce qui vit et de tout ce qui respire ; les grandeurs et le néant des êtres ; alors, oh ! alors nous entrons avec bonheur dans la première chapelle rustique qui se présente sous nos pas, ou, à notre retour à la ville, dans la première basilique qui s'offre à nos regards, et là, nous prosternant en face du sanctuaire qui recèle notre Sauveur immolé, toujours généreux, toujours patient et bon, jusqu'à l'heure de la justice, nous adorons et nous prions.

Oui, ma bonne Agathe : nous gagnons en piété, dans nos voyages. Dans les pays catholiques, nous rougissons de ne pas être assez fervents. Ce qui nous advint en Suisse, l'année dernière, dans un misérable petit village du canton d'Unterwald, à Salschelen, je crois, te le prouvera, si tu l'en rappelles. Dans les pays hérétiques, nous comprenons mieux quel exemple de soumission à l'Eglise et de ferveur en face de Jésus dans l'Eucharistie, nous devons donner. Et, dans les courses et les excursions à travers les montagnes, les vallées et les plaines, la nature, la belle nature inspire à notre âme tant de sentiments de gratitude et d'amour, que nos prières du soir y gagnent d'être mieux écoutées du ciel.

Je ne te dis rien de ce qu'à part moi, peut faire notre bon Dory pour mon fils. Il n'est pas une pierre d'une ville dont il lui fasse grâce ; il n'est pas une ruine dont il ne lui explique l'origine et la chute ; pas un souvenir historique dont il ne lui dise les causes et les effets ; pas un nom d'homme ou de héros qui ne lui fournisse une légende ou un fait. Il fait revivre les siècles écoulés, aux lieux mêmes où les événements, les drames et les phénomènes ont eu lieu. Il place Emile à tous les points de vue d'histoire, de géographie, de physique, d'orographie, de météorologie, d'hydrographie, que sais-je, moi ? Et alors le jour se fait dans sa jeune intelligence : les questions se succèdent ; l'ordre s'établit ; le jugement se prononce ; la mémoire s'enrichit, et l'homme se fait.

Voilà pourquoi je voyage pendant toutes les vacances de mon Emile. Peux-tu me blâmer ? Non. Avant d'être amie, je suis mère. Et puis d'être mère, me rend plus amie ; car quand je te revois, l'absence me donne pour toi, dans la poitrine, de ces bouillonnements d'affection qui font que tu me deviens plus précieuse.

Hier, pour notre début, de l'avant de notre stoom-boot, nous avons pu voir l'horizon des plaines de Tolbiac, d'où Clovis fit entendre sa grande voix pour promettre au Dieu de Clotilde sa conversion, s'il lui accordait la victoire. Tolbiac ou Zulpich se montrait à notre gauche, entre Neuss et Trèves.

Demain, d'après notre ami Dory, nous verrons, à notre droite, Dusseldorf et Wesel, le théâtre de la grande lutte de Varus contre les Germains, et de la terrible défaite des cohortes romaines qui fit crier à Auguste : Varus, Varus, rends-moi mes légions !

Pour le moment nous sommes à Dusseldorf, ou nous a amenés, par la nuit, une nuit grise, terne et froide, le bateau à vapeur de Cologne. Comme nous avions lié société avec un M. Blummer, sa femme et un jeune banquier d'Amsterdam, nous avons passé la nuit sur le pont, enveloppés dans nos manteaux, abrités par une tente. De Cologne à Dusseldorf les bords du Rhin n'offrent rien de curieux. Les rivages sont plats : à peine découvre-t-on quelque silhouette de village au clocher pointu qu'entourent des arbres luxuriants. Mais, en échange, on reconnaît déjà que l'on approche de la mer. Les bâtiments marchands se succèdent presque sans relâche, avec les paquebots, les steamers, les peniches, les chaloupes, etc. Et, comme chaque navire a ses

lanternes hissées aux mâts, et que les feux sont de diverses couleurs, c'est un aspect fort curieux et très-féerique que la rencontre successive de ces bâtiments qui s'approchent ou qui s'éloignent. C'est un horizon charmant. J'ai gagné ce plaisir à mon voyage de nuit.

Voici comme nous procédons dans nos voyages :

Généralement nous allons droit à l'hôtel le plus renommé. On y gagne de toutes manières, en égards, en bons services, en confort, en économie d'argent même. Notre déjeuner nous est toujours servi à part, dans le petit salon de notre appartement. Quant au dîner, par agrément, et même par étude de mœurs, de coutumes, de costumes et de choses, nous le prenons à la table commune.

M. Dory a la charge de fourrier du régiment. C'est lui qui avise à tout ce qui concerne nos bagages, nos chambres, nos repas. Il nous sert aussi d'éclaireur. Pendant que le matin je garde la chambre et même le lit, pendant qu'Emile se repose de son côté des fatigues de la veille, notre bon précepteur, qui sait le grec et le latin, mais qui ignore complètement l'allemand, le hollandais, ou toute autre langue de notre époque, quitte de très-bonne heure l'hôtel, et s'en va, les mains dans les poches, flaner dans la ville. Il prend l'air, étudie le vent, s'oriente, avise, questionne en baragouinant le jargon du pays ou en faisant baragouiner le français, prend avec ses jambes le plan de la ville, en mesure les distances, en comprend les monuments, et nous revient si savant, si habile guide, si fameux cicerone, qu'il fait honte à ceux du crû et stupéfie les indigènes. Alors, après notre déjeuner, le voici qui, de rôdeur se fait gentlemann, prend sa canne et ses gants, et nous dirige sur tous les points, ne nous fait grâce de rien, et assaisonne ce qu'il nous montre des mille récits qu'il bourdonne à nos oreilles. Aussi le verras-tu quelquefois en scène dans mes lettres.

Donc nous sommes à Dusseldorf, sur la rive droite du Rhin.

Des environs charmants, de beaux édifices, de jolies maisons, des rues régulières, tel est l'ensemble que présente, au premier aspect, cette ville, l'une des plus coquettes des rives du Rhin.

C'était autrefois la capitale du duché de Berg, depuis le XIII^e siècle jusqu'au XIX^e, et aussi sous Napoléon I^{er} et Joachim Murat; mais à présent elle est le chef lieu de la régence Prussienne.

En 1794, les Français la bombardèrent : aussi le château et les principaux édifices furent-ils convertis en un monceau de ruines.

Un électeur palatin, dont nous avons beaucoup entendu parler à Heidelberg, car il est l'auteur du gros tonneau de ce vieux manoir, Charles-Théodore, a construit avec magnificence dans Dusseldorf le quartier de *Karlstadt* dont les édifices ressemblent à des palais, et dont les larges rues sont bordées de tilleuls. Il y a, en outre, la vieille-ville, *Altstadt*, et la nouvelle-ville, *Neustadt*. Cette dernière a été construite par l'électeur Jean-Guillaume.

Sur la place du marché s'élève la statue équestre, en bronze, de cet électeur, par Grupello.

A l'occasion de cette statue, M. Dory nous a fait remarquer sur le toit de la maison qui est derrière la statue, une autre statue en bronze, mais de petit modèle.

— C'est, nous dit-il, le buste d'un apprenti de Grupello, qui, au moment de la fusion de la statue de l'électeur, eut l'heureuse inspiration de jeter du bronze dans le fourneau, et contribua ainsi au succès de l'œuvre, qui serait sortie incomplète du moule, par insuffisance de la matière.

— Et alors, dit Emile, Grupello a récompensé son apprenti en faisant sa statue. C'est une action digne d'un artiste.

Les monuments dignes d'être remarqués à Dusseldorf sont : l'église collégiale et celle de Saint-Lambert, qui renferme le tombeau de l'infortunée Jacobée de Bade, ainsi que les sépulcres en marbre des anciens ducs de Berg.

— Qu'est-ce que Jacobée ? et pourquoi l'appelé-je infortunée ? vas-tu me dire.

Je te répondrai : Pour un prince de Hollande qui voyageait sur les bords du Rhin, voir à Bade et aimer la fille du margrave, la belle Jacobée, fut l'affaire d'un instant. Jacobée quitta donc le vieux château de Bade et les collines pittoresques de la Forêt-Noire, pour venir habiter, dans les plaines fleuries de la Hollande, le *manoir de Teilengen*.

C'était en 4426. Là, toute au bonheur de recevoir son époux aux jours de ses loisirs, Jacobée vivait dans la solitude. Mais voici qu'un jour, un jeune cavalier, perdu dans la campagne, vint frapper à la porte du castel. La fille du margrave le reçut à sa table et allait le congédier ensuite, lorsque le prince hollandais survenant, à la vue de l'étranger, entra dans une étrange fureur. De la pointe de son glaive il perça le cœur de l'inconnu, et, du revers, il fit tomber la tête de la belle Jacobée.

Hélas ! l'étranger n'était autre qu'un chasseur égaré à la poursuite de ses faucons. Rien n'était plus innocent que son entrevue avec Jacobée !

L'infortunée princesse fut mise en ce tombeau de l'église de Dusseldorf, et, pas un étranger ne passe dans le voisinage de ce tombeau sans s'arrêter pour prier et pleurer.

Assise sur les bords d'un grand fleuve et traversée par un rail-way, Dusseldorf, qui a, en outre, la rivière qui lui doit son nom, est devenue le centre d'un commerce très-considérable. Plus de deux mille vaisseaux y viennent chaque année d'Amsterdam et de Rotterdam. On y fabrique des châles, des tissus de laine, des soieries, des étoffes imprimées. La fonte, l'acier, les teintures y ont un grand débouché. Tu sais, en outre, que la moutarde est un article spécial qui n'atteint nulle part ailleurs, pas même à Dijon, le même degré de perfection. Enfin, dans tout le voisinage de la ville, on fait un tel commerce de fleurs que la vente ne s'élève pas à moins de huit cent mille francs. Tu ne seras donc pas étonnée que chaque fois que rentre Emile, il m'apporte un de ces bouquets dont les parterres seraient jaloux.

Mais ne vas pas croire que, pour être une ville de commerce et d'industrie, Dusseldorf n'ait pas un goût très-prononcé pour les beaux-arts. Non, certes !

D'abord la musique y est en grand honneur, et les sociétés chorales du Bas-Rhin s'y donnent rendez-vous pour exécuter de ces grands concerts qui ravissent, témoin celui dont on nous a honoré hier, tout exprès, je crois, pour notre bien-venue.

Figure-toi ensuite que dans le château de Dusseldorf, détruit par les Français, et dont on a reconstruit certaines parties en pierres rouges, Jean-Guillaume de Neubourg, l'électeur à la statue de bronze, rassembla jadis, en 1697, tous les tableaux qui lui venaient de ses aïeux, et en augmenta beaucoup le nombre. Ainsi, croiras-tu qu'il ne réunit pas moins de quarante-six *Rubens*, neuf *Rembrandt*, vingt-deux *Van Dyck*, cinq *Annibal Carrache*, un *Corrège*, dix-sept *Giordano*, sept *Caravage*, trois *J. Robusti*, deux *André del Sarto*, cinq *Titien*, quatre *Poussin*, un *Raphaël*, un *Carlo Dolce*, un *Guido-Reni*, et un *Gérard Dow*, sans compter les *Schalcken*, les *Gaspar Crayer*, et autres.

La réputation de cette collection se répandit bientôt dans toute l'Europe. Elle devint un but d'admiration pour tous les voyageurs. Mais survinrent les guerres de notre révolution, et la terreur que nos armées inspirèrent furent telles que deux fois ces tableaux furent emballés et transportés hors de leur portée. L'électeur Maximilien, duc de Bavière, prit plus de précaution encore : il fit conduire ces richesses artistiques à Munich, et les plaça dans sa galerie dont elles font le plus bel ornement.

Dusseldorf n'a conservé, de toute cette antique et riche galerie, que *l'Assomption de la Vierge*, de *Rubens*.

— Alors, me dis-tu, après l'admiration donnée à cette toile, fort belle sans doute, tu n'as plus rien trouvé qui alimente ton goût pour la peinture ?

Si, ma chère Agathe. Le feu sacré qu'avait allumé dans la ville le goût de Charles-Théodore a survécu, et depuis quelques années, Dusseldorf a commencé à former une nouvelle galerie de tableaux de peintres vivants, et nous y avons vu des *Lessing*, des *Archenbach*, des *Sohn*, des *Schirmer*, des *Kähler* et des *Khems*. Cet amour du dessin et de la peinture est même si prononcé chez les habitants, qu'ils partent, au retour de chaque printemps, armés de leurs crayons et de leurs albums, pour recueillir sur le Rhin, en Allemagne, partout, des croquis, des vues, les plus beaux sites et les merveilles de la nature.

Je t'ennuie de tous ces détails, peut-être : mais que veux-tu ? nous entrons dans la terre classique de la peinture et des tableaux. Il faut l'attendre à lire souvent des noms de peintres, et le catalogue de leurs œuvres. Je t'épargnerai le plus possible ; mais tu me pardonneras aussi, dans l'occasion, le cri de l'enthousiasme.

Te dirai-je que le philosophe F. Jacobi, son frère le poète G. Jacobi, le baron de

Hompesch, dernier grand-maître de l'ordre des Templiers, le poète Henri Haine, et les peintres Cornélius, Lenzen et Achenbach, ont illustré Dusseldorf par leur naissance?

Je termine en t'apprenant que nous venons de faire une promenade au *Jardin de la Cour* et à la *Maison de Chasse*, résidence du prince de Hohenzoltern-Sigmaringen. De là nous avons été au *Mont Grafenberg*, d'où la vue s'étend au loin sur une vaste plaine couverte de jardins et de maisons de campagne.

Mais cette vue de jolies villas a porté mon esprit et mon cœur vers ton beau retiro de Bagneux. Aussi me suis-je bien promis de t'écrire en rentrant. Je tiens parole. On est si heureux de payer une dette de cœur.

A bientôt, ma chère Agathe. Jusqu'à nouvelle lettre reçois mes embrassements les plus tendres, et crois-moi ta meilleure amie,

F. D.



A bord du *Dampfschiff Colnstadt*, septembre 1855.

MADAME,

Vous souvient-il de ces vers de notre immortel Boileau, dont les satires et les épîtres ont bercé votre enfance?

— Au pied du mont Adule, entre mille roseaux,
Le Rhin, tranquille et fier du progrès de ses eaux...

J'ai vu ce mont Adule, le mois dernier, et je m'en fais gloire, car, dès son origine, le Rhin est un beau fleuve.

Vous vous rappelez aussi ces autres vers du même poète :

— Il apprend qu'un héros, conduit par la victoire,
A de ses bords fameux terni l'antique gloire :
Que Rhimberg et Wesel, terrassés en deux jours,
D'un joug déjà prochain menacent tout son cours...

Je me trouve en ce moment sur ces bords fameux et en face de ce Wesel terrassé en deux jours.

— Le Rhin tremble et frémit à ces tristes nouvelles.
.....
Aussitôt essayant sa barbe limoneuse,
Il prend d'un vieux guerrier la figure poudreuse :

Son front cicatrisé rend son air furieux ;
Et l'ardeur du combat étincelle en ses yeux.

Vraiment le Rhin conserve encore sa barbe limoneuse ; mais j'avoue qu'il n'a plus la figure poudreuse ni l'aspect d'un guerrier.

Il paraît cependant qu'au temps de Boileau, son allure de matamore lui avait conquis des preux, car le poète nous dit :

— Ils marchent droit au fleuve... où Louis en personne,
Déjà prêt à passer, instruit, dispose, ordonne.
Par son ordre, Grammont, le premier dans les flots,
S'avance soutenu du regard du Héros ;
Revel le suit de près.
Mais déjà devant eux une chaleur guerrière
Emporte loin du bord le bouillant Lesdiguière,
Vivonne, Nantouillet, et Coislin, et Salart.
Chacun d'eux au péril veut la première part.
Vendôme, que soutient l'orgueil de sa naissance,
Au même instant dans l'onde, impatient, s'élance :
La Salle, Beringhen, Nogent, d'Ambre, Cavois,
Fendent les flots, tremblants sous un si noble poids.
Louis, les animant du feu de son courage,
Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.
Par ses soins cependant, trente légers vaisseaux
D'un tranchant aviron coupent déjà les eaux :
Cent guerriers s'y jetant signalent leur audace.
Le Rhin les voit d'un œil qui porte la menace :
Il s'avance en courroux.....

.....Le plomb vole à l'instant,
Il pleut de toutes parts sur l'escadron flottant.

.
De tant de coups affreux la tempête orageuse
Tient un temps sur les eaux la fortune douteuse.
Mais Louis d'un regard sait bientôt la fixer :
Le destin, à ses yeux, n'oserait balancer.
Bientôt, avec Grammont, courent Mars et Bellone ;
Le Rhin à leur aspect d'épouvante frissonne ;
Quand, pour nouvelle alarme à ses esprits glacés,
Un bruit s'épand qu'Enghien et Condé sont passés.

.

L'ennemi , renversé , fuit et gagne la plaine :
 Le dieu lui-même cède au torrent qui l'entraîne ;
 Et , seul , désespéré , pleurant ses vains efforts ,
 Abandonne à Louis la victoire... et ses bords !

Pardonnez-moi cette longue citation , Madame ; mais comment ne pas lire cette magnifique description du passage du Rhin par les troupes du grand roi , quand on est sur les lieux mêmes où s'accomplit ce merveilleux fait d'armes ?

Oui , je suis à bord du bateau à vapeur le *Colnstadt* , et , au moment où je vous écris , nous battons les flots du Rhin , à l'endroit précis où Condé , d'Enghien , Vivonne , Nantouillet , et Coislin , et Salart passaient ce fleuve et refoulaient les Hollandais , dans la fameuse guerre de 1692.

Voici la butte de terre d'où Louis XIV regardait le combat.

Mais , pour rester dans le vrai , faut-il vous dire que la pensée a brodé ce récit : mais le récit pur , sincère de ce fait d'armes immortel le *Passage du Rhin* , est que l'on avait dit au prince de Condé que le Rhin était guéable , et le Rhin ne l'était pas.

« Alors , dit un des témoins oculaires , le comte de Guiche , alors je vis le plus pitoyable spectacle du monde , plus de trente officiers noyés ou se noyant , et Revel à leur tête ; enfin le Rhin plein d'hommes , de chevaux , d'étendards , de chapeaux , etc... Ce fut là que je vis Brassalay , le cornette des cuirassiers , dont le cheval s'était noyé au milieu de l'eau , étant botté et cuirassé , nager d'un bras et sauver son étendard de l'autre ; et M. le prince faisant toujours serrer le reste , quoiqu'il s'en noyât sans cesse , qu'en un moment j'eus quatre ou cinq escadrons de l'autre côté de l'eau. Alors , en abordant au rivage , fut tué le chevalier de Longueville , etc. »

Hélas ! Louis le Grand est tombé ! Les héros qui l'entouraient ne sont plus ! Le Rhin coule toujours... Et , là-bas , je vois Wesel qui montre des bastions et des redoutes plus formidables que jamais. Dernier échelon du système des fortifications de la Prusse. Il termine la ligne qui part de Mayence , passe à Coblenz et à Cologne , et vient tourner en équerre vis-à-vis de la Hollande. N'est-il pas vrai qu'au nom seul de ce Wesel , tout le siècle de Louis le Grand se réveille.

Mais que vous dirais-je de tout ceci , après que M^{me} de Sévigné a écrit là-dessus des pages fameuses qui ont la première place dans votre Mémoire ?

Puisque je me permets de vous écrire et de faire le cicerone , le littérateur , laissez-moi me poser aussi en historien , Madame , et vous dire que ce *Wesel* , qui s'efface déjà derrière nous , fut témoin jadis de la victoire que Charlemagne remporta sur les Saxons en 879. C'est une ville habituée au feu , du reste , car elle eut de nombreux sièges à soutenir contre les Français , les Espagnols et les Brandebourgeois.

Cette autre ville , *Xanten* , *Vetera Castra* , où les Romains avaient deux légions , que

nous laissons aussi derrière nous, sur la rive gauche du fleuve, doit vous intéresser, car vous aimez les belles œuvres. Or, c'est à Xanten que la tradition place le manoir des fameux *Nibelungen*, les héros de poésies allemandes que vous avez lues assurément, et qui méritent bien leur gloire.

Et, en face du passage du Rhin de Louis XIV, je vous signale aussi des ruines. Là était jadis le vieux *Fort de Schenkenschanz*, autrefois la clé des Pays-Bas. Nos armées s'en étaient emparé, en 1682, par les mains de Turenne. Elles le prirent de nouveau, en 1704.

Ma bonne mère a eu grand bonheur à vous écrire, l'autre jour; mais aujourd'hui j'ai réclamé d'elle cette faveur, car vous avez eu la bonté de me donner le droit de vous faire part de mes jeunes impressions. Je suis fier de vous les adresser, et je vous demande de vous montrer assez indulgente pour bien accueillir le timide bavardage d'un étudiant au début de la vie.

~~~~~  
 Arnheim, septembre 1835.

Décidément nous sommes en Hollande, chère Madame.

Nous avons franchi la frontière à *Lobish*, et j'ai une certaine reconnaissance au cœur en vous disant que les douaniers hollandais sont parfaitement élevés, pleins de bonnes manières, et qu'on voit en eux les preuves d'une haute civilisation.

Des autres variétés de la nation qui nous accueille, je ne puis rien dire encore. Cependant, dès le début, je ne puis m'empêcher d'admirer la force vitale et l'activité de ce peuple. Généré par une nature fort ingrate, souvent surpris par les envahissements de la mer, il conquiert le sol par de patients et pénibles travaux. Les contrées que nous parcourons ne nous offrent plus, comme le pays rhénan, cet incomparable panorama de sites pittoresques, de cimes bleuâtres, de rochers couronnés de ruines et de vieux castels, de riches et romantiques vallées, mais nous y rencontrons de calmes paysages, de belles prairies, des collines verdoyantes, et d'innombrables troupeaux, qui paissent en liberté. Partout ce sont de charmantes villas, des campagnes émaillées de fleurs; partout règnent la fraîcheur et la propreté.

Je ne sais quel écrivain compare la Hollande à une tulipe qui s'épanouirait dans un vase de boue.

Voulez-vous une description savante du pays que nous allons parcourir, Madame? Ecoutez ce que m'en disait mon bon précepteur, hier, quand nous franchissions ses frontières:

— La Hollande, aujourd'hui que les caractères distinctifs des nations tendent à se con-

fondre, est une des contrées les plus curieuses à observer, attendu que ses habitants conservent encore, pour la plupart, les mœurs et les costumes de leurs ancêtres, et qu'ils ont une physionomie nationale, comme le sol où ils sont fixés présente un aspect particulier et même exceptionnel. Ce sol est entièrement factice. Il est l'œuvre de la patience, du courage et de l'amour de la liberté. Chose merveilleuse ! les Hollandais lui ont eux-mêmes donné sa figure et sa forme, ainsi qu'aux canaux qui la sillonnent, aux rivières et aux lacs qui la découpent en tout sens. Conquise sur l'Océan, la Hollande est couverte de gras pâturages et de riantes plantations, où l'horticulture est portée à sa perfection, mais où le *joli* l'emporte sur le *beau*, la propreté et la symétrie sur le naturel et la hardiesse, et le goût des ponpons sur celui des ornements bien entendus. Le climat est brumeux et humide, mais le froid des hivers et le vent d'est, qui souffle fréquemment alors, en corrige l'insalubrité.

*Arnheim* est la première preuve de tout ce qu'avance ici M. Dory.

Cette capitale de la province de Gueldre est coquette et gracieuse. Placée sur la rive droite du Rhin qui, avant de l'atteindre, se divise en deux branches, dont l'une, sous le nom de *Waal*, va rejoindre la Meuse à Nimègue, et l'autre, appelée *canal de Pannerden*, puis *Bas-Rhin*, arrive à Arnheim, elle s'étage sur une colline délicieuse, et montre avec orgueil ses rues droites et ses jolies maisons. Son église produit un fort bel effet dans le paysage. Mais ce qui la décore magnifiquement c'est le *Château de Hjartenberg* ou *Sonsbeck*, qui la domine, et dont le parc et les hauts arbres couronnent les hauteurs.

Ce domaine appartient au baron de Heckeren.

A notre arrivée à Arnheim, et pendant que M. Dory me raconte que cette ville fut prise par les Français en 1672; qu'elle devint, au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, une des principales forteresses de la Hollande; et qu'en 1813, les Prussiens et les Français s'y livrèrent un combat acharné dans lequel le général Charpentier fut tué, nous sommes circonvenus par une nuée de jeunes drôles qui veulent à tout prix porter nos valises. Vainement M. Dory résiste; ils se cramponnent si fort à notre suite, que, de guerre las, nous acceptons l'un d'eux pour guide.

Deux voyageurs, M. et madame Blummer, qui sont avec nous, très-satisfaits d'avoir à qui parler, nous proposent alors de gravir la colline, et d'aller planter notre tente sous les beaux ombrages qui ornent son sommet. De là, l'horizon doit être magnifique. Nous nous rendons à leurs vœux, et nous voici, bras dessus, bras dessous, escaladant à qui mieux mieux. Nous trouverons un restaurant, nous a promis le drôle en question. Dans cette espérance, nous rions, nous batifolons, nous cueillons des fleurs; nous récitons des vers; M. Dory se ferait presque un Tityre, afin de chanter une églogue. Vue splendide, verdure luxuriante, soleil brûlant, idylles et pastorales tout autour de nous.

Enfin nous sommes à la porte du parc de Hjartesberg, dans une demi-lune qui fait face à une chaumière mesquine : c'est là le restaurant.

— Ah ! drôle... s'écrie M. Blummer furieux, c'est là ton Chevet, à toi ! misérable, tu voulais te faire payer ta course, et voilà tout. Tu mériterais que je te...

— *Quos ego...* ! s'écrie M. Dory, en parodiant la colère de M. Blummer par le souvenir de la colère de Neptune, dans l'Enéïde.

En effet, mauvais cidre, beurre gâté, œufs suspects, pain très-indigeste... tel est le menu de notre repas, que, du reste, nous prenons à l'ombre des charmilles, sur la rive d'un petit lac, qui clapote à nos pieds, et où je tends en vain des engins au poisson...

— Corne de bœuf ! m'écriai-je, où serait la poésie d'un repas champêtre, si l'on nous servait des gélinottes ou un beefsteack aux pommes ? Allons donc, avec les bergers de Virgile, écrivons-nous :

*Fronde super viridi, sunt nobis mītia poma,  
Castaneæ molles, et pressi copia lactis.*

Je vous expliquerai ces vers à mon retour à Paris, Madame. Pour le moment, je vous dirai que notre carte, car on a eu l'audace de nous envoyer une addition, bicoque, va ! ne s'élève pas à moins de seize francs de notre monnaie de France.

Et encore faut-il payer le guide !

Et encore, pour avoir mis le nez, rien que le nez, à la grille du château de Hjartesberg, ne sommes-nous pas poursuivis par une armée de jardiniers et de portiers, réclamant un pour-boire, et, au lieu de fleurs, nous jetant force injures !

Telle fut notre partie de campagne, sur la belle colline de Arnheim...

Nimègue, septembre 1833.

Pour nous venger d'une pareille déception, Arnheim nous étant suffisamment connu, ce qui demande peu de temps, nous louons une calèche à deux chevaux, et nous allons à Nimègue, M. et madame Blummer pour dîner ; ma mère, M. Dory et moi, pour voir et pour connaître.

Puisque je me donne un si beau rôle, laissez-moi faire le savant, et montrer comme mon précepteur déteint sur moi.

Nous arrivons à Nimègue par les plaines de la Gueldre, et les yeux fixés sur les horizons du Brabant septentrional.

Nimègue est le *Castellum-Noviomagum* de Jules César. Mais d'avoir appartenu aux Romains n'est pas son seul titre d'antiquité.

Elle fut aussi la résidence de notre Charlemagne, qui y bâtit le *Château de Falkenhof*. Malheureusement les Français l'ont détruit en 1794. Hélas ! à cette époque, ils détruisaient tout ! Nous avons donc à parcourir les ruines faites par le canon français, et nous avons pu revoir encore la niche d'un jubé, ainsi que les fonts-baptismaux d'une église, auxquels la tradition attribue une origine païenne.

Du reste, Nimègue est une ville forte de plus de vingt mille habitants, la plupart catholiques, ce qui nous rassérène l'âme, car il paraît que nous entrons dans le calviniste et le luthérien jusqu'au cou.

Nous visitons l'Hôtel-de-Ville, qui est construit dans le style de la renaissance. Au moins, Nimègue, assez peu belle en soi, a-t-elle le mérite de la gratitude. Je remarque sur le fronton de cet édifice les statues de plusieurs rois et empereurs d'Allemagne, qui ont été ses bienfaiteurs.

Dans une des salles qui tient lieu de Musée, M. Dory me signale un grand sabre à deux mains.

— Cet instrument de supplice, me dit-il, servit à l'exécution des célèbres comtes de Horn et d'Egmont, décapités à Bruxelles, en 1568.

Qu'est-ce que le comte de Horn ? qu'est-ce que le comte d'Egmont ? Je ne saurais encore vous le dire. M. Dory me promet leur histoire, qu'il me contera au lieu même de leur mort, c'est-à-dire, sur la place de l'Hôtel-de-Ville de Bruxelles. Donc la suite au numéro prochain.

Nous allons prier dans l'église de Saint-Étienne, édifice gothique du XIII<sup>e</sup> siècle. Elle renferme le tombeau en marbre de Catherine de Bourbon, épouse du duc Adolphe de Gueldre, morte en 1469.

M. Dory ne manque pas de me dire, et je vous l'apprends après lui, si déjà vous ne le savez, Madame, que c'est à Nimègue que fut signé, en 1678, le fameux traité de paix entre notre Louis XIV, l'Espagne et les États de Hollande.

A Nimègue, au grand plaisir de M. Blummer, amateur consommé, paraît-il, nous dinons à l'hôtel des Pays-Bas, dont le propriétaire voudrait absolument nous retenir, et nous envoyer par le bras du Rhin, Waale, à *Bommeler-Waard*, où le fleuve se confond dans la Meuse, et prend le nom de *Merice* ou *Merwede*.

— Là, nous dit-il, vous verrez le *Château de Løwestein*, jadis forteresse puissante, dans lequel fut mis au cachot le célèbre Hugo de Groot, qui ne dut sa délivrance qu'au dévouement de sa femme. Enfermé par ses soins dans une caisse de livres, le captif put ainsi gagner la frontière.

— C'est la femme qui perdit l'homme, c'est à la femme de le sauver ! dit avec un gros rire le facétieux M. Blummer, plus satisfait de son dîner que de son déjeuner.

Sur ce nous partons pour... Arnheim, et c'est d'Arnheim que, très-heureux de vous



avoir prouvé que j'ai bonne souvenance de vos recommandations, Madame, je me permets de vous baiser les mains, et de me dire.

Votre très-respectueux et très-reconnaissant.

ÉMILE D.

Utrecht, septembre 1833.

Avant de quitter Nimègue, avant hier, ma chère Agathe, nous avons été témoins d'un singulier spectacle. Comme Émile, toujours un peu étourdi, a oublié de l'en parler, je vais le faire pour lui.

Le Rhin n'est pas seulement un fleuve, c'est une rue, une vraie rue.

Sous les Romains et les Francs, ce fut une voie militaire, toujours couverte de légions, se rendant d'une forteresse à l'autre, d'un camp à l'autre camp.

Aux siècles nébuleux du moyen-âge, ce fut le chemin des Saints, saint Goar, saint-Castor, saint Crescentius, et bien d'autres transformèrent ses rivages, et d'idolâtres les firent catholiques. Alors Constance eut son prince-évêque; Bâle, son prince-évêque; Strasbourg, son prince-évêque; Spire, son prince-évêque; Worms, son prince-évêque; Mayence, son archevêque-électeur; Cologne, son archevêque-électeur.

De nos jours, le Rhin est la route des bateaux à vapeurs, des steamers, des chaloupes, des bâtiments de toutes sortes. C'est la rue du commerce!

Note bien que c'est à M. Dory que je dois toute cette belle érudition.

Donc, nous étions montés, à Nimègue, sur un belvédère, construit tout à côté des ruines de Falkenhof, et nos regards erraient avec bonheur sur les riantes campagnes de la Gueldre et du Brabant, sur le Rhin, en amont de la ville, sur le Rhin, en aval, lorsqu'au loin, en amont, nous voyons arriver sur la nappe d'or du fleuve, comme un long serpent noir qui glissait, tournait comme les flots, manœuvrait de manière à conserver toujours le milieu entre les rivages, et venait, venait à nous, sans qu'il nous fut possible de deviner quel était cet affreux leviathan, ce gigantesque mastodonte marin.

Nous eûmes bientôt le mot de l'énigme.

Tu sais que la Hollande est privée de forêts. Le bois manque, et cependant il y fait plus froid qu'ailleurs. Or, la Suisse et le pays Rhenan l'approvisionnent, et lui expédient leurs sapins et leurs mélèzes. La Forêt-Noire, spécialement, lui envoie sa plus belle espèce de pins, qui a même pris de là le nom de pin hollandais. Lorsque ces arbres, jetés des montagnes et des rochers de la Murg, du Rhin, et des autres rivières, sur les rivages, sont dépouillés de leurs branches, on les réunit en radeaux. Alors ils descendent leurs cours d'eaux respectifs, le Neckar, l'Enz, la Nagold et la Galt, les uns; les autres, la

Kingig, la Murg et la Rench. Tous ces trains se réunissent à Manheim. Alors on les lie ensemble, bout à bout, et ils partent pour Cologne, où cette immense masse de bois s'augmente encore, et finit par ressembler à une île flottante, dont la valeur est, dit-on, quelquefois de cinq cent mille francs. C'était un de ces longs et magnifiques radeaux que nous voyons arriver.

Bientôt la monstrueuse machine approche assez pour que nous puissions en voir toutes les parties. Figure-toi une île longue et plate, se mouvant au gré des vagues. Toute une légion de matelots la dirige, armés de prodigieux avirons, dont ils battent l'eau pour imprimer la rapidité au train, et avec lesquels ils le tiennent à distance des rives. Le drapeau national flotte à la tête, au bout d'une perche. La fumée, une fumée épaisse entoure de ses noirs bouillonnements une marmite digne de Gargantua, à l'arrière, et des femmes, un peu le type des sorcières d'Hamelet, la remplissent de je ne sais quels ingrédients. On tue de pauvres moutons qui bêlent, en regardant tristement les verts pâturages des bords du fleuve; car il faut que ces hommes vivent, et l'homme vit de la mort, hélas! Aussi je ferme les yeux, et quand je les ouvre, l'affreux dragon passe sous nos yeux avec la rapidité d'une flèche qui file, et bientôt s'éloigne comme emportée par un grand coup de vent.

Ces grands trains deviennent de plus en plus rares. Il paraît que les pilotes habiles manquent à leur direction. Combien de choses vont mal ici-bas, parce que les pilotes habiles manquent!...

Nous avons laissé à Arnheim, ma chère amie, les beaux *Niederlandische Dampfschifffahrts-Gesellschaft* du Rhin. Tire-toi de ce mauvais pas, si tu peux. Nous avons ici un chemin de fer, et vivent les chemins de fer! Oh! je t'entends m'appeler: Profane! Ne te fâche pas, Agathe. Je dis: Vivent les chemins de fer! quand il s'agit de franchir les grandes distances. Mais j'aime, dans les voyages surtout, les petites excursions à pied: les promenades le long des sentiers en fleurs; les vallées où l'on se repose; les collines d'où la vue plonge dans de mystérieux horizons; les roches perdues dans la brume, et que l'on conquiert en les gravissant; les bois dont on aspire les senteurs fortifiantes; les prairies et les marges des rivières, lorsqu'il est question de voir et d'étudier; les marches même quand on doit rencontrer des ruines qui vous riront en face, lorsque vous pleurerez sur les drames qu'elles ont vus... Mais ce ne sont pas ces va-et-vient d'un court voyage en plein air que tu aimes. Il te faut presque les courses du Champ-de-Mars ou de Chantilly, pour que tes jambes soient satisfaites; voilà pourquoi tu me traites de: Profane! Mais comme il s'agit ici d'aller à Utrecht, que je n'ai pas des tibias de cerf ou de gazelle, je me permets de dire, et je répète: Vivent les chemins de fer!

Des hauteurs du chemin de fer de Arnheim, car le chemin de fer, à Arnheim, commence sur les hauteurs, nous découvrons le Rhin qui bientôt se bifurque, et va, à notre

gauche, vers Leyde, d'où bientôt il gagne la mer, et à notre droite, sous forme de canal, remonte vers l'Yssel, pour aller au Zuyderzée.

M. Dory nous apprend que ce fut Drusus, le grand colonisateur du Rhin, et le fondateur de ses cinquante forteresses qui fit creuser ce canal.

En nous montrant aussi, au loin, les horizons vaporeux de l'Yssel, qui rejoint le Zuyderzée à Kampen, il nous rappelle que ce fut là, jadis, que nos Pères, les Francs-Saliens, posèrent leurs premières habitations, et commencèrent à se montrer d'acharnés adversaires pour les Romains, vainqueurs des Gaules.

Dans quelques ondulations de terrain, à notre droite toujours, nous pourrions presque découvrir les donjons de *Deventer*, entre la Gueldre et l'Over-Yssel, dont l'église fut jadis brûlée et les chrétiens massacrés par les Saxons, irrités des menaces de Charlemagne, les conviant au christianisme. Je crois même que cette flèche aérienne que nous avons vue se perdre dans les nuages, n'est autre que celle de son église de Saint-Libuin, le missionnaire envoyé par le zélé Charlemagne, pour leur montrer la lumière de l'Évangile.

Du reste, c'est dans les forêts qui l'entourent que jadis, au temps de ce merveilleux Charlemagne, les populations teutoburgiennes adoraient l'image fatidique du grand Irmensul, le maître du monde, sous les traits d'Arminius, le Germain vainqueur du Romain Varus, dont la défaite terrible faisait dire si souvent à Auguste, l'empereur de Rome : Varus, Varus, rends-moi mes légions !

Nous cheminons rapidement vers Utrecht : nos wagons n'ont pas le confortable de ceux de l'Allemagne ; mais, en somme, peu importe : nous sommes plus occupés des choses du dehors que de celles du dedans.

D'abord nous traversons un pays stérile, très-stérile. Il nous est facile de constater les ravages terribles qu'a exercés la dernière invasion de la mer qui, cette année même, a rompu ses digues. Pauvre contrée de Hollande, quels dangers ne court-elle pas toujours !

Après la station de *Maarbergen*, nous voyons, à droite, à l'entrée d'une forêt, la *Pyramide*, petite colline élevée par les soldats de Marmont, à Napoléon I<sup>er</sup>, lorsqu'il fut sacré empereur, en 1804. A cette époque l'armée du maréchal Marmont jouait son rôle en Hollande, et campait en ce lieu.

Ensuite, après avoir décrit une large courbe, à partir de *Maren*, notre rail-way traverse les collines de la Gueldre, dans une tranchée profonde, et arrive à *Driebergen*. Mais cette ville est loin de notre ligne, et nous ne pouvons juger de sa beauté. Puis nous atteignons *Zeist*, très-jolie petite cité, sur notre droite. La secte des frères Moraves compose seule sa population. J'ai eu occasion, plusieurs fois déjà, de parler de la communauté des Frères Moraves. Sache bien que cette secte de communistes, sorte de franciscains, se recommande par la pureté de ses mœurs, sa piété, la simplicité de son habillement et son

*Excursions.*

industrie. Les femmes se distinguent par la couleur des rubans de leurs bonnets. Sur les bords du Rhin et en Allemagne, il n'est pas rare de trouver de ces Frères Moraves.

Maintenant, à droite encore, se montre la haute tour de la cathédrale d'*Utrecht*, et, le chemin de fer traversant le canal qui met en communication cette ville avec Leek, des deux côtés de notre route nous ne voyons plus que parcs, jardins, kiosques, villas. Nous nous arrêtons enfin, et l'Hôtel de Neerlande nous reçoit.

Nous étions à peine installés dans notre appartement, ma chère, et mon fils, et M. Dory, n'avaient pu encore que se montrer les différents canaux qui occupent le milieu des rues de la ville, comme dans presque toute la Hollande, lorsque je sentis le parquet de ma chambre trembler sous moi, et il se fit à ma porte une commotion qui l'agita, comme si on y eût déposé un lourd sac de blé. J'allai ouvrir. C'était tout simplement le maître du logis, qui venait prendre mes ordres pour le dîner. Cet homme n'était pas un homme, Agathe, c'était un poupart, un bonze, un sac surmonté d'une tête, de quatre pieds carrés, en culotte de velours rouge, c'est le pays du gros velours, tu sais? en casaque de molleton blanc, les mollets gonflant leurs bas chinés à les crever, et allant s'enfoncer dans des souliers, dont M. Dupin eût été jaloux : le tout se terminant, en haut, par une petite calotte blanche comme en portent nos chefs de cuisine, et offrant le visage le plus écarlate, le plus drôlatique, le plus burlesque qu'il m'ait jamais été donné de voir.

Ce homard gigantesque roula jusqu'à moi, s'inclinant, se redressant, saluant mon fils, saluant le bon Dory, dont les lèvres commençaient un rictus comique, et enfin, quand je fus replacée sur mon divan, il ouvrit une bouche formidable, et me dit :

— Ze zavoir le franzais, gar, ze avre appris la quizine à Baris, mohoi! auzi me fais zhonneur de gauzer avec des franzais... Bous arrivez en une crande bille, Madame, et vous adressez-vous au blus meilleur hôtel. Oh! ze regonnaïs là les franzais, ils ont de l'esbrit zusqu'au bout des doigts!

Sur ce, la conversation s'engage. Comment ne pas causer avec cet homme? Il avait le tic-tac d'un moulin, et ne demandait qu'à aller. Le voilà, nonobstant son atroce accent, qui se met à nous exalter ses coulis, ses entremets, ses hors-d'œuvre d'abord, puis les lits de sa maison, la vue que l'on a des fenêtres, et mille autres choses. Je crois même que sans le rire, un rire fou qui s'empara d'Émile, il allait nous faire l'éloge de sa culotte. Heureusement M. Dory le mit sur le chapitre de la ville. Aussitôt mille fusées s'échappèrent de cette outre. Ce qui nous amusa le plus, c'est que pour l'arrêter, M. Dory se mettait en travers fort inutilement : cela devint le plus curieux dialogue.

— Utrecht est une des plus anciennes villes de la Hollande... disait le gros homme, dont je te traduis la phrase.

— Oui, oui, l'ancien *Trajectus ad Rhenum* des Romains, et le *Wiltrecht* des Francs... répondit le précepteur de mon fils.

— Le roi Dagobert y fonda la première église, pour les Frisons, et saint Wilsibrod en fut l'évêque... reprenait le premier.

— Saint Boniface vint y prêcher l'Évangile... ajoutait l'autre.

— Les archevêques du chapitre étaient jadis des prélats très-puissants, qui illustrèrent cette ville.

— Et maintes fois les empereurs firent leur résidence à Utrecht.

— Charles-Quint y construisit le *Château de Wreeburg*, sorte de fort qui fut démoli par les bourgeois de la ville, lors de la guerre de l'Indépendance, en 1577.

— C'est même à Utrecht que naquit le précepteur de ce terrible Charles-Quint, Adrien Floriszoon, qui devint pape sous le nom d'Adrien VI.

— Je vous montrerai sa maison, dont on a fait l'hôtel du Gouvernement, et où l'on voit plusieurs tableaux relatifs à la vie de ce pape... dit l'outré, en se gonflant démesurément.

— C'est très-bien alors... fit M. Dory, qui voulait éloigner ce terrible bavard : je compte que vous aurez la complaisance de nous faire voir la ville. A demain donc ! Ce soir nous nous reposons.

Mon gros poupart ne bouge pas pour cela. Tout au contraire, ravi de la pensée d'être le cicerone de ses amis les *Français*, le voilà qui prête une oreille attentive à Émile, qui s'est approché de lui et lui parle en tapinois, pendant que M. Dory tourne le dos, et regarde par la fenêtre. Que lui dit-il ? Je l'ignore. Il achève à peine que mon homme bon-dit comme un boule-dogue, et, se frottant les mains d'aise, reprend soudain la porte, s'éloigne après un immense salut, et disparaît.

Nous nous en croyons délivrés lorsqu'il revint, hélas ! Le digne homme a été déposer son bonnet, sa casaque, il rentre porteur d'un habit antique, de drap vert-pomme, et se plaçant avec dignité en face de M. Dory :

— Son Ezellenze, dit-il en se plaçant les mains derrière le dos, à la façon napoléonienne, Son Ezellenze voyage *incognito*, à ce qu'il paraît ? Ze la remerzie peaucoup de l'honneur qu'elle fait à mon hôtel, etc., etc.

Vainement M. Dory, qui voit ce Gargantua tomber dans un piège, et qui lance à Émile un regard de reproche, veut imposer silence au bavard. Celui-ci le domine de toute la force de ses poumons et nous dit :

— Qu'il ne dévoilera pas l'anonyme de M. le ministre des affaires étrangères de France, voyageant secrètement avec M. son jeune secrétaire ; mais il ne permettra pas non plus qu'il circule dans la ville sans escorte. Certainement lui, Bernarditto Anstalf, tiendra très-fort à honneur de guider l'envoyé du gouvernement français, et sera le très-humble truchement de Son Excellence.

Utrecht est une ville de cinquante mille âmes : elle mérite d'autant plus l'attention de M. le ministre, qu'elle compte vingt mille catholiques dans sa population. Au milieu de la ville, le Rhin se divise en deux bras, il faut à Son Ezellenze un citoyen habile pour lui désigner le *Vieux-Rhin* et la *Vecht*, ce sera lui, Anstalff. Le niveau des rues étant beaucoup plus élevé que celui de la rivière et des canaux, il se fait gloire, lui, Bernarditto, de préserver M. le ministre de toute chute.

Au moyen-âge, les églises d'Utrecht jouissaient d'une grande réputation de magnificence. Ce sera lui qui en fera voir les vestiges. La cathédrale de Saint-Martin, bâtie, en 720, par le saint évêque Wilsibrod, fut détruite par des incendies et des orages. L'évêque Henri de Vianden la fit restaurer, en 1251. Mais, en 1674, une nouvelle tempête en ébranla la nef. Or, depuis cette époque, entre le jubé et la tour, il s'est formé une ouverture qu'on cherche vainement à masquer avec des planches du plus mauvais effet. Toutes ces choses, il les expliquera, et les fera toucher du doigt sur les lieux, lui, Anstalff. Il fera remarquer aussi le tombeau en marbre, sculpté par Verhulzt, de l'amiral Van Gent, tué dans le combat naval de Soulsbaï, en 1672. Il montrera aussi, dans les caveaux de l'édifice, les vases qui renferment les entrailles des empereurs Conrad et Henri IV, morts à Utrecht. On verra que le tombeau de saint Wilsibrod est mutilé au point d'être méconnaissable.

Ce qui mérite une mention toute particulière, c'est la tour, la haute tour, commencée en 1321, et achevée en 1382. Elle repose sur une voûte magnifique. La partie inférieure est un carré long à double étage, et la partie supérieure un octogone percé à jour. On n'a pas moins de quatre-cent-cinquante-trois marches à gravir pour atteindre la plate-forme de cette tour, du haut de laquelle la vue embrasse presque toute la province de Hollande, une partie de la Gueldre et du Brabant septentrional.

Et puis, Son Ezellenze jouira, par ses soins, du magnifique carillon de Saint-Martin, lequel carillon est au-dessus de tout éloge.

— Alors, Monsieur, je pourrai proclamer que votre propre carillon, celui de votre bavardage, efface celui de Saint-Martin... s'écrie le bon Dory dont les yeux étincellent de colère.

Bernarditto Anstalff ne comprend pas, et s'échappe de plus belles en ses dires :

— L'université d'Utrecht, continue-t-il, a été fondée, en 1636, et conserve toujours sa belle et antique réputation. Elle a son palais dans la ville, et la grande salle de ce palais vit signer, en 1579, le traité d'union, entre les provinces de Hollande.

C'est à Utrecht que se trouve le seul hôtel des monnaies qui existe en Hollande, et Son Ezellenze sera curieuse d'y jeter un coup-d'œil, quoique l'hôtel des monnaies de *Paris* l'emporte *peut-être* sur celui d'Utrecht.

Quant à l'Hôtel-de-Ville, construit seulement en 1830, il est déjà pourvu d'un Musée qui prouvera, sans doute, à M. le ministre, et à son jeune secrétaire, ainsi qu'à Madame, que les Hollandais aiment les arts. On y admirera surtout une madone du peintre Schoreel.

Enfin, à l'est de la ville, Son Ezellenze se promènera sous les beaux ombrages de la célèbre *Allée de Maillebahn*, qui n'a pas moins de six-cent-soixante-huit mètres de longueur, et qui est plantée de huit rangées de tilleuls. Votre grand Louis XIV, lorsqu'il nous faisait la guerre, défendit à ses soldats de causer le moindre dommage à ces arbres magnifiques.

— Maintenant vous allez entamer, sans doute, l'article des velours qui font la renommée de votre ville? dit M. Dory d'un ton bougon.

Et puis, une autre chose que vous ne me révélez pas, Monsieur, et cependant vous êtes bien en train de parler, puisqu'on ne peut arrêter votre langue, c'est que votre ville est la métropole du jansénisme : car, ne nous y trompons pas, la doctrine de Jansénius, pour vivre inaperçue, n'en existe pas moins dans beaucoup de convictions religieuses, et... c'est encore un de ces fléaux... qui ont porté les esprits au désordre... et à l'insurrection... Eh bien! mais mon langage vous épouvante-t-il, que vous pâlisiez? seriez-vous janséniste, par hasard? Sarpejeu! si je le savais, je quitterais votre hôtel à l'instant même...

Ma chère Agathe, ce fut un coup de théâtre que ces quelques mots de notre ami. Ce que n'avait pu faire son air de mauvaise humeur, son attaque contre le jansénisme le fit en un clin-d'œil. Evidemment Bernarditto Anstallf, le gros hôtelier du Neerland, la pipe de bière, que dis-je, l'énorme tonneau de bière hollandaise, le poupart, le bonze en habit vert, et en culotte de velours d'Utrecht, était janséniste! Aussi, halluciné par le titre de ministre des affaires étrangères prêté au précepteur de mon fils, et terrifié du ton méchant de Son Excellence, monseigneur Dory, le pauvre homme ne dit plus mot, laissa voir la pâleur envahir sa face de homard, salua gauchement, recula bêtement, et s'éclipsa rapidement lorsqu'il atteignit la porte, si bien que nous ne le vîmes plus et n'en entendîmes plus parler.

Nous avons profité du reste de l'aventure, car on nous servit au dîner comme des ambassadeurs; et, chose merveilleuse, le lendemain, notre carte ne se ressentit en rien des courbettes des valets, et des honneurs d'un repas à trois services.

Use de la recette quand tu passeras à Utrecht, ma chère Agathe : elle a son prix.

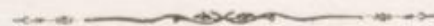
Lorsque nous quittons Utrecht, nos wagons longent la Vecht, et traversent une contrée couverte de jardins, de maisons de campagne, de prairies verdoyantes coupées de bouquets d'arbres et de haies, et semée de milliers de troupeaux aux vaches noires et rouges. Il y a quelque chose de pastoral et de sylvestre qui fait plaisir à l'œil et repose l'esprit, dans ce calme et placide aspect d'une nature plane et sans contraste.

Bientôt on nous signale , et je vois , en effet , les milliers de moulins à vent qui entourent la grande ville vers laquelle nous arrivons à toute vapeur.

C'est Amsterdam.

Adieu, ma chère Agathe; soigne bien ta santé; réunis quelques amis à Bagnaux; donne-toi de la distraction; mais n'oublie pas celle qui te porte en son cœur.

F. D.





## II.



*Amsterdam.* — L'enfance d'une grande ville. — L'écho révélateur. — Une contrefaçon de la forêt de Bondy. — Les Juifs indiscrets. — Le réveil d'une cité maritime. — Hollando-graphie. — Le palais. — Le Midsipmann-Russophile. — Comment s'en vont les trépassés! — Intéressante locomotion des Tuchesk. — La Nouvelle-Eglise. — Une chaire en dentelle. — Bourse et Vieille-Eglise. — Honneur aux moutards d'Amsterdam! — Groot concert à la Strauss. — Jardin zoologique. — Un repas fantastique. — Le sabbat des Juifs. — Musées. — Une synagogue le soir. — Stoomboot Mercurius. — Le Zuyderzée. — Saltimbanques et jongleurs. — Une kermesse hollandaise. — Le cirque Loisset. — *Saardam* ou *Zaandam*. — La cabane d'un héros. — L'empereur-charpentier de marine. — Où l'on devient Russe. — *Broeck*. — Le canal du Nord. — *Le Helder*.

Amsterdam, septembre 1855.

MADAME,

Nous sommes à Amsterdam depuis cinq jours déjà, et je suis Hollandais jusqu'à la pointe des cheveux. Il ne me reste de Français que le cœur.

Que voulez-vous? J'ai la tête si occupée des Bataves, des ducs de Gueldre, des seigneurs de Frise, de Charles-Quint, de Philippe II, de Guillaume de Nassau *le Taciturne*, le fondateur des Provinces-Unies, que pour peu que vous ayez d'ennui à vous occuper de leur histoire, ne lisez pas ma lettre... Il me serait impossible de parler d'autre chose en ce moment, tant je suis plein de mon sujet. Je crois que M. Dory m'enivre avec ses récits hollandais. Et pourtant, ils ne ressemblent guère aux Mille et une Nuits, car loin d'être fantastiques, ils sont d'une accablante réalité.

Au fait, pour vous servir d'introduction, et ne pas rendre trop sévère le début de ma lettre, lettre que vous voulez savante, sérieuse et pleine de faits, me dites-vous dans votre aimable réponse, parlons d'abord d'Amsterdam.

Nous avons fait notre entrée dans cette belle ville, par un soleil magnifique qui ruisse-

lait sur les dômes, les coupoles, les clochers, les canaux, les mille navires qui vont et viennent au beau milieu de ses rues, les quais interminables aux somptueuses demeures qui forment ces mêmes rues, et les arbres énormes qui les décorent. Il était midi. M. Dory avait fait placer ma mère dans un omnibus très-confortable, et, montant avec moi sur un haut siège, disposé à l'anglaise, derrière le cocher, nous dominons là, comme d'un observatoire, les innombrables moulins à vent qui forment l'enceinte de cette grande cité, et la ville que nous allons parcourir pour nous rendre à l'hôtel du Doëlen, Doëlenstrasse, ou rue du Doëlen, si vous aimez mieux, dont à l'avance nous avons fait choix.

Or, de notre résidence aérienne, comme d'une chaire savante, mon cher maître commence là sa leçon :

— Ce n'est pourtant qu'au x<sup>e</sup> siècle, me dit-il, qu'après une lutte de mille ans contre la mer, les marécages et la nature entière, les Bataves parviennent à reposer sur cette terre qu'ils ont conquise par le courage et la patience.

Au x<sup>e</sup> siècle encore, des cabanes de pêcheurs couvraient cette digue de l'*Amstel*. Peu à peu ces chétives mâsure<sup>s</sup> devenaient une bourgade. Ensuite les seigneurs d'Amstel lui donnaient des privilèges. Enfin elle prenait le nom de ville. Resserrée dans un pays humide, marécageux et peu fertile, entre le *golfe de l'Ye*, et la *mer de Haarlem*, cette cité naissante devenait bientôt la proie de l'incendie. Mais elle se relevait énergiquement de ses ruines, chassant, en 1292, Gysbrecht-Van-Amstel, son suzerain, qui avait eu part à l'assassinat du comte Florès de Hollande, prenait le nom d'*Amsterdam*, et devenait la plus opulente et la plus splendide cité du comté de Hollande.

Vois un peu comme elle présente la forme d'un arc immense, dont la corde est l'*Ye*, l'un des bras du *Zuyderzée*. Ses murs sont entourés d'un large canal, et, dans l'intérieur de la ville, regarde, voici quatre autres grands canaux parallèles à celui de l'extérieur, reliés entre eux par une foule d'autres canaux qui les coupent perpendiculairement, pour aboutir à un même centre. N'admires-tu pas comme tous ces canaux sont bordés de boulevards plantés de tilleuls, décorés de superbes maisons, et forment ainsi de charmantes promenades ?

— Mais alors ces canaux se croisant ainsi à angles droits, forment une foule d'îles qui composent autant de quartiers ? dis je à mon précepteur.

— Précisément, et voilà pourquoi tu vois une multitude de ponts mobiles, qu'un mécanisme ingénieux fait lever en l'air quand un navire veut passer. Tiens, regarde ici : cette goëlette pavoisée et couverte de marchandises arrive... Le pont se lève, le vaisseau passe, le pont retombe.

— Cela est vraiment très-curieux... Que de ponts en effet, que d'églises, quels beaux palais, que de clochers, et... tous ces carillons, écoutez donc ! qui font entendre des mélodies aériennes. Avec tout cela, il y a un mouvement, une agitation, une vie, tout comme à Paris.

— N'appelle pas cela curieux, mon ami, dis que c'est admirable! reprend M. Dory. Figure-toi que la couche supérieure de tout ce sol d'Amsterdam se composant de bourbe et de sable, toutes les maisons sont construites sur pilotis. Un jour, ne s'aperçut-on pas que des myriades d'insectes, espèce d'artisons, apportés certainement par des navires venant des zones tropicales, rongeaient les pilotis et menaçaient les maisons de chute et de destruction? Juge un peu quel fut l'effroi des habitants. L'hiver vint fort à propos, car il fit justice de ces hôtes malencontreux.

Nous arrivons à notre rue du Doëlen, et notre installation dans un fort bel appartement force ici mon orateur au silence.

Pour mon compte, j'ai une fort jolie chambre qui donne sur des bosquets où l'on prend le café, où l'on fume, où l'on bavarde.

Silence! On cause en français à cette table, et c'est de Sébastopol que l'on parle. Écoutons.

Je ne me fais pas scrupule d'écouter, Madame. Ne s'agit-il pas du glorieux siège que nos braves armées livrent à une cité de bronze et de granit? On est contre nous, là au-dessous... C'est un Russophile qui déclame. Il annonce que nous ne prendrons jamais cette terrible ville, le boulevard de la Crimée...

On écoute la discussion dans le bosquet. Ne pourrais-je donc me venger du Cosaque qui nous maltraite si fort? A l'affut!

— Pendant que l'empereur des Français reçoit la visite de la reine d'Angleterre, ce qui nous amuse beaucoup, dites-le moi, Monsieur, s'écrie notre homme, que devient la Prusse?

— *Russe!* répondis-je énergiquement, caché que j'étais par un rideau...

Cette réponse, provenant comme d'un écho, éveilla l'attention. Le Cosaque n'ajouta pas moins :

— Et que fait l'Autriche?

— *Triche!* criai-je.

Vous dire, Madame, le rire fou qui s'empara des curieux auditeurs de nos politiques qui savaient le français, serait impossible. Je profitai du tapage pour regarder les causeurs... c'était un tout jeune officier de la marine hollandaise, et un vieux hospodar, un Kalmouk sans doute.

Sur ce, le dîner sonna. C'est une œuvre trop sérieuse en voyage que celle du dîner pour la manquer, Madame. Je descendis en hâte, donnant le bras à ma mère, et suivi de mon cher précepteur. On causait encore, dans la salle, de l'écho du Doëlen. Le hasard me donna pour voisin, juste, l'officier de marine russophile. En face de nous, quel n'est pas l'étonnement de ma mère, de retrouver M. et M<sup>me</sup> Blummer, qui nous avaient quittés à Arnheim. Ils nous demandent de les mettre à notre remorque pour parcourir la ville. Comment refuser? En attendant, le dîner doit leur plaire, car il est fort confortable. En

effet, les mandibules de M. Blummer jouent à ravir. Pour moi, j'entre si bien en connaissance avec l'ennemi de nos succès futurs à Sébastopol, qu'il m'offre de me conduire, le lendemain, voir une partie de la ville, et de m'en faire les honneurs, comme on lui a fait ceux de Paris, d'où il arrive, où il a vu la reine d'Angleterre, et dont il a bien voulu trouver assez convenables les produits de l'Exposition universelle. Sur ce, nous nous saluons, et nous laissons la table aux amis de la bouteille. Il y en a quelques-uns en Hollande.

Notre toilette faite, M. et M<sup>me</sup> Blummer requis de nous suivre, nous partons à pied, pour notre première excursion dans la ville. Je ne vous dirai pas que nous étions brillants; mais au moins nous étions... distingués. Pardonnez-moi cet amour-propre; il a son prix. Où allions-nous? Dam! un peu à la grâce de Dieu!

Nous suivons d'abord une rue fort belle, ayant de riches magasins, sans canal à son centre, et si peuplée qu'il ne tenait qu'à nous de l'appeler rue Saint-Honoré ou Chaussée-d'Antin; toutes fois, son vrai nom était *Kalverstrasse*. Je le sais à cette heure, mais je l'ignorais alors. La fantaisie prit à je ne sais qui de notre société, peut-être bien suis-je le coupable, de tourner à droite, de traverser des ponts, de franchir une place, celle de Rembrandt; sa statue en bronze me reste au souvenir; et, autant nous admirions l'élégance et la beauté de la ville, ses aspects pittoresques sous ses grands arbres et ses îlots de maisons nageant dans les eaux, autant nous restons stupéfaits, quand, ayant pénétré dans des rues plus étroites et plus sombres, nous ne rencontrons plus que maisons à façades sordides, à fenêtres crevées, à portes immondes. Et puis, toute une population sale et déguenillée encombre les devantures de ces échoppes, et une odeur nauséabonde monte à notre cerveau. Nous voulons retourner sur nos pas, nous nous retournons...

— Ciel! que veut ce monde? crie ma mère toute effrayée.

Figurez-vous, Madame, que la Cour des Miracles, avec tous ses truands, ses malin-greux, ses escogriffes, ses sacrispans, hommes, femmes et enfants nous eussent suivis en masse, nous n'aurions pas eu plus étrange, plus ignoble, plus abominable escorte que celle qui nous foulait les talons. Et notez que toute cette populace qui nous pressait de la sorte semblait vouloir nous toucher, nous palper, nous pelotter. Les femmes, hâves, décharnées, purulentes, nous riaient d'un sourire jaune. Les plus jeunes, maigres et flétries, les cheveux râsés, toutes sans exception, et remplaçant leur chevelure absente par d'immondes tours de toute couleur, allaitaient sans vergogne leurs enfants, comme dirait M. Dory. Les hommes, vêtus de souquenilles et voilant leur nudité dans des lambeaux de houppelandes, nous considéraient de cet œil cupide qu'allume la vue de la richesse. Les enfants, enfouis dans des robes ou des paletots trop grands pour leur âge, nous tendaient la main.

Était-ce le costume étranger peut-être de M. Dory et de M. Blummer, les bijoux de ma mère, une certaine casquette brodée d'or, à la mode des étudiants d'Allemagne, que j'a-

vais eue à Heidelberg, ou le mantelet de dentelles de M<sup>me</sup> Blummer, qui excitaient la curiosité de cette plèbe impure ? Je ne saurais le dire.

— Sommes-nous donc dans la forêt de Bondy ? m'écriai-je.

— Nous sommes tout simplement dans le quartier des Juifs ! répondit placidement mon digne pédagogue.

— Oh ! sortons-en donc au plus vite ! fit ma mère.

En vérité, Madame, le peuple juif est véritablement maudit de Dieu, car il porte un signe de malédiction sur la tête, et inspire l'horreur aux autres peuples ! Oui, c'est une nation déicide, car le ciel en fait la honte de la terre...

Notre position était un cauchemar : nous avons su nous y soustraire sans retard. Une heure après, nous étions dans un jardin public, à entendre des chants... français, s'il vous plaît, et une fort belle et bonne musique qui nous rendit l'âme plus sereine et plus heureuse.

Le lendemain matin, en attendant le réveil de ma mère, et pendant que M. Dory était parti en éclaireur, je sortis, moi aussi, curieux de voir le réveil d'Amsterdam.

En effet, les magasins s'ouvraient de toutes parts ; les navires étaient en mouvement, déchargeant leurs marchandises ici, à la porte même de leurs destinataires, reprenant là de nouvelles cargaisons devant les entrepôts ; les ponts se levaient et s'abaissaient sans relâche ; les paysans de Haarlem, les paysannes de la Gueldre, de jeunes Frisonnes, ou des femmes de Saardam ou de Broeck, arrivaient, vêtus de costumes pittoresques, et apportant des provisions destinées aux marchés ; de nombreuses laitières avec leurs seaux peints en blanc ou en bleu, et ornés de cercles de cuivre brillant ; on lavait le devant des maisons jusqu'au troisième étage, à l'aide de pompes ; on enfonçait ici des pilotis dans la vase, pour poser de nouvelles fondations ; là, des soldats portaient, tambour en tête, pour aller manœuvrer au-dehors ; sur plusieurs points, des sergents de ville, stationnant auprès de certains appareils, distribuaient de l'eau à tout venant. J'interrogeai l'un d'eux sur cet usage, il ne put répondre. Mais en rentrant à notre hôtel, je sus que, malgré sa situation au milieu des eaux, Amsterdam manque d'eau potable. L'eau à boire est fournie par Utrecht, qui l'envoie dans des cruches de terre. C'était cette eau que j'avais vu distribuer. Et encore ne la donne-t-on que moyennant finance. Les classes pauvres reçoivent la leur de la rivière de Vècht, à douze kilomètres d'Amsterdam. En outre, je remarquai bien vite que toutes les maisons sont pourvues d'une citerne pour recueillir les eaux pluviales. Mais leur aspect jaunâtre, et leur goût nauséabond, me fait supposer que nul ne peut en boire.

Dans cette course matinale, j'avisais une foule de petits bateaux disséminés sur les canaux les moins fréquentés. Rien ne me semblait curieux comme les petites maisonnettes en planches dont ils étaient chargés. Il ne manquait rien à ces habitations flottantes de tout ce qui constitue un ménage de terre ferme, jardin, basse-cour, animaux domes-

tiques. Un passant put m'apprendre qu'un grand nombre de familles pauvres vit ainsi à moindres frais dans ces réduits misérables, mais qui ne laissent pas d'offrir un côté pittoresque.

Bientôt j'arrivai sur la place du Marché, vaste, assez régulière, et que décore un château-fort de briques, moderne, avec tourelles et donjons. Je l'avais vu la veille, lorsque nous nous sauvions des juifs. J'étais donc dans leur voisinage. Comment faire ? J'entrevois deux tours blanches, carrées, entre lesquelles brillait le signe de notre salut, et je tenais à aller entendre la messe. Je bravai donc le dégoût que m'inspiraient ces misérables, et, longeant un canal, j'atteignis l'église. La statue de Moïse d'un côté, et celle d'Aaron de l'autre, décorent sa façade. Elle est neuve. Mais le Dieu qui l'habite est le plus ancien des êtres, et je le priai avec bonheur. Votre nom, Madame, se confondit avec celui de ma mère sur mes lèvres et dans mon cœur.

En sortant de l'église, je voulais retourner à l'hôtel, mais ne trouvant personne qui me comprît, je dirigeai mal mon chemin, et j'allai tomber en face de la mer, c'est-à-dire en face du Zuyderzée, qui est une véritable mer. Oh ! le spectacle valait le déplaisir de s'être égaré. Je me trouvais dans une Venise. C'était le port : on le nomme *Buitenkant*. A la vue de ces milliers de vaisseaux qui se pressent là, sous vos yeux, on reconnaît vite, bien vite, l'une des reines du commerce du monde. Deux magnifiques bassins, assez larges pour donner asile à près de deux mille navires, sont protégés par de puissantes digues, qui offrent aussi l'avantage de mettre la partie de la ville la plus rapprochée de l'Ye à l'abri des irruptions de la mer.

Tout près de la digue occidentale, on me fait remarquer une sorte de halle qui est l'établissement d'emballage pour le hareng. On m'apprend aussi que la pêche du hareng était autrefois l'une des branches les plus importantes de l'industrie d'Amsterdam. Il n'était pas rare, dit-on, de voir une flottille de plus de deux mille barques partir pour cette pêche. A peine en compte-t-on deux cents aujourd'hui. Toutefois, le retour de la première barque est encore un événement. On lui fait fête, et les harengs qu'elle apporte sont envoyés, par un exprès, au roi, qui fait, en échange, un don de cinq cents florins.

Tout près de cette halle, en traversant un pont jeté sur le port, on est à l'Hôtel des Bateaux à vapeur, *Nieuwe-Stads-Herberg*, ou Nouvelle Auberge de la Ville. Je suis admis à monter dans la salle supérieure, moyennant un demi-florin, et vraiment je m'applaudis de cette courte ascension, car on y jouit d'une vue magnifique sur l'Ye et le Zuyderzée. Et puis j'aime la mer. L'aspect des navires qui partent ou qui arrivent, ceux que l'on charge ou que l'on dépouille de leur fret, ces banderoles de toute couleur qui flottent au vent, les barques et les canots qui se croisent dans tous les sens, les chants des marins, leurs costumes, l'odeur du goudron, la mer qui s'agite, l'horizon sans limites, la terre qui fleurit à côté des vagues et des lames qui menacent, les contrastes de ces deux vies de l'homme

de mer et de l'homme de terre, tout ce spectacle grandiose éveille si fort mon imagination que je rêve et médite en face de ces grandes œuvres de Dieu.

C'est ce qui m'arrive ce jour-là. Je m'oublie au point que l'heure du déjeuner est venue, que ma mère m'attend sans doute, et que le bon Dory va se faire méchant pour me gronder.

Cependant je ne résiste pas à monter aussi sur une autre plate-forme que l'on me signale plus loin, celle de la Société de *Zeemanshoep*, *Espérance du Marin*. La vue change là, et ce n'est plus la mer seule que l'on voit, mais toute la ville d'Amsterdam, avec ses milliers de moulins à vent qui forment sa ceinture, avec ses canaux, ses navires errants dans la cité, et sa multitude fourmillante.

Cette Société du *Zeemanshoep*, pardon de ces mots étranges, mais que diriez-vous de *Keddermolen-Sleeg*, de *Hout-Gracht*, de *Zwanenburg-Waal*, de *Ouderijos-Wookburg-wool*, et bien d'autres avec lesquels nous sommes obligés de nous familiariser? cette Société, dis je, est composée de trois cents membres, pour la plupart capitaines de navires. Ils placent à leur grand mât un pavillon rouge portant le numéro d'ordre de leur inscription sur le registre de la Société, afin de se reconnaître quand ils se rencontrent en pleine mer. Une caisse de secours pour les veuves et les orphelins est annexée à cette Société. C'est donc une œuvre toute de philanthropie, et celles-là je les aime.

J'irais bien voir aussi, dans la même rue que l'Hôtel de *Zeemanshoep*, l'*Ecole des Marins*, que l'on me dit être l'un des plus remarquables établissements d'Amsterdam. Quarante-vingts jeunes gens, fils de marins, y sont élevés aux frais de l'État. Une petite frégate est placée dans la cour, et sert à leur enseignement pratique. Je vois les flammes de ses mâts que le vent lutine, mais la pensée de ma mère m'appelle au plus vite auprès d'elle.

Il y aurait bien encore l'*Ile de Kattemburg*, à laquelle on arrive par le pont du même nom, où se trouvent tous les grands chantiers de la Hollande, et ses modèles de navires, et ses provisions de toutes sortes,

Et puis le *Port-Franc*, *Ryks-Entrepôt-Dok*, avec d'immenses entrepôts...

Mais il me faut partir. Je me contente de les voir de loin. Je vous les signale, Madame, pour que ma lettre vous serve de guide à votre premier voyage en Hollande.

Je prends alors mon grand élan, et me voilà retournant vers *Doëlenstrasse*. Heureusement je ne me trompe pas cette fois, car je me sers d'un magnifique clocher, que je sais voisin de notre hôtel, comme d'un phare. Aussi je vais sans m'arrêter. Seulement, une chose appelle encore mon attention. C'est tout un régiment de jeunes filles, étrangement habillées, qui se rendent à quelque église sans doute, ou à la promenade peut-être, conduites par des religieuses. Représentez-vous, Madame, toutes ces jeunes filles vêtues d'une longue robe dont la moitié est du plus beau rouge, c'est tout le côté gauche, et l'autre moitié du plus beau noir, c'est le côté droit. Je trouve cette bizarrerie bien stupide. Ce sont les orphelins protestantes, me dit-on.

Bon ! voilà que je rencontre , un peu plus loin , toute une armée de moutards , orphelins protestants aussi. Mais le noir ni le rouge n'entrent pas dans le costume de ces enfants. Ils ont culotte et casaque mi-partie jaune et mi-partie vert.

Je crois qu'en Hollande on ne brille pas par l'imagination. Que l'on fasse du bien à ces enfants , c'est merveille ! Mais , tout au moins , qu'on ne les change pas en caricatures , et que la bonne œuvre ne devienne pas une arlequinade !

Permettez-moi , Madame , à défaut de fleurs de Hollande , de vous offrir quelques jolis petits mots de la langue , et veuillez vous exercer à les prononcer. A mon retour , nous pourrons ainsi faire du hollandais.

*Patentoliefabrykraap ! Kleedingstukkem !* n'est-ce pas joli ?

Et celui ci donc ? *Koekbankekkabker !*...

Au début de ma lettre , je vous annonçais des récits très-graves , et je ne suis encore qu'à la superficie des choses et aux bagatelles de la porte. Je les ajourne à une autre lettre , Madame , d'autant mieux que celle ci est déjà fort longue et que je crains de vous fatiguer... la vue.

Je laisse la plume à ma bonne mère , pour la première fois que son cœur la portera vers vous , et , priant Dieu de vous avoir en sa sainte et digne garde , je vous offre toutes les pensées les plus respectueuses et les plus affectionnées de l'âme de votre jeune ami ,

E. D.

---

Amsterdam , septembre 1835.

Je ne sais pas si j'aurai le courage de t'écrire bien longuement , ma chère Agathe. Ta pauvre Fanny vient d'être bien ma'ade par le cœur. Emile m'a manqué pendant toute une matinée. Monsieur ne s'était-il pas avisé d'aller... je ne sais où ? Je l'ai cru mort , tué , noyé , perdu ! Juge de ma douleur... Enfin il m'est arrivé vers midi , les mains dans les poches , et me racontant avec une philosophie sans égale qu'il venait de faire des études morales sur le peuple d'Amsterdam. Heureusement ses embrassements chaleureux m'ont rendu quelque vie. C'était avant-hier , cela , et hier , vendredi , j'ai pu sortir.

Emile s'est fait l'ami , je ne sais trop comment , d'un jeune et bel officier de la marine hollandaise , qui s'était promis de nous faire les honneurs de sa capitale. Il a tenu parole hier , et nous a fait voir les principaux monuments de la ville

Chemin faisant , comme il me donnait le bras , je lui ai parlé de sa profession , par poëtesse. Il m'a paru enthousiaste de la marine , et il ne trouve rien au monde de plus beau que cette vie de dangers et de fatigues. D'ailleurs , tout Hollandais est marin. On ne vit que dans l'eau ici.



— Notre flotte, me dit-il, se compose de cent et un vaisseaux de première et de deuxième classe, y compris dix-huit bateaux à vapeur, avec deux mille trois cent cinquante canons, et quarante-trois chaloupes canonnières portant cent cinquante-deux bouches à feu.

Le corps de marine actif est de cinq mille deux cent soixante-neuf hommes. La marine marchande compte près de sept mille navires, dont deux mille pour les voyages de long cours.

On voit sur toutes les mers le pavillon national de Hollande, qui n'est autre que le tricolore français, avec cette différence que chaque zone de couleur commence à la hampe.

— Et votre armée de terre, lui dis-je, est-elle nombreuse?

— Elle compte neuf régiments d'infanterie, répondit-il, huit de cavalerie, quatre d'artillerie, un corps de pontonniers et un corps d'ingénieurs.

Quant à la population complète de la Hollande, elle compte à peu près quatre millions d'habitants, dont un million de catholiques et cent mille juifs.

Cette population est répandue sur une superficie de quatre cent quarante myriamètres, sans y comprendre le duché de Luxembourg.

Vous savez, du reste, que notre Hollande ne compte que onze provinces :

Le Brabant Septentrional,

La Gueldre,

La Hollande Méridionale,

La Hollande Septentrionale,

La Zélande,

L'Utrecht,

La Frise,

L'Over-Yssel,

Le Groningen,

La Drenthe,

Le duché de Limbourg.

En outre, le Luxembourg est gouverné, à titre de grand-duché de la Confédération Germanique, par notre roi des Pays-Bas.

— C'est très-bien; mais toute votre grandeur et votre puissance consistent dans vos magnifiques possessions en Asie, en Afrique et en Amérique, ajoutai-je, comme pour glorifier la Hollande.

— Oh! alors la superficie de nos terres est de vingt mille quatre cents myriamètres, avec neuf millions d'habitants.

En somme, le revenu de l'État s'élève à soixante-onze millions de florins, mais notre dette est de trente-six millions.

Mais, pardon, Madame, nous voici au *Palais*; veuillez me permettre de vous y introduire et de changer la thèse.

Cet édifice a été construit en 1648, par Jan-Van-Kampen. Pour en asseoir les fondations, il fut obligé de poser treize mille six cent cinquante-neuf pilotis. C'est un carré qui mesure quatre-vingt quatorze mètres de longueur, soixant-dix-huit de largeur, et trente-neuf de hauteur. Ses frontons sont ornés de bas-reliefs. Vous voyez qu'il est surmonté d'une coupole haute de vingt-deux mètres. Cette coupole a un magnifique carillon : malheureusement vous ne l'entendrez pas, car il a besoin de réparation en ce moment.

— Je vous avoue que nous en avons bien assez d'autres dans votre ville, lui dis-je. Nos oreilles françaises ne sont pas habituées à ces harmonies aériennes. Mais qu'y a-t-il sur cette flèche de la coupole ? N'est-ce pas un vaisseau doré ?

— Qui représente les armoiries d'Amsterdam, acheva notre officier.

Il y a quarante ans, ce palais servait encore d'Hôtel-de-Ville.

Je ne vous dissimulerai pas que le patriotisme des Hollandais se trouva vivement blessé lorsque, en 1808, le roi de Hollande, Louis Bonaparte, donné par votre grand Napoléon, comme tous les rois de l'Europe, choisit ce palais pour le lieu de sa résidence. Ils virent avec une indignation profonde ces vénérables salles, où les anciens de la Commune tenaient autrefois leurs réunions, envahies par les courtisans et les valets de chambre...

— Monsieur, Monsieur, fit le bon Dory, qui écoutait jusques-là sans mot dire, permettez-moi une simple observation qui ne laisse pas d'être concluante. Je tire de ma poche, vous voyez, ce petit livre, qui est un court abrégé de l'Histoire de la Hollande, car j'aime connaître l'histoire des pays que je visite, et je lis :

« Lorsque, en 1808, le roi Louis Bonaparte voulut transférer sa résidence d'Utrecht à Amsterdam, cette dernière ville lui envoya une députation pour le prier de donner au plus bel édifice de la ville la plus belle destination qu'il pût jamais obtenir, à savoir : l'honneur d'être le Palais du Roi. Le Roi y consentit, et le palais fut approprié à sa nouvelle destination. »

Voici le volume, Monsieur, voulez-vous me permettre de vous en faire hommage ? ajouta M. Dory d'un air quelque peu narquois.

— Hum ! fit Emile malicieusement, mais en sourdine, c'est un reste d'une mauvaise humeur de Russophile...

Je n'ai pas compris ce que voulait dire mon fils...

Notre officier, quelque peu confus, refusa le livre, et demeura muet.

Nous quittons la superbe place sur laquelle s'élève le Palais, et nous entrons. Pour être juste, je te dirai, ma bonne Agathe, que l'intérieur témoigne de la richesse de la cité qui a fait construire ce monument. La Salle du Trône est, sans contredit, la plus belle de ce genre qui existe en Europe. On est frappé d'admiration en voyant la grand'salle des Fêtes, autrefois salle des délibérations municipales. Elle est toute revêtue de marbre blanc, et compte trente-trois mètres de hauteur sur quarante de long et vingt de large. Au-dessus des deux portes d'entrée principales sont placés des drapeaux et des trophées

pris sur les Espagnols dans la guerre de l'Indépendance, et sur les tribus indiennes des colonies. Les peintres et les statuaires néerlandais du XVII<sup>e</sup> siècle ont orné ce palais de leurs chefs-d'œuvre. On en trouve partout. Il n'est pas jusqu'aux poètes Huygens et Vondel qui n'aient célébré, dans leurs vers, cet admirable édifice.

— Mais depuis que ce palais a été transformé en habitation royale, dis-je au marin silencieux, où la municipalité tient-elle ses séances ?

— Les bâtiments de l'Amirauté servent aujourd'hui d'Hôtel-de-Ville, me répond-il froidement. Il renferme un grand nombre de beaux portraits de nos bourgmestres et d'illustres citoyens. Sous ses murs se trouve un caveau dans lequel on conserve le trésor de la Banque d'Amsterdam.

Nous faisons l'ascension de la coupole, et cela en mérite la peine. Nous dominons toute la ville; nous pouvons compter tous ses clochers, et elle en a de superbes; nous distinguons à merveille la forme de l'arc qu'elle affecte; nous admirons ses navires qui se promènent, et nous remarquons facilement que du côté de la mer la ville est protégée par la puissante écluse de *Halwegen*, et du côté de l'est par le Fort de *Naarden*.

A peine sommes-nous descendus sur la grande place du Palais, que nous nous trouvons face à face avec un enterrement. C'est un protestant que l'on conduit à sa dernière demeure, sans passer d'abord par la maison de Dieu. Comme à Paris, le corps est dans un corbillard; seulement, un seul cheval le traîne. Quant au cortège, il se compose de six hommes en noir, en longs manteaux, et coiffés de hauts chapeaux à trois cornes qui portent, comme des bricks, de longs crêpes flottants... Ce sont des p'euurs payés. Mais de la famille, pas un membre! Le pauvre trépassé gagne son asile sans un seul des siens!... Je trouve la mort bien triste partout; mais elle est encore plus lugubre pour les Luthériens et les Calvinistes!... dans la ville d'Amsterdam.

Pour me rappeler à des idées plus sereines, voici mon Emile qui me montre, à un autre angle de la place, un singulier équipage dans lequel se prélassent, avec béatitude, une antique douairière. Figure-toi une de nos plus vieilles berlins jaunes, repoussée de tous les carrossiers pour son affreux ventre et son atroce lourdeur. Ote-lui ses roues et pose-la à terre, comme un traîneau. Donne-lui pour cheval un étique roussin, et en heidoque fais asseoir un vieux père Pipelet en chapeau tromblon. Tel est l'équipage en question. Juge si mon fils rit. On appelle cela aller en *tuchesck*. Et il y a bien des dames qui font ainsi leurs visites. Dis-moi si cette mode te plaît; je t'enverrai un *tuchesck*: ce sera mon cadeau de voyage.

Quel sacrilège, ma chère Agathe! Avoir donné au protestantisme, si froid, si guindé, si raide; le sublime édifice, tout voisin du Palais, que l'on nomme ici la *Nouvelle-Eglise*. C'est une abomination! Ce magnifique monument date de 1418. En 1421, un incendie le réduisit en cendres. On le rebâtit aussitôt. Vers 1500, la Nouvelle-Église comptait trente-quatre autels. En 1578, les Iconoclastes modernes les brisèrent sans miséricorde.

*Excursions.*

Les délicieuses peintures des vitraux représentent la délivrance de la ville. Mais ce qui nous livre au dernier paroxysme de l'admiration, c'est la chaire sculptée en bois, dont toutes les parties sont des chefs-d'œuvre, un vrai poëme, une hymne religieuse, mais surtout la merveilleuse pyramide à jour qui monte jusqu'à la voûte et sert d'abat-voix. Cette chaire est unique au monde, je ne crains pas de le dire. L'escalier est tout fouillé à jour. Les panneaux offrent dans leurs profondeurs d'admirables perspectives, des paysages, des groupes, des édifices. C'est toute l'Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament mise en action. Elle est le don d'un bourgmestre. Dire que c'est un méthodiste glacé, un Calviniste enroué, un orgueilleux luthérien ou un quaker ridicule qui parle du haut de cette sublime tribune!

A la place du maître-autel, chère, se trouve le beau monument érigé en l'honneur du célèbre amiral de Ruyter, mort en 1676. C'est une magnifique statue couchée, qu'entourent des tritons sonnant de la conque, des proues de navires, et que surmonte une Renommée.

Du reste, il y a bien d'autres tombeaux dans cette église, en y comprenant le sarcophage aérien de l'amiral Wittebintinck; je remarque spécialement ceux de Van-Kinsbergen et de Van-Spoyk, le brave marin qui se fit sauter avec son vaisseau afin de ne pas tomber aux mains des ennemis.

Nous admirons aussi l'orgue, l'orgue qui forme double étage, l'orgue que supporte une boiserie d'un travail exquis, et que décorent des fermoirs peints avec talent. En outre, des colonnes gracieuses se joignent à la boiserie et sont d'un très-bel effet.

Il faut dire que les indigents sont nombreux à Amsterdam, et, nonobstant le désir que tu me connais de soulager les pauvres, ils se jettent sur vous avec tant de violence et vous obsèdent d'une si déplaisante complainte, qu'il faut presque user de violence pour s'en débarrasser. C'est ce qui nous arrive sur divers points de la ville, mais notamment à notre sortie de la Nouvelle-Eglise. Cela tient, je crois, à ce que l'on est très-généreux dans cette ville, car on prétend que chaque jour vingt mille indigents dînent aux frais de la cité.

Sur la même place du Palais, notre jeune officier nous fait voir la *Bourse*, superbe édifice terminé en 1845. Une colonnade et une statue de Mercure en forment les principaux ornements. Elle est le témoin d'un singulier usage dans la première semaine de la kermesse, à la fin de septembre. Tous les enfants de la ville, précédés de tambours et de fifres, ne sont-ils pas admis à faire une entrée solennelle dans la grand'salle de l'édifice? Pourquoi cet honneur à des gamins? vas tu dire. Si l'on en croit la tradition, c'est un privilège qui consacre le souvenir d'un service signalé que des enfants occupés à jouer rendirent à la ville en découvrant un plan d'attaque de l'ennemi.

De la Bourse, notre guide, dont le visage a peine à se rasséréner, nous conduit à la *Vieille-Eglise*. C'est un fort beau monument du *xiv<sup>e</sup>* siècle, avec de nombreux pignons sur les bas côtés, et que décorent de splendides vitraux. Elle appartient aussi au culte ré-

formé. Nous pouvons même assister au prêche, car le ministre est dans la tribune et pérorer devant une assez maigre assemblée. Mais il parle en hollandais d'abord ; ensuite son verbe me semble pâteux et son geste peu expressif. Nous nous contentons donc de voir les tombeaux des grands-amiraux Heemskerk, Van-der-Huist, Sweers, Van-der-Zan, et du feld-maréchal Wirtz.

L'Église de l'Ouest, *Wester-Kerk*, offre à nos éloges un clocher fort remarquable par la beauté de ses proportions. Mais nous ne lui rendons pas visite. La fatigue nous saisit, et l'heure du dîner vient. D'ailleurs, notre bel officier a perdu la moitié de ses charmes, à savoir sa belle humeur. Je crois qu'il garde quelque peu rancune à notre terrible Dory.

Au dessert, on nous remet un petit papier, très-joliment imprimé, qu'Emile s'empresse de nous traduire. Voyons si tu auras le même talent.

ZATURDAG, SEPTEMBER, ETC.

GROOT CONCERT

à la Strauss.

PROGRAMMA :

- Ouverture *Fingals-Hohle*, van Mendelsohn.
- Duet it de *Normani di Parigi*, van Mercadante.
- Stradelle, van Strauss.
- Ouverture *Nebucodenezar*, van Verdi.
- Introductie en Dans rict *Robert le Diable*, van Meyerbeer.

Tot Slot :

DER NEUIGKECTSKRAMER.

Entrée f. 0. 75 de Persoon.

Voilà un échantillon de la langue hollandaise, ma chère Agathe. Tu vois que le français y figure pour un quart.

C'était au *Parc* que le concert avait lieu. Pouvais-je refuser à mon fils un plaisir aussi pur ? Nous avons donc été au Parc. La société y était parfaitement représentée, la musique bonne, et les rafraîchissements détestables. En fait de glaces ou de sorbets, il n'y a que Tortoni, Blanche, Gousset ou Durand... mais ils sont loin de nous à cette heure... Je me trouvais à côté de dames élégantes qui causaient de manière à me laisser peu goûter les symphonies. Mais je goûtais encore moins leur caquetage, qui ne pouvait satisfaire ma curiosité. Elles parlaient en hollandais. Cependant le mot *moutre* revenait si souvent sur leurs lèvres, que mon cœur finit par me le faire deviner. *Moutre* veut dire mère !

Les derniers mots de notre jeune Russophile, c'est le nom dont Emile a baptisé l'officier de marine, avaient eu pour but de nous recommander le *Jardin Zoologique* d'Amsterdam, qui effaçait notre Jardin des Plantes, d'après lui, comme le soleil efface la lune. Il nous avait surtout vanté le restaurant du Jardin comme un restaurant modèle, un vrai Chevet, un Véry, un Véfour. M. et madame Blummer, qui avaient recueilli la seconde partie du programme, nous prièrent de les accepter dans notre société. Donc, ce matin, vers dix heures, une berline, et non pas un tuchesk, nous conduisit à la grille du fameux Jardin. Premier avantage sur notre Jardin des Plantes, on nous fait payer un florin par personne. Le second avantage, celui d'un restaurant, dont on manque à Paris, est aussitôt recherché par M. et madame Blummer, et même par nous, car, je l'avoue, nous avons très-faim. On nous montre, en effet, un splendide bâtiment, dont le fronton porte l'heureux mot : *Restauration*. Déjà M. Blummer passe sa langue sur ses lèvres, et, tout chaffriolant, il va droit au bureau. Il y a un bureau. Ce bureau, par malencontre, est fermé.

— Qu'est-ce à dire, fermé ? s'écrie M. Blummer.

Et il frappe de sa canne à briser les vitres. Rien ne s'ouvre. Enfin, l'un des volets s'entrebaille : un œil effaré paraît.

— Il est midi, mon bonhomme ! fait M. Blummer. Vos beefsteacks devraient être cuits, déjà. De grâce, levez-vous ! Regardez, le soleil est au plus haut des cieux. Ayez pitié de braves étrangers, et servez-leur vite à déjeuner.

L'œil effaré s'ouvre démesurément, à ces mots ; mais il n'en sort pas le moindre éclair d'intelligence.

— Allons, à vos fourneaux, vivement ; nous mourons de faim, et votre cuisine a grande renommée.

L'œil se ferme, pour exprimer qu'il ne comprend pas.

— Bigre ! sont-ils bêtes, en Hollande ! crie M. Blummer.

L'œil se rouvre. Cette fois il a compris ; et soudain deux mains s'avancent simultanément par l'entrebaillement, l'une présentant un biscuit, l'autre réclamant trois *cents* (\*).

— Un biscuit ! hurle l'Allemand... mais il n'y a pas là pour ma dent creuse !...

Ma chère Agathe, pour abréger, sache que ce fut à grand'peine que nous venons à bout de nous faire servir quelques tranches de venaison à la mode hollandaise. Il nous fut encore bien plus difficile d'obtenir quelques tasses de café. Et note que nous ne pouvions nous rejeter sur le pain. Ici, à Amsterdam, on sert des pains en miniature, et dans de toutes petites boîtes. Un pain faisait à peu près une bouchée pour M. Blummer. De sorte qu'il était obligé de répéter à chaque instant :

— Du pain, s'il vous plaît !

\* Un *cent* a la valeur de deux sous de notre monnaie.

Alors on prit le parti de mettre à côté de lui une cargaison de quarante boîtes, formant une provision de quarante pains.

Maintenant, ma chère amie, n'attends pas de moi la description du jardin zoologique. Il est fort beau, j'en fais l'aveu. Nous y trouvons, rangés sous les ombrages, isolés sur leurs perchoirs, et dans la grande tenue de parade, la plus belle réunion de perroquets et perruches qu'il soit possible de voir. Sa collection de singes est plus complète que la nôtre, et plus malicieuse, peut être; j'en atteste un énorme sapajou qui me fit une peur atroce en s'emparant de mon chapeau, lequel eut bien à souffrir, et vola la bague de M. Blummer, qui, du reste, s'y était prêt. Ce jardin possède aussi beaucoup plus d'animaux que le nôtre; mais, au point de vue scientifique, il en est loin comme la lune du soleil, pour prendre la comparaison de notre officier de marine.

Nous arrivons de cette fameuse expédition, ma bonne amie, et je suis d'autant plus fatiguée, que j'ai l'estomac malade par suite de notre abstinence. Aussi, en attendant le dîner, et pour charmer mes loisirs, ai-je eu la bonne idée de t'écrire. Causer avec toi m'a fait du bien. Je te remercie donc du service que tu me rends de si loin, je t'embrasse sur tes deux joues, et je te demande de me regarder toujours comme ta meilleure amie.

F. D.

Amsterdam, septembre 1835.

Oh! Madame, permettez-moi de rire encore, j'en éprouve le besoin, et rien n'est fatal, à mon sens, comme un rire rentré. Or, apprenez que ce matin, samedi, j'étais allé à la découverte avec l'ami Dory. Nous nous dirigeons vers le port pour demander l'heure du départ pour Saardam où nous sommes en ce moment, à l'occasion de la Kermesse, et puis pour y voir la fameuse maison de Pierre le Grand.

Arrivés dans le voisinage du port, nous avions plaisir à observer tous les marins, matelots, mousses, que sais-je, tous ces gens à l'épaisse encolure, aux gros vêtements goudronnés, au chapeau plat, fumant leurs pipes et buvant leur choppe devant les nombreux établissements de ce quartier, qui portent sur une enseigne, se balançant au vent, ces mots :

LIKEURREN, THÉE EN COSSY.

— Eh! cher fils, quel est cet homme? me dit mon professeur, en me désignant un quidam, tout de noir vêtu, en culottes courtes, bas noirs, et large chapeau tricorne plat, qui se dirigeait vers le quartier des Juifs.

Le bon Dory rumina quelques instants, puis ajouta :

— C'est un rabbin, ou je me trompe ! Suivons-le : je ne doute pas qu'il se rende dans quelque synagogue. C'est aujourd'hui samedi, les Juifs célèbrent le sabbat, *sabbatum Domini*. Nous serons témoins des cérémonies du culte de Moïse...

Chère madame, je commence ma lettre par vous demander la permission de rire : je me suis trompé ! c'est de pleurer, que je voulais dire, car la chose est trop grave, si grave qu'elle atteint au lugubre, au funèbre, à l'abomination de la désolation.

M. Dory a dit vrai. Le rabbin, que nous suivions à distance, tourne dans le voisinage de l'église catholique aux deux tours blanches carrées, où je vous disais avoir entendu la messe, l'autre jour, traverse un pont, arrive devant un portique à degrés, au-dessus duquel je reconnais le Jehovah des Hébreux.

Nous entrons résolument ; mais, pleins de respect, nous ôtons nos chapeaux, en pénétrant dans le temple. Deux ou trois hommes, ayant des écharpes de soie et laine blanches par-dessus leurs habits, nous disent aussitôt de nous couvrir. En effet tous les assistants ont leurs chapeaux sur la tête. Hélas ! ce n'est pas un temple, c'est une halle, une Bourse. Cinq cents hommes à peu près remplissent un assez grand quadrilatère, dont les murailles, peintes en blanc, ne laissent voir aucun ornement. Les uns sont debout, les autres assis : tous sont enveloppés dans une écharpe blanche, même les enfants. Ceux qui surviennent, déploient leur écharpe qu'ils ont apportée ou qu'ils retirent d'un siège dont ils prennent possession, et s'en couvrent la tête d'abord, puis les épaules après en avoir baisé l'extrémité. Sans doute des versets de l'Écriture y sont attachés. Au centre de cette vaste pièce, une estrade carrée domine la foule. Sur cette estrade un autel sans insignes est élevé ; des rabbins occupent les angles. Un autre rabbin est agenouillé au milieu devant un grand livre. Ces rabbins ont le tricorne sur la tête : c'est la marque de leur dignité. Celui qui est agenouillé prie à haute voix, tantôt d'une voix glapissante, tantôt sur un ton grave, tantôt faisant de grandes exclamations, montant à l'aigu, descendant soudain aux notes les plus basses. Par moment la foule se prend à parler avec lui, avec les mêmes accidents d'harmonie, ce qui est fort peu agréable à l'oreille. Puis il reprend seul avec un accent déclamatoire fort étrange. Ce qui nous frappe le plus, jusqu'à ce moment, c'est de voir que nonobstant la sainteté du lieu, car pour les Juifs ce lieu doit être saint, tous ces Juifs, il n'y pas une seule femme, si ce n'est trois, je dis *trois*, qui sont dans une galerie qui fait le tour de l'enceinte à la hauteur de quinze pieds, tous ces Juifs, dis-je, rient, causent à haute voix, parlent affaires, se sourient, se montrent du doigt, vont et viennent, s'appellent par signes, et ont l'air d'être à un marché, à une vente aux enchères, à une Bourse. — Jésus-Christ disait des Israélites de son temps :

— *Populus hic labiis me honorat, cor autem eorum longe est à me!*

Je ne puis même pas dire que les Israélites que j'ai sous les yeux honorent Dieu des



lèvres. Non ! hélas ! non. Ils ne l'honorent ni des lèvres ni du cœur. C'est ce qui me fait dire le mot de l'Écriture : Abomination de la désolation ! Oui, c'est un peuple maudit !...

Soudain, quatre des assistants, dont un en chapeau gris, montent sur l'estrade, et prennent quatre espèces de chapeaux chinois, comme nous en voyons dans nos musiques militaires, et les voilà qui accompagnent le rabbin, petit homme aux petits yeux gris, qui descend, et va ouvrir une sorte de bahut d'où il tire un rouleau de parchemin qui, déroulé, doit être fort long, et dont chaque extrémité est fixée à un bâton, à l'aide desquels il le porte. Préliminairement on enlève une housse de soie verte dont il est enveloppé, et on l'apporte alors processionnellement, mais sans gravité, au centre de l'estrade. Là, deux autres Israélites déroulent la longueur d'un mètre de cette longue bande de peau blanche, et apparaît le texte sacré, en hébreu, de l'Écriture sacrée de l'Ancien Testament. Le bourdonnement des Juifs cesse à peine dans ce moment qui devrait être solennel. Cependant ils s'inclinent médiocrement lorsque sonnent les clochettes des chapeaux chinois, et.... c'est fait. Les voilà tous qui replient leurs écharpes et s'en vont, comme délivrés d'une corvée, pendant que l'on va déposer en hâte le livre sacré de Moïse.

Croiriez-vous, Madame, que nous, Français, chrétiens-catholiques, nous fûmes en cette circonstance et plus recueillis et plus pieux que ces juifs infidèles et impies ! Que le Christ avait raison de les appeler *Sépulchres blanchis* ! Blanchis était bon pour le temps où le divin Sauveur était sur la terre. Maintenant ces misérables Juifs ne sont plus que des *Sépulchres en ruines* !

Nous nous retirons, nous aussi, le deuil dans l'âme, et des pleurs aux yeux.

Pour retourner à notre Doëlenstrasse, nous traversons le quartier de ces maudits. Il offre un tout autre aspect, en ce jour de Sabbat. Il n'y a plus dans les rues, toujours immondes du reste, ni leurs petites charrettes de fruits qu'ils crient à vous étourdir, ni leurs éventaires si nombreux de cornichons et de concombres confits dans le vinaigre, ni leurs guenilles étalées pour les vendre ; mais tous sont en toilettes assez convenables ; les femmes se tiennent sur leurs portes, parées, jaunes, le tour, l'ignoble tour de faux-cheveux sur la tête, lorsqu'elles ont à peine vingt, vingt-cinq ou trente ans ; elles causent, elles allaitent leurs enfants, elles vous sourient, elles vous insultent du regard, elles semblent se moquer de vous, tant il y a peu de pudeur dans leur physionomie ; enfin, hommes et femmes étalent la dégradation de leur être, et affichent les stigmates de leur réprobation.

Au déjeuner nous racontons à ma mère et aux Blummers ce dont nous venons d'être témoins. Curiosité grande, vous le pensez. Pour la satisfaire, nous offrons de conduire notre société à la synagogue portugaise, la plus fameuse d'Amsterdam, où nous savons qu'à trois heures il y a réunion.

En attendant, nous nous rendons au Musée.

Quelles belles pages de peinture nous voyons là, Madame ! Il serait difficile de trouver

ailleurs des tableaux plus précieux de l'École néerlandaise. Laissez-moi vous nommer seulement les toiles suivantes :

- Étude d'Animaux, par *Paul Potter* ;
- La Chasse à l'Ours, de *Rubens* ;
- La Garde de Nuit, par *Rembrand* ;
- L'École du Soir, de *Gerard Dow* ;
- Un Paysage, par *Ruysdael* ;
- L'Annonciation, de *Murillo* ;
- Les Enfants de Charles I<sup>er</sup>, par *Van-Dyck*.

Voyez-vous, c'est à être ébloui, c'est à se pâmer d'aise, c'est à rester là des heures en contemplation ! Vous riez peut-être de mon enthousiasme d'ignorant ? Mais, Madame, c'est précisément parce que je suis fort ignorant en peinture, comme en tant d'autres choses, hélas ! qu'il faut que ces peintures que j'ai eues sous les yeux soient bien merveilleuses pour avoir autant charmé mon sens grossier et avoir ainsi éveillé toute mon admiration. La nature y est si vraie, que le dernier paysan du monde deviendrait un illuminé en face de si belles choses, et resterait bouche bée !

Amsterdam peut bien posséder de magnifiques musées, elle qui donne le jour aux princes de la peinture. Né en 1606, sur les bords du Rhin, près de Leyde, d'un brave meunier, Rembrandt, devint, à Amsterdam, l'élève de fameux maîtres, et y fonda lui-même une école de peinture.

Dire par combien de toiles merveilleuses il se rendit fameux serait impossible.

Je ne cite ici que sa *Garde de nuit*. Rien n'est original comme cette réunion de *gardes nationaux* de l'époque, en toutes sortes de costumes, avec de ces visages flamands qui font rire, et de ces nez si massifs qu'ils font bosse sur la toile...

Vous savez, d'autre part, que cet artiste excelle par sa manière à lui de produire des effets de lumière.

Vous ne serez pas étonnée d'apprendre que l'une des places d'Amsterdam est décorée de sa statue.

Un témoin de mon bonheur et de mon exaltation nous signale gracieusement un autre Musée et porte même la bonté jusqu'à nous y conduire ; c'est celui de M. Van-der-Hoop. Là passent sous nos yeux, tour à tour, et me font jeter de nouvelles clameurs de délire, à la grande joie de ma mère qui jouit autant que moi :

- Une Hôtellerie, de *Teniers* ;
- Des Cavaliers, de *Wouwermans* ;
- Et puis des *Van-der-Werf*, des *Hoblème*, des *Weld*, des *Storck*, des *Jeanson*, des *Dujardin*, des *Stenn*, et vingt autres.

Mais il est deux heures : nous nous rendons à la synagogue portugaise, car à quatre heures part le bateau de Saardam.

Cette synagogue n'est plus un quadrilatère mesquin et retréci, où quatre à cinq cents personnes tiennent mal à l'aise, c'est un vrai temple, un parallélogramme, fort élevé, garni de bancs, bien éclairé, et dont une estrade occupe l'un des foyers. Lorsque nous arrivons à son péristyle, dont l'architecture ne manque pas de caractère, les Israélites s'empressent de nous renseigner obligeamment sur la place que nous pouvons occuper. Nous entrons. Le vide est dans ce temple. Seulement deux vieux juifs, coiffés du bicorne de nos aïeux, se tiennent aux entrées, comme pour maintenir l'ordre. L'un d'eux surtout, vrai type de juif, les dents jaunes, les yeux creux, les traits amaigris, la taille voûtée, a l'expression du fanatisme religieux dans toute sa personne, me frappe si fort, et je le regarde tant et si bien, que son image ne sortira jamais de mon souvenir. Il va, il vient, fait ranger une bande d'enfants qui se présente sous la conduite d'un maître, et voilà que commence, en guise de musique d'ouverture, et pendant que les juifs qui stationnent au-dehors pénètrent, se placent, s'affublent de leurs écharpes, le chant le plus rauque, le plus discord, le plus sauvage et le plus baroque que l'on puisse se figurer. Ce sont tous ces enfants qui crient de la sorte, et comme nous sommes à deux pas de leur orchestre, la place n'est plus tenable. Nous devons déguerpir, et, en effet, pour épargner à ma mère la souffrance qu'elle endure, M. Dory ouvre bravement la marche, et nous conduit juste à l'opposite de ces bruyants criards.

Je ne vais pas vous dire ce qui se passa, chère Madame; ni l'entrée des juifs, les uns distingués comme des banquiers de la cité d'Antin, les autres chétifs comme des marchands de pomme de terre frites; ni leurs écharpes baisées; ni leurs rabbins psalmodiant je ne sais quelles hymnes auxquelles le peuple ajoutait les refrains. Je vous dirai seulement que mon vieux juif clamait de tout son cœur, et qu'au refrain en question il était le plus ardent à dominer les autres voix de sa voix tremblante et grêle.

En face de nous se trouvait bon nombre de jeunes gens. Quelques-uns me semblaient occupés de la cérémonie; l'un d'eux surtout, qui, comme les anciens, avait un livre, et paraissait plongé dans la lecture. Mais le plus grand nombre riait, chuchottait, était inattentif. Seulement quand revenait le refrain, ah! dam, alors ils donnaient un coup de trombone effrayant. Toujours même absence de femmes, à cet office du soir. Je trouvai qu'en général il y avait plus de recueillement que le matin, dans l'autre synagogue. Ce qui nous surprit beaucoup, fut, qu'à un certain moment, le chant ayant changé d'expression, les juifs se levèrent et, pendant qu'on l'exécutait, ils imprimaient tous à leur corps un balancement plus ou moins prononcé qui avait quelque chose de fort original. Le vieux juif surtout, en ce moment, semblait vouloir imprimer une bousculade à tous ceux qui l'entouraient, tant était consciencieux et accentué le mouvement de pendule qu'il donnait à sa vieille dépouille. Son bicorne en tremblait sur sa tête, et surtout quand un enfant, un jeune homme, ou tout autre co-religionnaire changeait de place ou se laissait aller à quelque distraction.

La cérémonie se termina comme celle du matin, par l'exposition du texte sacré avec accompagnement de chapeaux chinois.

Nous avons été remarqués. Or, je dois vous dire qu'à notre sortie, les Israélites nous firent tous les saluts et toutes les politesses possibles, surtout le jeune juif pieux.

Saardam, septembre 1835.

Une demi-heure après nous voguions sur le Zuyderzée, hôtes du *Stoomboot-Mercurius*, bateau à vapeur qui fait le service d'Amsterdam à Saardam, où je termine cette lettre. Mais que de mal nous avons eu à nous faire comprendre au bureau pour obtenir des places, payer, et savoir surtout si nous aurions un hôtel à Saardam pour passer la nuit ! Heureusement un noble sire de la ville, qui allait à sa villa du côté de Broeck, vint au secours de M. Dory.

Le ciel était terne et il ventait frais sur le Zuyderzée, ce jour-là. Nous avons froid, et le *Stoomboot-Mercurius* ne nous épargnait aucune des rafales qui soufflaient. Aussi étions-nous groupés dans un coin, à l'abri du tambour de la machine, lorsqu'un voyageur vint à M. Dory et lui tint à peu près ce langage :

— Monsieur est étranger à la Hollande, et, si je ne me trompe, il est Parisien ?

— Comme vous dites, monsieur, répondit mon cher maître.

— Je demeurai long-temps à Paris, moi-même, et si je puis vous être de quelque utilité à Saardam, monsieur et madame, je me mets à votre disposition.

— Vous êtes vraiment trop bon, monsieur, et nous acceptons.

— Peut-être d'ailleurs sommes-nous d'anciennes connaissances ? J'imagine que mon nom ne vous est pas étranger...

— Quel est-il, monsieur ? Veuillez nous le confier.

— Loisset...

— J'ai connu de ce nom un artiste fameux qui faisait les délices du cirque de Franconi, aux Champs-Élysées.... Serait-ce ?

— C'est parfaitement cela, monsieur.....

Sur ce, chère madame, vous avouerez-je que voilà notre artiste acrobate, notre hercule-écuyer, bel homme, gracieux personnage, causeur distingué même, sachant parfaitement son français, son anglais, son allemand, son hollandais, qui se met à nous conter son histoire, véritable histoire de Bohême, pleine de poésie, de décousu, de splendeurs et de misères.

Après avoir été long-temps l'ornement du cirque de Paris, mon bohémien s'était ennuyé d'être aux ordres d'un maître, et s'était fait maître lui-même. Ayant épousé l'écuyère

habile que vous avez admirée jadis sous le nom de Caroline, il avait, de ses deniers, acheté une fort belle collection de chevaux, s'était entouré d'une troupe d'artistes, avait composé tout une musique, et traînant à sa suite soixante-dix personnes, il allait de ville en ville, plantant sa tente pour un mois, dressant ses pavillons, exhibant ses coursiers, faisant sonner ses fanfares et se couronnant de gloire. C'est ainsi qu'il avait parcouru l'Allemagne, la Prusse orientale, l'Angleterre. Il était en ce moment à Saardam, et venait d'Amsterdam où on lui dressait un cirque pour la Kermesse prochaine.

Si je faisais un roman de ma lettre, Madame, peut-être choisirais-je mieux mes tableaux, et mon imagination me fournirait sans doute de plus brillants sujets que celui qui tombe là sous ma plume. Mais vous m'avez dit de vous raconter ce qui nous adviendrait, sans rien changer : je reste donc fidèle historien. D'ailleurs un saltimbanque honnête n'est pas à dédaigner, surtout lorsqu'il a de l'esprit et qu'il remplit bien sa carrière. Or, dans son récit, c'était un bon père de famille qui parlait, et quand sur le promontoire de Saardam, il nous montra les robes blanches de deux femmes qui flottaient au vent, les larmes lui vinrent aux yeux, lorsqu'il les salua de loin et nous dit :

— Ma femme et ma fille !

Alors ce bon et généreux artiste, heureux de retrouver des membres de son public parisien bien-aimé, ne voulut-il pas nous faire les honneurs de ses arènes ?

— Vous aurez les meilleures places, nous dit-il, les places d'honneur ! Mes chevaux feront pour vous leurs plus beaux exercices, tous mes meilleurs écuyers passeront tour à tour sous vos yeux, c'est à vous que ma femme, ma fille et ma sœur adresseront leurs sourires, et, un moment encore, elles se croiront à votre beau cirque de l'Impératrice, ou au grand cirque Napoléon de vos boulevards. Venez, je vous en conjure !

Ecoutez, Madame, il y avait quelque chose de si vibrant dans la voix de cet homme, que nous n'avons pu le refuser.

— Oui, dit ma mère toujours bonne, nous irons vous admirer et vous applaudir, car je me souviens de la terreur que je ressentais jadis à vous voir faire l'Hercule, debout sur votre vigoureux étalon, et tenant votre enfant suspendu par le pied, comme si vous alliez lui briser le crâne de votre massue.

Cependant Amsterdam ne nous apparaissait plus dans le lointain que comme une cité fantastique perdue dans les brumes de l'horizon. Saardam, au contraire, nous arrivait à toute vapeur, sur la rive droite de l'Ye, avec sa large couronne de moulins à vent, ses tentes bariolées des bateleurs ambulants de la Kermesse, dont les banderolles de toutes couleurs tranchaient sur la verdure de l'île, car Saardam ressemblait à une île verdoyante. Son clocher pointu surmontant une haute tour à quatre pans, rose de ton, ses kiosques sous leurs ombrages de saules pleureurs ; ses mille maisonnettes peintes et de toutes formes, entourées de pelouses et de parterres ; les mille aspects des rues où une foule bigarrée allait et venait comme des ombres chinoises ; les musiques de ses jongleurs ; les canaux

bordés de hauts arbres et les navires qui glissaient le long de leurs rives ; rien n'était charmant comme cette vue féerique que couvrait un ciel gris, mais qu'éclairaient de furtifs rayons d'un pâle soleil.

Enfin nous abordons. Tout d'abord M. Loisset, qui était là chez lui, ne veut nous rendre la liberté que quand nous avons salué sa famille, vu son cher Mac-Colum, caressé ses nobles chevaux, arpenté son cirque, examiné la place que nous y occuperons, visité ses loges, critiqué les décors et les armoiries des supports. Mais enfin il nous laisse voler de nos propres ailes, et nous voici allant dans Saardam, traversant le champ de foire, allant à la queue du loup à travers sa Kermesse, tant la foule est serrée, pressée, pantelante, et nous dirigeant à travers les mille jolies rues pittoresques et champêtres, car elles ont toutes leurs pelouses, leurs frais jardins, leurs saules, leurs peupliers, leurs jalousies vertes, leurs murailles lisses, brillantes de peintures de tous les tons, avec des auvents gracieux, vers la fameuse maison de Pierre le Grand.

— Qu'est-ce qu'une Kermesse, mon ami ? Et que signifie cette maison de Pierre le Grand, dont tu m'as déjà parlé ? me dites-vous, Madame, car je vous entends d'ici.

En Hollande et dans les Flandres, on appelle Kermesse une fête de village, ou une fête de ville, fête toute pour le peuple et par le peuple. Ainsi la fête de Saint-Cloud, une fête de nos Champs-Élysées, seraient ici des Kermesses.

Je passe maintenant à Pierre le Grand.

Pierre Alexiovitch I<sup>er</sup>, le génie civilisateur de la Russie, et l'un des grands hommes les plus étonnants des temps modernes, naquit le 40 juin 1672. Il était le plus jeune des fils du Tzar Alexis Michælovitch, et petit-fils de l'illustre chef de la dynastie des Romanof, de cette dynastie appelée à l'honneur d'étendre et de régénérer le grand empire fondé, dès le XI<sup>e</sup> siècle, par le conquérant Rourick, conducteur de barbares et barbare lui-même.

J'espère que je me montre un peu Russophile, hein ? moi qui stygmatisé les autres de ce nom ! mais c'est M. Dory qui me dicte les mots qui précèdent et ceux qui suivent...

Les premières années de Pierre furent entourées de périls. A la mort de Fœdor, fils aîné d'Alexis, en 1682, les grands de Russie, déterminés dans leur choix par l'incapacité de l'imbécile Iwan, second fils de ce prince, donnèrent la couronne à Pierre I<sup>er</sup>, jeune enfant de dix ans, issu d'un autre lit. Cela ne faisait pas le comte de la princesse Sophie, du même lit qu'Iwan, et sa sœur. Les jours de Pierre furent menacés. Sa mère, Nathalie Nuriskine, l'emporta dans ses bras la distance de soixante verstes pour l'arracher à la fureur de ses ennemis. Sophie triompha, Iwan fut sacré. Pierre, dont on corrompit les mœurs afin de tuer son génie, se devinant lui-même, sous l'inspiration d'un aventurier de Genève, Lefort, qui fait briller à ses yeux l'éclat des sciences et des arts de l'Europe, s'éloigne de la Russie, vient étudier dans cette Europe les merveilles du savoir, et s'installe à Saardam, pour se faire charpentier, apprendre la marine, qui doit être la grande

ressource de la Russie, et préparer le règne le plus fameux dont l'histoire consigne les hauts faits dans ses Annales.

Or, ici à Saardam, où ce Pierre se fit Pierre le Grand, il s'était construit de ses propres mains une chaumière qu'il habita pendant plusieurs années de sa vie, et c'est cette chaumière que nous allons visiter.

Nous traversons donc Saardam, au milieu des plus étranges costumes de paysans hollandais qui nous regardent, il faut voir comme, parmi les toilettes les plus excentriques des jeunes filles de la Frise, dont les tempes sont couvertes de plaques de cuivre luisant et doré les unes, argenté les autres, ou de petits miroirs qui leur reflètent le visage, coiffées de chapeaux mirobolants, de bonnets étranges, et de cent originalités dont les gravures que j'achète pour former un album à ma mère vous donneront une idée. Bientôt nous suivons à l'ouest une rue qui longe la digue, nous traversons un petit pont, et nous arrivons dans un jardin que précède une maison de paysan des plus coquettes, car on y foule les nattes et les tapis : en outre les meubles, et les tableaux, et la vaisselle d'étain, et les porcelaines y sont dans un état de propreté inimaginables.

Alors, nous avons devant les yeux, à six pas plus loin, la cabane de bois que fit de ses mains le tzar Pierre I<sup>er</sup>, en 1697. Cette maisonnette, tout en bois, poutres et planches, est abritée maintenant sous un large toit qui la domine et la préserve. Elle se compose de deux pièces seulement. Les deux pièces sont ornées de guirlandes de soie tricolore. Dans la première pièce nous trouvons trois chaises de bois à trois pieds, une table de bois et une couchette en planches faites par Pierre lui-même. Des nattes couvrent le sol qu'a foulé le pied d'un roi, d'un héros, d'un grand homme. Au-dessus de la cheminée on lit cette inscription gravée sur une plaque de marbre, œuvre de l'empereur Alexandre I<sup>er</sup>, et hommage qu'il rendit à son illustre aïeul, pendant son séjour en Hollande, en 1814 :

PETRO-MAGNO ALEXANDER.

Puis à côté, sur une autre tablette de marbre, on lit :

ALEXANDER I<sup>us</sup> BENEDICTUS IMPERATOR  
hanc lapidem ipse posuit D. III. Kal. Quintilis.

CIICCCXIII

Quod læto ac grato animo testatur  
Test. V. Goudriaan, Holl. Sept. Gubern.

Une alcove basse, fort peu commode, est ouverte dans cette première pièce, et donne à la seconde une forme qui n'est plus régulière.

Cette seconde pièce offre à la vue des portraits de Pierre le Grand : l'un, de grandeur naturelle, est peint à l'huile ; les autres sont gravés. Beaucoup d'autres gravures couvrent les murailles.

Dans les deux pièces, des fenêtres étroites ouvrent sur le jardin converti en pelouse, qui l'entourait. Une allée couverte de coquillages et de galets entoure ce petit domaine du héros.

D'ailleurs, qui sait ? N'auriez-vous pas vu cette fameuse cabane, ne serait-ce que dans le fameux opéra comique de *l'Etoile du Nord* ou dans le vaudeville le *Bourgmestre de Saardam* ? Il est donc inutile que j'insiste autant sur sa description.

Sur un autre marbre blanc, nous lisons encore en lettres d'or :

Willem Koning der Nederlanden,  
Wilhelmina, den 22 september 1831.

Et enfin, sur une dernière plaque :

Willem-Prins-Van-Orange, Feld-Marschal  
Hasselt-Lewen, 8 augustus 1831.

Vous voyez que des rois sont venus méditer en ces lieux.

Nous inscrivons très-modestement nos noms sur un registre destiné à recevoir les réflexions des visiteurs. Je remarque peu de noms français, mais, en échange, beaucoup de noms allemands et plus encore d'anglais. La Russie est fort peu représentée sur les pages de ce livre, qui est précisément placée sur la table faite à la hache par Pierre le Grand, sur laquelle il a maintes fois mangé, sur laquelle il a beaucoup médité, creusé, préparé l'avenir, et qui lui a vu écrire ces mots fameux :

« Je suis ici pour vivre conformément aux paroles que Dieu fit entendre à notre père  
» Adam : Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. Il est vrai que je ne travaille  
» pas par nécessité ; mais je veux m'instruire dans la science de la marine, pour aller  
» ensuite écraser les ennemis du nom chrétien. »

Et il a tenu parole !

Les grands chantiers qui existaient à Saardam, au temps de Pierre le Grand n'existent plus depuis long-temps : mais les nombreuses expressions hollandaises qui, dit-on, se sont conservées dans la terminologie nautique de la Russie, rappellent assez le séjour du grand réformateur en Hollande.

Après plus d'une heure de séjour dans ce retiro d'un charpentier-empereur, nous re-



tourrons à la Kermesse, qui débordé jusque dans le voisinage de la cabane impériale. Nous visitons *Zaandam*, comme on dit, au lieu de *Saardam*; nous nous extasions devant l'infinité de petites rues propres de cette bourgade, de l'infinité de petites maisons plus propres encore, devant les kiosques qui bordent le canal ou plutôt les canaux; et, enfin, après un dîner passable, nous nous rendons aux vœux du bon Loisset, en allant voir

La Lutte des Voltigeurs;  
Le Double Saut Périlleux;  
Le Pas des Guirlandes.  
Door Mejulvr Mina Schreiber;  
La Tronka Hispaniola  
Door den Heer Edwards;  
De Heer Thomas Mac-Collum;  
Geboren Carolina Loyo, etc., etc.,  
Et Arlequin Skelet  
Of de Magt der Tooverkunst,  
Groote pantomime met veranderingen, in 6 tableaux.

Nous faisons heureux ces braves Bohémiens, n'était-ce pas un vrai bonheur pour nous-mêmes?

Pour nous, le spectacle était plus tôt sur les banquettes, où se pressaient des masses de paysannes de la Hollande septentrionale, se faisant remarquer par la fraîcheur de leur teint autant que par la grâce de leur costume national, et surtout le fronton d'or, le turban russe, et les chapeaux à petits miroirs.

Aujourd'hui dimanche, après la messe entendue dans une petite chapelle catholique, et nos devoirs religieux remplis, nous allons partir pour Broeck, sur la rive qui regarde l'ouest du Zuyderzée.

*Broeck* est un village célèbre par une propreté sans pareille. Presque toutes les maisons sont construites en bois et peintes de diverses couleurs. Devant les portes sont placés des sabots que leurs propriétaires ont soin d'ôter de leurs pieds avant de franchir le seuil de leurs maisons. Ma mère, qui a déjà visité la Hollande il y a dix ans, me dit merveilles de l'aspect pittoresque de Broeck.

Et puis de Broeck, nous verrons le grand canal du Nord, creusé dans les terres d'Amsterdam au Helder, sur la mer du Nord, et près de l'île de Texel. Ce canal, le plus grand et le plus large de l'Europe, permet aux vaisseaux de sortir à toute heure, sans craindre les orages ni les bancs du Zuyderzée.

Maintenant qu'il est terminé, un navire arrive au Helder en dix-huit heures, et enfin en mer. Tandis qu'autrefois il était forcé d'attendre deux mois pour oser affronter les dangers du Zuyderzée, terrible et orageux.

Plus de cinq mille grands vaisseaux font chaque année le voyage de ce canal.

En vérité, j'abuse de votre patience, chère Madame; mais pour obtenir mon pardon, laissez-moi vous baiser au front, et vous dire que le fils de votre amie vous aime comme sa mère.

E. D.



### III.



La mer de Haarlem. — Dignes d'Halfwège. — *Haarlem*. — Usage antique des matrones. — Saint-Bavon. — Comment pour 28 fr. on se fait bercer à Haarlem. — Une fleur de 28,000 fr. — La rencontre dans l'église. — Le géant et le nain. — L'ascension périlleuse. — Le pavillon du bois. — Un escalier bleu. — Le manoir de Teilingben. — *Leyde*. — Comment l'on se mange la main gauche pour conserver la main droite. — Saint-Pancrace. — Ruines du Forum Hadrianum. — Une fraîche soirée de Hollande. — *La Haye*. — Le guide F. Barris. — Ce que c'est que le Vyver. — La colère d'un peuple. — Où l'on voit une exécution au Binnenhof. — Une revue du roi: — Anglais et Français. — Un monsieur qui prend la mouche. — Une dame au pied de la statue de bronze de Guillaume le Taciturne.

Haarlem, septembre 1853.

Nous avons dit adieu à notre belle ville d'Amsterdam, ma chère Agathe; nous nous sommes éloignés de notre jeune officier de marine qui nous a délaissés le premier, car nous ne l'avons plus revu, et, traversant la mer de Haarlem, nous sommes arrivés à Haarlem.

Ne t'effraie pas, ma chère amie; la mer de Haarlem est, à cette heure, une plaine verdoyante, toute capitonée de bouquets d'aulnes et de frênes; tout émaillée de fleurs, parsemée de gras troupeaux, et comptant déjà pas mal de belles métairies.

En quittant Amsterdam, le chemin de fer nous a d'abord fait passer près du vieux château de *Schwanenburg*, ce qui veut dire Manoir du Cygne. Quand on parle de cygne, on s'attend à voir quelque nappe d'eau. J'attendais donc toujours la mer, croyant qu'on allait nous débarquer près de quelque hâvre. Mais pas plus de mer que dans ton Bagneux, qui n'a pas une goutte d'eau. Voici qu'on annonce *Halfwège*, qui veut dire *Demi-Chemin*. Là, nous trouvons d'énormes écluses qui arrêtent des eaux agitées et bien effrayantes; car, figure-toi, ma chère, que les terres, même celles du rail-way, sont beaucoup plus basses que les eaux que l'on entend battre avec violence.

*Excursions.*

— Ah ! voici la mer de Haarlem ! pensai-je.

Point du tout. On repart. Si les écluses dont je parle s'ouvraient, c'est horrible à dire, tout le pays serait immédiatement inondé. Pendant que je frémissais en faisant cette réflexion, voici qu'un inspecteur du chemin de fer entre dans notre wagon pour l'inspection des billets.

— C'est la mer de Haarlem, cette eau, Monsieur ? lui dis-je.

Hélas ! il me fit signe de la tête qu'il ne comprenait pas.

Non, Madame, me dit un vieux monsieur digérant dans un coin, un bourgmestre sans doute, c'est l'Ye. Mais ses eaux sont déjà loin derrière nous, et nous sommes en ce moment en pleine mer de Haarlem.

— Comment ? Mais je ne vois que prairies fertiles, gras troupeaux, fleurs, fermes, arbres ! dis-je toute étonnée.

— Madame, reprit mon bourgmestre, cette magnifique plaine dont vous parlez était naguères encore un lac d'une longueur de soixante kilomètres sur trente de large, avec cinq mètres de profondeur, ayant, en effet, le nom de mer de Haarlem. Quoiqu'elle fût peu profonde, l'eau, fouettée par le vent, s'élevait souvent à une grande hauteur et fondait sur nos digues. Dans nos guerres de l'indépendance, on osa même aventurer des flottes sur ses vagues afin de lutter avec plus de succès contre les Espagnols qui dominaient depuis trop longtemps nos contrées. Mais comme ce lac, cette mer, si vous voulez, s'étendait de plus en plus, et submergeait une grande partie des pays du Rhin qui nous arrive bien divisé en ces contrées, et le territoire de l'Amstel ; que vers la fin du xvi<sup>e</sup> siècle l'eau fit de si formidables ravages qu'elle engloutit plusieurs villages éloignés, et que notamment, en 1836, elle menaça même Amsterdam et Leyde, qui sont plus bas que la mer du Nord, alors on avisa.

On commença donc à dessécher la mer de Haarlem en 1840. Quatre énormes machines à vapeur y travaillèrent sans relâche, et l'année dernière seulement on termina cette œuvre de titan.

— Il faut dire que l'on n'a pas mis de retard à employer le sol desséché... fit madame Dory, car c'est une terre promise à présent.

— Non, certes ! répondit le gros monsieur. Ce succès n'a pas livré moins de six mille huit cent trente-huit hectares à l'agriculture et à fait grand bien au pays.

Le bourgmestre parlait encore que l'on nous annonçait Haarlem. Nous le saluâmes avec reconnaissance, et prenant, de suite un guide, nous nous mîmes à parcourir la ville. Nous n'étions pas fatigués : nous avions eu à peine une heure de chemin de fer.

De prime-saut, je te dirai, ma chère Agathe, que Haarlem est une fort jolie ville. D'abord elle est située au milieu de la plaine la plus verdoyante possible, et la verdure est si belle en Hollande ! Mais ensuite elle est assise sur la belle rivière de la *Spaaren*, et

possède de fort belles rues, de très-jolies maisons et une église magnifique dont la haute tour est plus belle encore.

Nous passons, tout en arrivant, en face d'une maison de fort gracieuse apparence, à la porte de laquelle, je vois, clouée une très-jolie pièce de broderie en carré. Je n'y attache pas d'importance, à te dire vrai, malgré la beauté du travail, et tu sais que je m'y connais. Mais voici que dans une autre rue, et à une autre porte, je trouve de même une pièce de broderie d'un travail encore plus fini.

— Que signifie cette sorte de mouchoir, si richement brodé, cloué à cette porte? demandai-je à notre guide que M. Dory avait choisi comme sachant le français.

— Ah! Madame, répondit-il en riant, c'est un usage de la ville que toutes les femmes qui viennent de donner le jour à un enfant attachent ainsi à leur porte un *drapeau* brodé, et elles mettent de l'amour-propre à le broder le plus magnifiquement possible. Il est rose où plutôt doublé de rose si c'est un garçon, et blanc si c'est une fille.

Cette mode est ancienne, car elle remonte à 1574, et voici ce qui lui donna occasion :

Les Espagnols, commandés par Frédéric de Tolède, fils du duc d'Albe, livraient à cette ville un siège terrible, lors de la guerre de l'Indépendance des Pays-Bas, contre Philippe II, roi d'Espagne. Malheureusement Haarlem était très-mal fortifiée et ne comptait que quatre mille hommes de garnison. Mais tous les habitants avaient pris les armes, les femmes mêmes avaient voulu fournir leur contingent que commandait une veuve du nom de Keneau Hasclaer : dans deux sorties, les Espagnols furent repoussés, et après avoir perdu dix mille hommes, ils transformèrent le siège en investissement.

Pour maintenir le blocus et le rendre plus rigoureux, ils formèrent une petite flotte qu'ils lancèrent sur la mer de Haarlem. Désespérés, et après d'inutiles tentatives de secours, les Haarlemois eurent l'idée de placer leurs femmes et leurs enfants au milieu de leurs rangs et de se frayer un passage. Leur projet fut bientôt connu.

Comme les Espagnols redoutaient leur bravoure intrépide, ils offrirent la paix à la condition que la ville se rendrait, et que cinquante-sept des habitants les plus notables leur seraient donnés comme otages. On hésitait : mais les otages demandés s'offrirent d'eux-mêmes, ce qui leva toute difficulté. Avec cela, la garnison était réduite à dix-huit cents hommes : les Espagnols entrèrent donc dans la ville.

Après trois jours, le gouverneur de Haarlem apprend que les Espagnols vont se précipiter sur les bourgeois désarmés. Il n'a que le temps d'obtenir que l'on respecte au moins les femmes qui viennent de mettre au monde quelque enfant ; et Frédéric de Tolède y consent en fixant pour signe de miséricorde un petit linge cloué à la porte de la maison de la nouvelle mère...

— Je comprends l'usage... fit M. Dory. Mais qu'advint-il alors?

— On fit de nos habitants un carnage épouvantable, Monsieur. Ces infortunés périrent

par milliers, les uns par la hache du bourreau, les autres dans les eaux de la mer qui baignait nos murailles. Ce fut quatre ans après cette sanglante journée que sonna pour nos pères l'heure de la délivrance.

— Oh ! vive Guillaume le Taciturne ! fit Emile à ce moment. Je connais son histoire maintenant, et il me tarde de la raconter à votre amie, ma bonne mère.

Ainsi, ma chère, prépare-toi à lire le drame que couve et prépare le génie de mon fils à ton intention.

Il paraît qu'Haarlem fut long-temps la résidence des anciens comtes de Hollande.

Il paraît aussi qu'un certain Jean Koster, né à Haarlem, aspire à l'honneur d'avoir inventé l'imprimerie, car nous trouvons sa statue, et ses titres à la gloire, sur la place du marché. Seulement les descendants des Haarlemois témoins des travaux de ce Koster sont bien peu jaloux de sa mémoire, car nous gémissons de voir la statue de ce rival de Guttemberg mutilée par les pierres des enfants de Haarlem.

— Mais quelles raisons peuvent avoir les Haarlemois pour attribuer à votre Koster l'invention dont l'Europe entière fait honneur à Guttemberg ? demanda M. Dory.

— Ils prétendent, Monsieur, que maître Koster avait déjà imprimé un ouvrage en 1423, tandis que Jean Guttemberg ne débutait qu'en 1440...

— Allons ! fit M. Dory, *Adhuc sub judica lis est...*

Nous entrons alors dans l'église consacrée à Saint-Bavon, du xv<sup>e</sup> siècle, d'une belle élévation, voûtée en bois, avec arceaux, voussures, culs-de-lampes et retombées gracieuses.

D'abord nous remarquons une superbe balustrade de bronze du plus heureux effet ; puis une fort belle chaire en bronze et en bois, dans le style de la grille. Mais ce qui attire surtout nos regards c'est un orgue admirable, décoré avec une recherche merveilleuse, supporté par de superbes colonnes, et couronné par les statues de David et de Jonathas, et enfin surmonté des armoiries de Haarlem, *une épée portée par deux lions*. Le tout est d'un aspect magique à l'œil. Saint-Bavon est affecté au culte protestant, et c'est une jeune luthérienne qui nous en fait l'exhibition. Elle nous apprend que cet instrument est le plus beau et le meilleur qui existe au monde.

— Vous pouvez en juger, du reste, ajoute-t-elle : pour cela vous n'avez qu'un mot à dire ; l'organiste viendra sans tarder, et, sous ses doigts, tour à tour vous entendrez les fanfares de la guerre, les accents de la supplication, les sanglots de la douleur, et vous serez bercés par les éclats de la foudre, les mugissements de la tempête, la grande voix du vent dans les arbres, ou le souffle des zéphyrs !

Notre guide nous traduit ces paroles et ajoute sérieusement :

— Voulez-vous donc vous faire *bercer* ?

— Que donne-t-on pour cela ? demande M. Dory toujours précautionneux, et l'homme positif par excellence.

— Treize florins ! et le pour-boire... répond la jeune fille.

— C'est-à-dire vingt-huit francs !... Nous ne nous ferons pas bercer... dit gravement M. Dory.

Et, sur ce, le voilà qui s'approche du tombeau du poète moderne, Bilderdyck, mort en 1831, et pleuré pour son beau talent...

Puis, pour passer sa mauvaise humeur sans doute, il va prendre une pose admirative devant un autre tombeau, celui du bourgmestre Deraad, mort au xvii<sup>e</sup> siècle ;

Puis encore, car sa colère est grande, devant un boulet des Espagnols fixé à la muraille, après avoir percé la voûte de l'église, et provenant du siège de 1577, par le duc d'Albe ;

Devant un vaisseau de très-petit modèle, ex-voto offert par la ville pour je ne sais plus quel fait d'armes de l'amiral Python ;

Et enfin en face de deux raies noires, l'une élevée de trois pieds au-dessus du sol de l'église, et fixée à la muraille, et l'autre à sept pieds et demi du même sol.

— Que signifient ces lignes ? dit-il brusquement à la luthérienne.

— Monsieur, nous fait-elle répondre par notre drogman, ceci est la hauteur d'un jeune homme du pays, mort il y a long-temps ; et cela la taille du frère de ce jeune homme ; le premier était fort petit, et le second fort grand, comme vous voyez...

— Un nain et un géant alors ! fit durement M. Dory.

En ce moment, ma chère Agathe, une société pénétrait aussi dans l'église de Saint-Bavon, pour en faire l'étude, comme nous-mêmes.

— Bonjour, Monsieur, dis-je à l'un des voyageurs qui marchait en tête. Comment, vous, ici ?

Ce Monsieur balbutie, m'examine, en croit à peine ses yeux, et enfin s'écrie :

— Madame D..... !... à Haarlem !

Et son visage exprimait une surprise sans égale...

Toi aussi, Agathe, tu le connais, ce chevalier errant ! devine quel il était ? donnes tu ta langue aux chiens ? Oui... Eh bien ! c'était une de nos connaissances de Paris... M... G..... !...

Tu comprends que c'est nous alors qui lui faisons les honneurs du temple, de l'orgue, des tombeaux, du boulet... Il est en compagnie de jeunes belges qui nous font toutes sortes d'avance de courtoisies. Nous voilà dont gravissant la haute tour du clocher de l'église. Je comprends que c'est pour grossir la somme de ses honoraires que notre guide féminin nous pousse dans l'escalier ; mais, en vérité, l'admirable vue qui se déploie sous nos regards, une fois arrivés, mérite bien cette périlleuse et longue ascension. Seulement M. Dory nous manque sur la plate-forme... Je le crois bien : le digne homme n'est plus léger, et il a

horreur du vide. Heureusement Emile lui donne le bras, et nous voilà tous plongeant un regard avide sur la splendide mer de Haarlem qui verdoie comme un paradis terrestre fraîchement sorti de la main du Créateur, sur la ville qui poudroie à nos pieds, sur la mer qui miroite et moutonne au loin, sur les villages semblables à des corbeilles de fleurs jetées sur de vastes pelouses, sur Amsterdam qui nous offre l'aspect d'un mirage, sur Leyde semblable à un oasis, partout, car partout cette nature de Hollande est sublime, ravissante, délicieuse, vue ainsi sous les chauds rayons d'un soleil de midi.

Ici, nous voyons le joli hameau de *Blomendaal*, qui est le but des fréquentes promenades des Haarlemois. Là, voici le chemin qui conduit derrière des dunes habitées par une immense quantité de lapins. Plus loin ce sont les formidables digues élevées par Louis-Napoléon, roi de Hollande, alors que notre grand Napoléon faisait des rois. A droite, le mont Brederolle, appelé l'Escalier-Bleu, à cause de la couleur de son point le plus élevé. A gauche, les ruines du *Manoir de Brederode*, résidence des comtes de ce nom, très-souvent cités dans l'histoire du pays. Car ce fut un Brederode qui, dans la soirée du 15 avril 1566, se montra avec une besace sur le balcon de la maison de Ruylenborg, à Bruxelles, et créa ainsi le nom redouté des *Gueux*. A défaut de M. Dory, que tu ne possèdes pas comme nous, lis dans l'histoire ce qui a trait aux Gueux, et tu frémiras. Enfin, au-dessous de nous, Haarlem ! Et dire que dans cette cité si paisible à cette heure, il y eut une si terrible Saint-Barthélemy, en 1577 !...

Descendus de la tour, nous réglons nos comptes avec la Luthérienne : car ce sont de vrais comptes à régler dans certains endroits ; tant pour l'église, tant pour la tour, tant pour le Cicerone, tant pour le guide. Heureusement nous avons soustrait le : Tant pour l'orgue ! Puis, messieurs les Belges nous conduisent par la barrière *Houtpoort*, et en longeant de magnifiques jardins, au milieu d'un parc délicieux où nous trouvons *le Pavillon*, château d'été de style italien, construit par un banquier d'Amsterdam, du nom de Stope, et plus tard acheté par le roi Louis Bonaparte.

Chemin faisant, nous admirons d'abord les fameuses tulipes hollandaises et les hyacinthes tant recherchées des amateurs de l'Europe entière. Tu sais que jadis surtout, en 1636 et 1637 surtout, les Hollandais s'étaient tellement affolés de fleurs, qu'ils payaient fort cher la moindre bulbe, et que leur commerce joua un grand rôle dans ce pays. On faisait des achats et des ventes à terme. Une seule bulbe fut payée 13,000 florins, c'est-à-dire à peu près 28,000 francs de notre monnaie. Cette rage est tombée sans doute, mais la tulipomanie n'en subsiste pas moins encore en Hollande où ces fleurs, et toutes les fleurs en général, sont magnifiques et parfaitement cultivées. Te rappelles-tu d'avoir appris autrefois ces vers de Delille :

— Je sais que dans Harlem, plus d'un triste amateur  
Au fond de son jardin s'enferme avec sa fleur ;



Pour voir sa renoncule avant l'aube s'éveille;  
 D'une anémone unique adore la merveille;  
 Où, d'un rival heureux enviant le secret,  
 Achète au poids de l'or les taches d'un œillet.

Au Pavillon, nous avons remarqué, dans la cour, le célèbre groupe du Laocoon, et dans les galeries, mises en évidence comme première page de peinture, *la bataille de Waterloo*, par Pierreman :

*Une Marine*, de Schotel;

*Une Forêt*, de Nugen;

*Et le Départ de Philippe II des Pays-Bas*, de Krusemar,

La journée était charmante, ma bonne amie, et j'avais plaisir à me promener sous les beaux arbres de ce parc, avec un Français au bras et en parlant de la France. Tu n'as pas été oubliée. Nous sommes revenus ainsi à Haarlem, en faisant un peu l'école buissonnière. Emile était heureux aussi de causer avec nos Belges et de contempler les nids de cigogne du parc. Quant au bon Dory, il était allé préparer notre départ, car nous n'avons pas de motifs pour coucher à Haarlem, nonobstant les beaux carillons de ses clochers.

Leyde, septembre 1833.

Nos Belges et notre Français voyageant en sens inverse de nous, l'embarcadère de Haarlem a été témoin de nos adieux. Comme ils quittent des contrées que nous allons voir, et qu'ils vont parcourir des pays que nous savons par cœur, nous nous sommes renseignés mutuellement, puis, après les mains serrées, nous nous tournâmes le dos.

A *Vogelenvang*, première station après Haarlem, on nous fait voir les ruines du vieux château de *Teilengen*, où mourut, en 1436, la belle et malheureuse Jacobée de Hollande, dont je t'ai parlé dans ma toute première lettre, je crois.

Près de cette station se trouve aussi le manoir de *Hartencamp*, qui fut pendant deux ans la demeure de Linnée, et où il écrivit *le Système de la Nature*, que nous avons lu quelquefois ensemble.

Nous apercevons ensuite, à notre gauche, le clocher pointu de *Sassenhem*, village qui date de la grande émigration des Bas-Saxons.

Plus loin, nous remarquons un vaste édifice, c'est le *Séminaire catholique de Warmond*. Ce nom de catholique fait battre mon cœur. Quand on est dans des contrées rebelles à la sainte doctrine de Jésus-Christ, j'éprouve un serrement de cœur, et je répète souvent ces mots du Psalmiste : *Quàm bonum et quàm jucundum habitare fratres in unum*. Tu sais qu'à force d'entendre M. Dory, je connais un peu le latin ?

Enfin, voici les flèches, les croix, les coqs et les girouettes des clochers et des monuments de Leyde qui nous apparaissent brillant sous les feux du soleil couchant, comme des étoiles d'or sur le bleu du ciel. Cette soirée est magique : de Haarlem à Leyde, ce ne sont que prairies, bois, horizons vaporeux, villages verdoyants, et le soir, ces aspects poétiques élèvent l'âme, font rêver, et rappellent ces vers d'une hymne de nos églises :

O quando lucescit tuus  
 Qui nescit occasum dies!  
 O quando sancta se dabit  
 Quæ nescit hostem patria!

Ne trouves-tu pas que je deviens *bas-bleu*, à me lancer ainsi dans la poésie sacrée? Laisse-moi penser avec toi librement.....

J'entends M. Dory qui dit à Émile que Leyde n'est autre que le *Lugdunum-Batavorum* des Romains. Suivant les historiens, ajoute-t-il, c'est la ville la plus ancienne de la Hollande. Toutefois son renom ne fixa les regards qu'à partir de la guerre d'indépendance de la Hollande contre l'Angleterre.

Cet article savant, interrompu par notre arrivée, et notre installation à l'*hôtel du Lion*, sera continué demain. Ce soir je me repose, et je me permets même de t'embrasser de loin, avant de me coucher. Ne frissonne pas trop fort au contact du baiser qu'un bel ange, mon ange gardien, va te porter de ma part, sur ton oreiller de dentelles. Tu ne penses peut-être guère à moi! Ce serait fort laid... Bonsoir!

Continuation de l'article scientifique :

A propos, ma chère Agathe, nous retrouvons ici, à Leyde, un vieil ami, le Rhin, le Rhin dont nous avons suivi les rives avec tant de bonheur. Mais, ici, le Rhin n'est plus qu'un fleuve déchu, vieilli, ruiné. Je ne sais pourquoi le Rhin me rappelle les grandeurs, puis la décadence de Louis XIV. En effet, ce n'est plus qu'un roi ruiné par son long cours. Il n'a plus la beauté de ses premiers ans! Pour s'être trop partagé, il a perdu sa force et sa puissance...

Mais enfin Leyde est sur le Rhin, entrecoupée d'un nombre assez grand de canaux, sur lesquels on a jeté cent cinquante ponts en pierre. C'est une grande et belle ville, murée, généralement bien percée et bien bâtie. Le pays qui l'entoure, appelé *Rhinlande*, est d'une telle fertilité qu'on le considère comme le jardin de la Hollande. Elle possède un ancien château-fort, un Hôtel-de-Ville gothique, digne de fixer l'attention des curieux, et orné d'un vaste perron. Au-dessus de la porte du nord, on lit une inscription hollandaise, en vers, se rapportant à la délivrance de la ville. C'est un acrostiche contenant le chiffre de l'an 1574, et composé de cent trente-et-une lettres, nombre de jours qu'a duré le siège. Une des salles, qui forme musée, renferme une *Crucifixion*, par Cornélius Engelbreehtsen ;

*Le Jugement dernier*, de Lucas de Leyde;  
*Un Episode du siège*, par Ignace-Van-Brée;  
*Et des portraits*, par Tlink, Mieris, Verschoten, etc.

M. Dory ne manque pas de nous conduire au Musée des Antiquités, dont l'Inde et l'Égypte ont tous les honneurs.

Il nous fait visiter aussi le Musée d'Histoire naturelle, l'un des plus complets de l'Europe, à ce que nous dit le guide.

En suivant le *Canal de Papenburg*, nous traversons deux grandes places qui portent le nom de *Ruines*. Ce mot parlait trop à l'imagination, pour ne pas en demander l'origine. On nous répond qu'elles étaient autrefois le siège d'un quartier populeux. Mais, en 1807, une explosion à bord d'un navire chargé de soixante-dix barils de poudre et stationnant sur un canal, saccagea ce quartier qu'il fit sauter, et porta le deuil dans plusieurs centaines de familles.

Cette terrible catastrophe ne manque pas de faire dire à M. Dory :

— C'est ici que l'on inventa la *Bouteille de Leyde*. Cet événement est dû au hasard et aux physiciens Cunéus et Muschenbroeck, qui donnèrent ainsi, 1746, un nouvel éclat à l'électricité. Chacun voulut éprouver la commotion d'une bouteille de Leyde chargée d'électricité. Ce fut surtout parmi les Français, toujours avides de nouvelles découvertes, que cette expérience excita une vive sensation. L'abbé Nollet donna, en présence de Louis XV, une commotion au régiment tout entier des Gardes-Françaises, etc., etc.

Laissons M. Dory faire de la physique, ma chère Agathe, et parlons de Leyde, de son université si fameuse, et à juste titre.

Tout-à-l'heure M. Dory disait à Emile qu'elle fut fondée en 1575. Hugo Grotius, Cartesius, que nous connaissons sous le nom de Descartes, Scaliger, Boheraave, les sectaires Arminius et Gomar furent professeurs à Leyde. Cette université est célèbre toujours par l'enseignement de la médecine et des sciences naturelles, ainsi que par ses collections précieuses, dont notre cher ami ne nous fait pas grâce, bien entendu, non plus que de la grand'salle ornée des portraits de tous les professeurs qui ont enseigné à Leyde. Le jardin botanique de cet établissement est riche surtout en plantes des Indes orientales.

Nous visitons l'*Église de Saint-Pierre*, la plus grande de la Hollande, et nous y voyons les tombeaux des savants Boerhaave, Sphanom et Scaliger.

Puis, quand nous arrivons au *Bourg*, le Bourg est l'édifice le plus élevé de Leyde, nous entrons dans une autre église, celle de *Saint-Panrace*. Trois nefs, celle du milieu de style bysantin, les deux autres, ainsi que le jubé, de style ogival; l'intérieur soutenu par une colonnade de trente-huit pilastres, dont l'un porte le cénotaphe du bourgmestre Van-der-Werff, telle est cette église.

Le Bourg, que je t'ai nommé tout à-l'heure, est situé au centre de la ville, sur une colline. Les murs de refend, récemment restaurés et crénelés, appartiennent à un antique

castel de Drusus. Ce Drusus nous suit partout, ma chère ! Cependant il y a des archéologues qui ne font remonter son origine qu'au temps de Hengiste, duc des Anglo-Saxons, en 450. Aujourd'hui ce château-fort, ce burg, ce bourg, comme tu voudras, est entouré d'une promenade et sert aux réunions publiques.

Maintenant un mot sur les drames de Leyde, qui se rattachent aux drames de Haarlem.

Dans la fameuse guerre de l'Indépendance, juge un peu comme je profite de la faconde de mons Dory ! pendant cinq mois, du 26 mai au 3 octobre 1574, Leyde se défendit avec une persistance héroïque contre les Espagnols commandés par Valdez. L'histoire de ce siège est une des belles pages de l'histoire de la Hollande ; écoute la preuve de ce que j'avance :

Sommé par Valdez de se rendre, le gouverneur Jan-Van-der-Doës lui fit savoir que si les vivres venaient à manquer à ses concitoyens, *ils mangeraient leur main gauche, et sauveraient la droite pour la défense de leur liberté*. En effet, pendant sept semaines, la ville, privée de viande et ayant épuisé toutes ses provisions, se vit réduite à abattre les chevaux, les chiens, les chats, les mulots et les loires. On dévora les racines et les mauvaises herbes, on ramassa les os jetés. A la famine vint se joindre la peste, qui fit périr six mille personnes. Les survivants n'avaient plus assez de force pour enterrer les morts.

Néanmoins, le jour de la délivrance approchait.

Voici venir deux pigeons messagers : ils apportent la nouvelle que le *Taciturne*, Guillaume d'Orange, a résolu de rompre les digues. On n'ignorait pas que ce sacrifice coûterait au pays un dommage de sept tonnes d'or. Mais la devise des Hollandais :

MIEUX VAUT PAYS GATÉ QUE PAYS PERDU,

devait être une vérité. Aussi rompit-on les digues. La rupture n'eut pas l'effet désiré. L'inondation envahit bien les champs de Delfland et de Schieland, mais le pays le plus élevé du Rhin ne fut pas atteint. Le vent nord-est repoussa la marée. Des murs de la ville on voyait une petite flotille cherchant en vain à s'approcher. Déjà un nouveau danger menaçait Leyde, et celui-ci venait de l'intérieur. Une bande d'affamés vint trouver le bourgmestre Peter-Van-der-Werff, celui dont le tombeau est dans l'église de Saint-Pancrace, et lui demanda du pain ou la reddition de la ville. Celui-ci offrit son corps, mais refusa de rendre Leyde. Les émeutiers se retirèrent tout honteux.

Enfin les éléments vinrent en aide à la ville si rudement éprouvée. Un violent orage élargit les brèches des digues, et le vent ayant tourné au sud-ouest, l'eau se répandit avec violence sur tout le pays. En quelques instants, non-seulement les murs de Leyde furent atteints, mais aussi les retranchements des Espagnols furent inondés. Plus de mille

des leurs périrent dans les vagues. La même marée porta alors Guillaume d'Orange, le Taciturne, avec ses bateaux d'approvisionnements, sous les murs de la ville. Les Espagnols furent forcés d'opérer leur retraite. C'était le 3 octobre 1574. Ce jour mémorable est encore à présent l'occasion d'une grande fête pour la ville de Leyde.

Elle aura lieu le mois prochain.

Voilà mon récit, ma chère Agathe. Il ne me reste plus qu'à le signer, chose que je fais avec un gros baiser à ton adresse.

F. D.

La Haye, septembre 1833.

MADAME,

C'est le docte Emile qui vous écrit aujourd'hui.

Je me trouve tellement saturé de bonheur en Hollande, où je vois mille choses qui me charment, avec ma mère, dont les baisers et la présence sont pour moi la félicité suprême, qu'il est nécessaire que je dise toutes mes joies à quelqu'un, sinon je sauterais en éclats comme une machine à vapeur sans soupape de sûreté. Laissez-moi donc continuer de vous adresser toutes mes impressions, à vous que je chéris à l'égal d'une seconde mère.

Avant de quitter Leyde, nous avons fait une excursion, hier, au village de *Katwyk-an-Zee*, afin d'y voir les grandes écluses qui donnent à la branche tarissante du Rhin l'eau nécessaire pour faire sa jonction avec la mer. Ce pauvre vieux Rhin est tellement affaibli par l'âge, en ces contrées, qu'il perd... ses eaux! J'ai appris avec fierté que les digues colossales que je voyais élevées sur la mer, à l'entrée de ce canal, sont dues au gouvernement d'un Français, le roi Louis Bonaparte.

Ensuite, prenant le chemin de fer de La Haye, nous avons traversé l'étroite branche du Rhin, et nous avons touché à *Voorburg*, jadis le *Forum Hadrianum* des Romains. Il n'est pas rare d'y trouver des débris d'habitations romaines.

Tout à côté de Voorburg, nous avons remarqué la *Villa-Hofwyk*, qu'habitaient, au xvii<sup>e</sup> siècle, le poète Constantin Huyghens et son fils Christian. Ces deux artistes se sont rendus fameux; le premier, par l'application qu'il fit du pendule aux horloges et du ressort spiral aux montres; le second, par la découverte des orbites de Saturne.

Décidément rien n'est admirable et poétique comme les soirées d'automne des contrées du Nord. Je conçois que les bardes, les ossians, les trouvères, nous chantent les beautés de la verte Erin, et les brames de la Calédonie. Pour moi, rien n'est ravissant comme les clairs-obscurs du soir, et les ténèbres lumineuses des crépuscules, depuis quelques jours.

J'aurais le talent d'un poète, il me semble que je ferais des vers superbes. C'est par une de ces belles soirées, où des horizons fantastiques émeuvent l'âme, que nous entrons dans la gare de La Haye.

Et c'est une cité charmante que *La Haye*, *Graven-Hage*, comme ils disent en hollandais, vue ainsi à la tombée de la nuit, avec ses mille canaux, ses longs rideaux de peupliers, ses bois du côté de la mer, ses clochers, ses belles maisons, ses riches palais, ses larges places, ses statues, ses colonnades, et sa population empressée. Amsterdam est la ville du commerce, mais La Haye est la ville de l'aristocratie et de la fashion.

Nous descendons à l'*Hôtel-du-Lion-d'or*, tenu par un homme dont le nom est tellement sympathique à M. Dory, qu'il n'est plus permis d'aller ailleurs. Ce tavernier se nomme François de Salles, nom bien vénérable, en effet, grâce aux vertus du célèbre saint qui l'a porté.

Mais ce n'est pas le seul François de l'hôtel. Il y a aussi François Barris, un vieux soldat qui a bataillé contre les Français, sous l'empire, et qui cependant aime les Français, sait leur langue, et leur offre les services de guide bien plus volontiers qu'aux Anglais. Il a quelque chose de si paternel, de si probe dans la physionomie, que M. Dory l'adopte pour notre trucheman, et l'enrôle à notre service. Cet honnête personnage méritait que j'écrivisse son nom : mon devoir est rempli ; vous saurez de qui je parle, quand je citerai François Barris.

Tout d'abord, après notre potage, notre nouveau cicerone vient nous dire :

— Si madame et messieurs désirent voir notre roi de Hollande, puisque vous êtes dans sa capitale, la chose est facile. Sa Majesté se rend au théâtre, et comme la salle est petite, il sera facile de jouir du spectacle et de la vue de la cour.

— Mais nous ne comprenons pas le hollandais... fit M. Dory.

— Le français est la langue universelle, Monsieur, répond le papa Barris : ce sont des artistes français que nous avons ici, et l'on donne ce soir *Un Monsieur qui prend la mouche!* et puis un opéra fameux, *La Juive*, de Meyerbeer.

— J'ajouterais, dit encore notre vieux soldat, que demain, à l'occasion de la fête de naissance du fils du roi, il y a ici grande revue des troupes de la garnison, par le roi, puis illumination de la *Longue Allée*, et fête de nuit aux *Bains de Scheveningen*, sur les bords de la mer. Vous êtes, sans doute, venus tout exprès ?

— Pas le moins du monde ! répondis-je ; mais puisque tel est le programme, nous en profiterons !...

Nous avons vu un *Monsieur qui prend la mouche!* Madame ; nous avons vu *La Juive*, Madame, nous avons vu le roi ! Et ça été tout bonheur, pour ma mère et moi, de nous retrouver comme en France, pendant quelques heures. Quant au bon Dory, pendant tout ce temps, il a fait de la musique dans son lit, à sa façon... C'était hier, cela.

Aujourd'hui, la fête en question avait lieu. Je vous laisse à penser si j'en ai manqué la moindre partie.

D'abord, nous nous sommes levés un peu tard ; puis nous avons pris notre chocolat au beurre, beurre et chocolat de Hollande, que je recommande aux amateurs ; puis, François Barris présent, nous sommes partis pour inspecter la ville.

Ne prenez pas François Barris pour un honnête homme seulement : c'est aussi un cicerone fort intéressant, dont le langage est pittoresque, dont les aperçus sont judicieux, et les soins parfaits.

Chemin faisant, il nous apprend que La Haye, Graven Hage, veut dire *Haie du Comte*, et, jadis, était un château de chasse des comtes de Hollande, bâti par Guillaume II, en 1248.

En 1581, il s'y tint une assemblée des Etats, et, en 1608, on y stipula les préliminaires de l'armistice entre la Hollande et l'Espagne.

Le roi Charles II, lors de son retour sur le trône d'Angleterre, en 1680, fut somptueusement fêté dans cette ville.

En 1691, on y conclut, sous les auspices de Guillaume III d'Angleterre, une alliance contre Louis XIV de France.

A la Haye, furent encore conclus, en 1770, l'alliance de l'Autriche, la Prusse et la Russie, avec les puissances maritimes, contre la France, et, en 1778, la triple alliance entre la France, l'Angleterre et la Hollande, ainsi que la paix entre l'Autriche, la Russie et l'Espagne.

Ce ne fut que sous le règne de Louis Bonaparte que La Haye obtint les droits de cité. Elle est, depuis ce temps, la résidence du roi, et elle le mérite. D'abord sa population est de soixante-quatre mille âmes, et, ensuite, la ville est superbe : ses rues sont larges, et ses maisons hautes et d'un style noble. De belles plantations couvrent ses places et bordent ses canaux.

Notre guide nous conduit d'abord au plus beau quartier de la ville, tout planté d'arbres, arrosé d'une large pièce d'eau, et que, pour cette raison, on nomme le *Vyver*, ce qui veut dire *Vicier*. Aux alentours du Vyver, dont l'étang est orné de cygnes et d'un petit îlot au milieu, se groupent le château du roi, et les palais des princes, des ambassadeurs, du frère du roi, des ministres, et de tous les personnages de distinction. Nous y trouvons, en simple négligé et causant familièrement sous les arbres, le prince Frédéric d'Orange, l'ambassadeur de Prusse, et le nonce du pape. Si ce n'était la foule qui manque complètement dans ce quartier, je le proclamerais un petit Paris.

Le sol de la place du Vyver, ainsi que des rues *Vyverberg*, *Kneutersyk*, *Vorrhout*, *Nordeinde*, etc., est pavé d'un grès gris. Mais M. Dory nous fait remarquer un espace, au centre de cette place, en forme de pyramide, pavé d'un grès blanc.

— Colère du peuple ! nous dit Barris... Au côté sud du Vyver, continue-t-il, remarquez

ce vieux bâtiment qui a une tour avec une meurtrière à grille de fer, et qui surmonte un passage voûté en ogive. C'est la *Prison du Binnenhof*. En 1672, deux frères, du nom de Witt, furent accusés d'avoir osé conspirer contre la vie de Guillaume d'Orange, le Taciturne, et on les enferma dans cette tour. Mais le peuple, furieux, pénétra dans cette prison, les arracha de leur cachot, et, les traînant là, sur cette pierre marquée de deux petites croix, à la base de cette pyramide figurée sur le sol par ce pavage blanc, les y massacra dans sa fureur... Hélas! deux heures après, on avait la preuve que ces infortunés étaient innocents...

— Et c'est pour cela que l'on dessina cette pyramide? demandai-je. En vérité, c'est un triste dédommagement!...

— Passons sous la voûte de la prison, traversons ce pont qui couvre ce canal du Vyver, et nous allons entrer dans *Binnenhof*. Vous voyez que c'est un grand carré irrégulier, composé d'une quantité d'édifices, servant de sièges à plusieurs administrations, et sorte de forteresse qu'environnent des bras du Vyver. Dans cette aile droite et dans cette aile gauche, se trouvent les salles de séance des États-généraux. Et ici, au centre de cette cour, eut lieu, le 24 mai 1619, l'exécution du célèbre Olden de Barneveldt, grand pensionnaire de la Hollande et avocat-général.

— Quel fut donc le crime de ce Barneveldt? demandai-je.

Ici, notre père Barris hésita dans sa réponse. M. Dory dut prendre la parole pour lui.

— Jean d'Olden de Barneveldt, nous dit-il, né en 1549, fut un de ces hommes qui servent leur patrie au péril de leur vie. Tour à tour il lutta contre les prétentions des Espagnols sur la Hollande, et contre Maurice de Nassau, stathouder de la nouvelle république des Provinces-Unies, dont le pouvoir lui semblait suspect et hostile à la vraie liberté. Il advint que cet homme, aux vues nobles et généreuses, fut pris en haine par Maurice. Barneveldt fut arrêté, jugé par vingt-quatre commissaires vendus au stathouder, condamné comme traître à la patrie, et décapité ici même, à ce qu'il paraît. Il avait alors soixante-douze ans, et on était en 1619. Sa mort fut celle d'un héros antique.

Guillaume, l'aîné de ses fils, voulut plus tard venger sur Maurice la mort de son père: il ne put exécuter son projet, et se sauva à Anvers.

Mais alors la colère de Maurice tomba sur René, l'un de ses fils, le plus jeune. La veuve de Barneveldt alla trouver le stathouder:

— Je n'ai pas demandé grâce pour mon mari, parce qu'il était innocent, dit-elle; mais je la demande pour mon fils, parce qu'il est coupable!...

— Parole sublime! m'écriai-je.

— Sublime, mais qu'y a-t-il de sublime pour certaines gens? acheva M. Dory. Le pauvre René eut aussi la tête tranchée, en 1623!

— Eloignons-nous de ces lieux! m'écriai-je avec horreur...

— Pas sans avoir vu cette antique construction, dont l'intérieur offre une salle im-



mense, et la voûte toute une forêt de magnifiques poutres... fit le guide. On prétend que c'est une ancienne chapelle, et que son origine se perd dans la nuit des temps. En tout cas, elle a bien changé de destination...

— Comment cela? dis-je, tout étonné de nous voir abordés par des hommes à mine suspecte, qui nous offraient des papiers dont je ne comprenais pas l'usage.

— Parce que c'est maintenant une *Salle de Loterie*...

— Assez, assez! dit M. Dory tout indigné. Je suis affligé que ces affreuses et immorales duperies soient en usage ici. Je croyais qu'il était de la sagesse des gouvernements de les proscrire de partout.

— D'ailleurs, voici les tambours qui battent et les fanfares qui sonnent, dit ma mère. Si nous voulons jouir de la revue, nous n'avons pas de temps à perdre.

Nous allons, en effet, à la revue, chère Madame. Pour cela, nous n'avons qu'à suivre les régiments qui nous précèdent. Les voici qui se rangent, cavalerie, artillerie, infanterie, compagnies de chasseurs, dans une fort belle plaine verdoyante, encadrée de larges rideaux de tilleuls et formant un immense carré. Une foule énorme stationne sur la route qui conduit à un parc où le roi possède un fort beau château. J'avise une table dressée sur un pont, dans le domaine d'un estaminet, et je fais passer mon monde sur ce point. Nous y sommes à ravir. De là, nous dominons le champ de manœuvre. Voici le roi, sa cour, son cortège. Les musiques jouent; le canon tonne; la multitude pousse des hurrahs. Evolutions de toutes sortes; aspect martial des troupes; irréprochable tenue des soldats; charges de cavalerie magnifiques. Je proclame les milices hollandaises supérieures aux milices autrichiennes et prussiennes, que j'ai vues à Mayence, à Coblenz, à Cologne, je ne sais où.

Quelle audace! Croiriez-vous que voici des Anglais, des Anglais qui semblent nous suivre à la trace, car nous les avons à nos côtés à Amsterdam, à Utrecht, à Cologne, partout, qui nous passent sur le dos, et viennent prendre le premier rang sur notre petit pont? Et pas le moindre salut, pas la plus légère marque d'égards, de courtoisie!... Arrière, nation égoïste! C'est mal de concevoir en sa pensée des désirs de vengeance; mais je suis outré de ce que l'on n'a pas même demandé pardon à ma mère de salir sa robe, en passant, et, pouvant empêcher la chute de la chaise du plus altier de ces Anglais, je la laisse glisser sur le talus du pont, qui n'a pas de parapet, et la chaise et l'Anglais, qui est dressé dessus comme une statue, tombent ensemble dans le canal fangeux qui bordent le Champ-de-Mars...

La foule rit, et je ris avec la foule. Je sais même déjà assez le barragouin hollandais pour comprendre que l'on dit :

— C'est un Anglais qui prend la mouche!

Sur ce, nous arrêtons une calèche, qui passe, et, laissant là roi, soldats et revue,

nous entrons dans le beau parc, qui est à notre droite, et nous allons au *Château du Bois*. On nomme, en effet, ce parc *le Bois* de la Haye.

Arbres antiques, d'une ravissante beauté; rivière charmante, aux mystérieuses sinuosités; lacs et fourrés; verdure sans rivale; points de vues pittoresques; calme et solitude; tout est à souhait, dans cet admirable domaine. La tradition affirme que c'est un reste des forêts de l'ancienne Batavie.

Pour entrer dans le château, nous payons. Que voulez-vous? même chez les rois, il faut payer. Ils n'ont plus les moyens de rémunérer leurs concierges. Mais ce n'est pas trop payer que donner deux ou trois florins pour voir, toucher, admirer une salle à manger, aux somptueuses grisailles; une délicieuse antichambre, aux tentures chinoises, aux miroirs chinois, aux meubles-chinois, aux potiches chinoises; de vieux laques; des lustres de vieux saxe; un grand salon, dont les étonnantes draperies sont uniques au monde. Elles sont de soie, et offrent des arbres et des fleurs, des paysages et des chaumières; et dans les arbres, et sur les fleurs, et huchés sur les chaumières, le tout en reliefs de soie, des oiseaux de tous les mondes, de toutes les couleurs, de toutes les formes, en relief également. C'est une œuvre sans pareille.

Le concierge royal, qui ne manque ni de tact ni de sel, nous fait terminer notre visite par la salle d'Orange. C'est une vaste pièce, à dôme élevé, orné d'une galerie circulaire, et dont toutes les faces sont peintes avec un art et un talent merveilleux, par des élèves de Rubens.

Lisez, avec moi, la légende qui court dans le dôme. Elle vous expliquera la création de cette salle, digne de l'Alhambra :

AMALIA DE SOLMS, VIDUA INCONSOLABILIS MARITO  
INCOMPARABILI P. F. HENRICO PRINC. ARAUS.

Il faudrait tout un livre pour raconter cette belle page de peinture. En résumé, c'est une splendide apothéose de Frédéric-Henri d'Orange, gouverneur des Pays-Bas, et vainqueur des Espagnols. Son épouse, la princesse Amélie de Solms, lui dédia cette belle salle, en y faisant reproduire les principaux événements de sa vie. C'était en 1647, qu'elle faisait construire ce manoir, *Huis-in-Bosch*, en Hollandais; *Maison du Bois*, en Français.

Une heure après, nous étions rentrés à La Haye, en passant devant l'hôtel de Bellevue, la ménagerie, et la synagogue. Nous arrivons ainsi à la *Place du Plein*, au centre de laquelle se dresse la statue de Guillaume d'Orange, prince de Nassau, le Taciturne. Ma mère se trouve très-fatiguée, et, comme il fait un ciel admirable, nous prenons des chaises.

ses, là, *sub dio*, au pied du Taciturne, dont nous lisons cette épitaphe, sur le soubassement de la statue :

GUILLELMO PRIMO, PRINCIPI ARAUSIACO, PATRI PATRIE GRATUS POPULUS !

et nous devisons.

— Ah ! Messieurs, quel génie que ce Guillaume, dont vous voyez la statue, le doigt levé, comme un homme qui écoute, qui réfléchit et qui médite, nous dit alors le brave invalide Barris, *ex abrupto*, et sans aucune question de notre part.

Laissez-moi vous en parler, continue-t-il, car je suis Hollandais par le cœur, philosophe par l'esprit, et, tout guide vulgaire que je vous parais, j'ai vu tant de choses, ici-bas, que je me réfugie dans mon âme, pour y trouver un abri contre les calamités de la vie. Or, vous, Français, vous me semblez si bons, que c'est bien le moins qu'une fois dans mes vieux jours, je laisse voir ce que je renferme dans ma poitrine, depuis tant d'années.

Dieu fit le monde saint et beau : le péché le fait impur et sordide. Les nations se perdent les unes après les autres. Après les Babyloniens, sont venus les Egyptiens, puis les Grecs, puis les Romains, et tous ces peuples sont tombés dans le néant. Il en sera de même des peuples modernes. Pourquoi ? Parce que les passions mènent l'homme, et que l'homme ne sait pas conduire les passions. Je prends la preuve dans notre histoire à nous, Hollandais.

Notre pays fut long-temps d'abord sous la domination de plusieurs souverains particuliers, les comtes de Hollande, les ducs de Gueldre, les seigneurs de Frise, et les évêques d'Utrecht.

Mais Charles-Quint, le roi d'Espagne, l'empereur d'Allemagne, monte sur le trône, et c'en est fait de notre liberté. Il nous met sous le joug, et nous courbe la tête sous un sceptre de fer. Notre esclavage est accompli et notre perte consommée.

Philippe II, son fils, lui succède. C'est un homme calme, réfléchi, obstiné au travail, maître de lui-même, au milieu de la plus violente colère. Rien ne peut dérider son front austère. Il irrite les fiers Castillans, ses sujets, par d'excessives exigences ; il révolte les Allemands par un orgueil intolérable ; et il s'aliène les Pays-Bas par des menaces sans fin.

Il y eut un jour où ce prince devint le monarque le plus puissant du monde. En lui abandonnant toutes les couronnes d'Espagne, Charles-Quint lui avait mis aussi, par un mariage, l'Angleterre sous la main, et lui avait donné Naples, la Sicile, le Milanais, la Franche-Comté, et nos Pays-Bas, en Europe ; puis, hors d'Europe, Tunis, Oran, le Cap-Vert, les îles Canaries, et une grande partie du Nouveau-Monde.

Dès-lors, notre malheureux pays fut livré à des calamités sans nombre.

Heureusement la Providence avait fait naître, en 1533, au château de Dillembourg,

*Excursions.*

Guillaume de Nassau, prince d'Orange, représentant de l'ancienne maison de Nassau, issue d'Allemagne. Ses ancêtres, parmi lesquels il comptait un empereur, lui avaient laissé de riches possessions dans les Pays-Bas, et, en 1544, il succédait à la principauté d'Orange.

Alors Charles-Quint régnait. Ce prince sut bientôt apprécier Guillaume, dont le caractère réfléchi lui valut le surnom de *Taciturne*, et voyez sur sa statue comme il est grave et mérite ce nom ! Charles-Quint le tenait toujours prêt de sa personne, le consultait souvent, lui donnait des preuves touchantes de son affection, et, le jour de son abdication, se montrait appuyé sur son bras.

Mais le contraire eut lieu quand Philippe II remplaça son père. L'aversion du nouveau roi pour Guillaume le Taciturne devint bientôt manifeste. Et, comme après sa première femme, Anne d'Egmont; après sa seconde, Anne de Saxe; après sa troisième, Charlotte de Bourbon, il en eut une quatrième, qui fut Louise, fille de l'amiral de Coligny et veuve de Théligny, victime de la Saint-Barthélémy, protestante comme lui, Philippe II le prit plus en haine que jamais, et s'en montra plus sévère que jamais contre les Pays-Bas.

A son représentant farouche, Granvelle, il fit succéder, pour gouverner notre malheureux pays, l'inflexible duc d'Albe, aussi fameux par sa férocité que par ses talents. Celui-ci débute par faire paraître devant une commission les principaux seigneurs des Pays-Bas. Guillaume d'Orange, les comtes d'Egmont et de Horn, sont les principaux cités à ce tribunal de sang. D'Egmont et de Horn sont tout d'abord décapités à Bruxelles...

— Oui, m'écriai-je, moi, Emile, j'ai vu au musée de Nimègue l'épée à deux mains qui servit à cette terrible exécution...

— Guillaume le Taciturne refusa de comparaître, lui... reprit notre vieux guide, dont la voix était pleine de sanglots. Et, comme ses biens furent confisqués, et son fils aîné, le comte de Buren, enlevé et conduit en Espagne, notre Guillaume résolut de délivrer son pays et de reprendre par la force les domaines dont on l'avait dépouillé. Il leva des troupes, souleva les villes et les villages, et entra décidément en guerre ouverte avec l'Espagne représentée par le duc d'Albe. Mais alors ce terrible despote exerça de si cruelles atrocités que tous les Pays-Bas tremblent. Guillaume est obligé de déposer les armes, au moins pour un temps, car le tocsin de la Saint-Barthélémy le prévient que dans toute l'Europe on est hostile à la réforme religieuse qui veut lever l'étendard de la révolte.

Mais voici qu'une foule d'habitants de ces contrées, chassés par les persécutions de l'Espagne, équipent un grand nombre de vaisseaux, armés en guerre, et s'emparent de tous les navires espagnols. Ces nouveaux aventuriers, dévoués au Taciturne, chassent leurs ennemis de plusieurs villes, et appellent Guillaume d'Orange pour gouverner les provinces soulevées.

C'est en ce moment que, pour rendre toute réconciliation avec les Espagnols impossible,

les Provinces-Unies des Pays-Bas bannissent le culte catholique, sur la proposition de Guillaume, et jurent fidélité aux églises de Luther et de Calvin.

Aussi le duc d'Albe envoie-t-il son fils contre les villes révoltées, et Zutphen, Nardem et Haarlem sont obligées de se rendre après une défense héroïque que la liberté seule peut inspirer. Mais traitées avec une barbarie sans pareille par les vainqueurs, les autres villes jurent de tout souffrir plutôt que de capituler.

— Pauvre Haarlem ! m'écriai-je, nous avons su en effet, sur les lieux mêmes, combien elle eut à souffrir en cette terrible circonstance !

— Enfin la cour d'Espagne rappelle le duc d'Albe et lui donne Requesens pour successeur. Enhardis par une victoire et la mort de Ludovic de Nassau et du comte Henri, son frère, les Espagnols pénètrent dans le cœur de notre pays une fois encore, et viennent mettre le siège devant Leyde.

— Oui, mais la rupture des digues les force de les abandonner... dis-je.

— On vous a dit cela à Leyde, aussi, n'est-ce pas ? C'est que ces tristes souvenirs vivent dans tous les cœurs.

Bref, continua Barris, les Provinces-Unies forment le fameux traité de la *Paix de Gand*, dans le but de s'entr'aider à s'affranchir de la servitude odieuse des Espagnols. Elles donnent le titre de souverain à Guillaume d'Orange, et l'invitent à résider à Bruxelles. Et pendant que Requesens est remplacé par l'archiduc don Juan d'Autriche, qu'une mort prématurée ravit, et que le duc de Parme, Alexandre Farnèse, vient prendre sa place, notre Guillaume, par le *Traité d'Utrecht*, à la date du 20 janvier 1579, affranchit complètement nos provinces du joug des Espagnols, et rend à la Hollande son indépendance et sa liberté.

Alors les États-Généraux de nos provinces, en 1581, assemblés ici, à La Haye, déclarent le roi d'Espagne déchu de la souveraineté des Pays-Bas, et établissent Guillaume chef de leur gouvernement.

Les Espagnols étaient chassés, la guerre de l'indépendance mise à bonne fin, la maison d'Orange devenue souveraine. Il ne restait plus qu'à guérir les plaies causées par tant de calamités.

Mais, hélas ! le 10 juillet 1584, lorsqu'il n'avait que cinquante deux ans, à Delft, où il se croyait le plus en sûreté contre toute haine, notre Guillaume le Taciturne fut assassiné cruellement...

Il n'eut que le temps de dire :

— Mon Dieu, prenez pitié de moi et de ce pauvre peuple !

Barris suspendit son récit, car les larmes d'une extrême douleur étouffaient sa voix, et il regardait la statue de bronze avec amour.

— Mais consolez-vous, lui dit M. Dory : les fils de Guillaume, le prince Frédéric Henri de Nassau-d'Orange, a continué l'œuvre de son père, et, après lui, maintenant encore,

les Nassau-d'Orange qui lui ont succédé, et qui ont dans les veines du sang du Taciturne. Donc...

— Monsieur, répondit Barris, il y a des choses dont on ne se console jamais. Pour moi, le premier motif d'un amer chagrin, c'est que Guillaume était huguenot, et a introduit dans ma patrie les doctrines rebelles de Luther et de Calvin, ce que je vois avec regret, car je suis catholique et fidèle à l'Évangile de Jésus que Luther et Calvin ont défiguré. Ensuite, ... oh ! tenez, il faut que vous soyez Français et bons comme je vous vois, pour que je vous le dise... c'est que je suis un descendant de ce Guillaume le Taciturne, par Louise, la fille de l'Amiral de Coligny, que je déplore les erreurs de ceux de mes ancêtres que je dois aimer, et que le malheur et l'abandon sont venus s'asseoir à mon chevet, sans qu'il me soit possible de faire entendre ma voix...

Heureusement la religion me console...

Je vous laisse à penser si nous donnons quelques consolations à ce bon vieillard, Madame... Mais il est tard : minuit sonne. Il ne me reste que le temps de vous dire bonsoir et bon jour, avant que mes yeux se ferment.

E. D.



#### IV.



La Mer du Nord. — Coucher de soleil. — Une tempête de nuit. — Bains de Scheveningen. — Une fête aux flambeaux. — L'avenue de feu. — Carrosses et pataches. — Voyage en trekschuites. — *Delft*. — La tombe du Taciturne. — La victime et l'assassin. — Un Hollandais oublié sur la terre par le ciel. — L'hôtel du Lion-d'Or. — Le genièvre. — *Rotterdam*. — La petite maison d'un grand homme. — Où l'on voit que Gargantua n'est pas un être idéal. — Magnificence d'une ville aux cent bras. — Ce qu'on ne voit qu'à Rotterdam. — Encore une rencontre sur le steamer de la Moselle. — *Dordrecht*. — Derniers aspects de la Hollande. — La douane belge.

Delft, septembre 1853.

MADAME,

Je suis désespéré de vous faire savoir que madame D..... et son fils ont été et sont encore assez indisposés pour ne pas vous écrire. Ils ne veulent pas vous mettre dans l'inquiétude par leur silence, et c'est pour cela qu'aujourd'hui je prends leur place et vous tiens au courant des différentes circonstances du voyage que nous faisons ensemble.

Ce qui a surtout contribué à fatiguer madame D..... est une fête dont La Haye a été le théâtre ces jours derniers.

Nous avons été le matin visiter la ville; puis nous nous étions rendus à une revue de troupes de la garnison; après la revue notre guide nous avait conduits à un château du roi, au bois, parc voisin de sa ville, comme notre bois de Boulogne est à la porte de Paris: si bien qu'à notre rentrée à La Haye, pour faire reposer madame D....., nous avons stationné long-temps sur la place du Plein, au pied de la statue de Guillaume le Taciturne, le héros de la Hollande. J'opiniais alors pour que Madame rentrât à l'hôtel et gardât la chambre. Mais il y avait eu fête le matin, à La Haye, et il y avait fête le soir, à Sche-

veningen, et notre Emile tenait à y aller. Madame D.... fit donc effort, pour être agréable à son fils, et nous partîmes.

Pour rendre cette seconde partie de la journée plus commode et plus facile, je choisis une excellente calèche, et fouette, cocher! C'est très-peu de chose, du reste, que le trajet qui sépare La Haye de Scheveningen : une demi-heure de course, tout au plus : et encore une triple allée de vieux arbres, l'une pour les piétons, l'autre pour les carrosses, la troisième pour les cavaliers, partant de la grille de La Haye, appelée *Tolhek*, conduit à ce village. Nous passons devant le château du roi, palais fort ordinaire, et devant une autre statue équestre de Guillaume le Taciturne qui gêne un peu la voie publique, déjà retrécie par une façade gothique moderne, ayant forme de château-fort, et regardant la demeure du roi. De très-nombreux équipages se rendent déjà comme le nôtre à Scheveningen. Le ciel est orageux : un gros vent de l'ouest charrie de lourds nuages gris. La soirée menace d'être quelque peu orageuse.

Arrivés au bout de cette allée, nous rencontrons le joli village de Scheveningen, avec une ancienne église construite en 1550. Lorsque nous avons traversé l'unique rue formée par les maisonnettes des pêcheurs qui composent ce village, le sol s'élève peu à peu : c'est la dune qui commence. Bientôt nous atteignons le sommet de cette dune. Là, le regard s'arrête étonné, et l'on reste muet de surprise. On a devant soi, à ses pieds, la Mer du Nord roulant sur la côte ses vagues mugissantes.

C'est un admirable spectacle, Madame, que celui de la Mer du Nord, ce soir là, car ses lames s'agitent sous la pression d'un vent violent, le soleil se couche dans des nuages de pourpre et de saphirs, en teignant les flots de ses rayons sanglants, et une tempête semble menacer la terre et les eaux de ses fureurs.

Une foule immense de promeneurs va et vient sur la plage unie, douce au marcher, brillante sous les baisers de la mer, et aspire avec délices les émanations salines de l'Océan.

A droite nous voyons deux constructions modernes, *le Kursaal* et *les Bains*. Le Kursaal renferme des salons de conversation, un café et des cabinets de lecture. Pendant l'été les bains attirent une foule de visiteurs, et les baigneurs sont groupés sur les terrasses, et à côté des Bains du roi, que décore un fronton grec.

A gauche, le port abrite une quantité de barques de pêcheurs, et sur la plage de petits navires déposent le produit de leur pêche, cabillauds, aigrefins, turbots, soles, raies, tous vivants encore, foulés aux pieds par les gamins, et attendant la criée pour être vendus.

En face, la tempête se forme, car voici des bateaux qui luttent contre les vagues pour se rapprocher de la côte, les uns; les autres, au contraire, paraissent se disposer à partir, et... partent en effet, malgré les reflets sinistres du ciel devenu noir, et taché de sang par intervalles, au fond de l'horizon. On dirait une fournaise d'enfer voilée par d'épais nuages



de noire fumée à l'endroit où le soleil a disparu. Le vent devient si fort et agite si cruellement la vague, que les lames viennent se briser avec rage et furie contre le sable, et que les vaisseaux s'élèvent et disparaissent comme s'ils allaient s'engloutir dans l'abîme.

Où, c'est un admirable spectacle, à cette heure, que cette Mer du Nord, s'agitant sous la violence du vent, sous les coups de la tempête, sous le bras tout-puissant du Créateur.

— Ce fut là que s'embarqua jadis Charles II, après les fêtes que lui offrit La Haye, pour retourner en Angleterre, prendre possession du trône de ses pères... dis-je à Emile.

Mais Emile ne m'écoute pas : il entraîne sa mère sur la plage, au Kursaal, sur le port, partout. Il s'occupe surtout d'observer le triste sort que l'on fait aux chiens de ce pays. Attelés à des charriots par deux, par quatre, on les charge d'énormes poids de marchandises, de poissons, de matériaux, et il faut qu'ils aillent à la ville, ici, là, comme de véritables bêtes de somme. Avec cela, nous dit notre guide, un brave homme du nom de François Barris, on les nourrit si peu, que souvent ils tombent d'inanition, épuisés par la fatigue, l'abstinence et les coups.

Heureusement voici des fanfares guerrières qui se mêlent aux sifflements de l'aquilon, aux éclats du tonnerre qui commence à bondir dans l'espace, et aux murmures de la foule. Nous nous dirigeons aussitôt vers le Kursaal centre de la fête. Hélas ! vainement des guirlandes de lanternes chinoises ont été disposées avec art, vainement des pièces d'artifices doivent égayer le mouvement des promeneurs : un vent sans pitié souffle, éteint, siffle, et se rit de tous les efforts. Et cependant mille équipages, berlines, landaus, coupés, calèches, attelages magnifiques vraiment, de la ville et de la cour, arrivent, se succèdent, se pressent, vont et viennent apportant des flots de visiteurs. Nonobstant la mauvaise humeur du ciel la fête se fait : jeux, danses, spectacles, vous savez le programme de ces sortes de circonstances, et je ne vous le détaillerai pas, Madame.

Cependant la nuit est tout-à-fait venue : nuit sinistre sur terre, malgré les flambeaux qui brillent ; nuit horrible sur mer, car pas une étoile ne brille aux cieux, et la vague déferle avec un fracas qui brise l'âme, à la pensée des pauvres pêcheurs.

J'appelle alors notre cocher et le guide que nous avons envoyé festoyer en face d'un moka fumeux, et priant madame D.... de songer avant tout à sa santé, je la fais remonter en voiture. Nous redescendons la triple avenue de La Haye. Mais nous avançons à grand'peine, tant est innombrable la foule des véhicules de toutes sortes qui la suivent en tout sens, car figurez-vous que chacun de ses arbres, chacune de ses branches, je dirai presque chacune de ses feuilles se sont changés en lampions, flamboient et font ruisser la flamme. Lustres de feu, portiques de feu, arabesques de feu, orchestres en plein vent, chants et causeries, rires et quolibets, tout cet ensemble, le long des voûtes de verdure

de cette nef magique nous laissent une impression dont le souvenir ne s'effacera pas de long temps. Vous dire le nombre de carrosses, de cabriolets, de pataches, de voitures aristocratiques, de charrettes plébéïennes qui circulent ce soir-là de La Haye à Scheveningen et de Scheveningen à La Haye, serait chose impossible.

Nonobstant le plaisir que put avoir votre amie, Madame, la fatigue de la journée et le brisement de cette soirée orageuse la firent se réveiller malade le lendemain. Par sympathie, mon cher élève se trouva harrassé. Aussi défense de quitter le lit. J'ai vu un médecin : de chez le médecin j'ai couru chez le pharmacien ; et un bon traitement avec lochs et juleps va guérir mes souffreteux.

Pendant qu'ils jouissaient du far-niente du repos, j'ai visité le musée de la capitale de la Hollande. Le palais qui le renferme porte le nom de *Maison du prince Maurice*. Le rez-de-chaussée contient des collections ethnographiques et historiques fort curieuses.

J'y ai vu l'habillement complet que portait S. A. S. le prince Guillaume I, le Taciturne, le 10 juillet 1584, lorsqu'il fut assassiné par Balthazar Gérards, les deux pistolets et la pièce de plomb du meurtrier, la montre antique du prince, sa chemise même toute ensanglantée, et la copie du jugement de Balthazar.

J'y ai vu le fauteuil de prison de J. Olden Barneveldt ;

Un couteau avec lequel les druides faisaient des incisions aux victimes humaines qu'ils dévouaient à Hésus ou à Teutatès ;

Un tambour du roi de Diakura, orné des machoires de ses ennemis ;

Un sceptre antique d'un roi des Parthes ;

Et mille objets historiques ou ethnographiques, du Japon, de la Chine, du monde entier, palanquins, meubles, costumes, pierres, armures, instruments de musique, éventails, parasols, boîtes, coffrets, réchauds, bois de sandal, pendules, bracelets, coupés, cajaks, etc. Je m'explique la richesse de ce musée par ce souvenir, que les Hollandais étaient seuls admis dans le Japon, et ont des relations avec tous les peuples du globe.

Un des conservateurs de ce musée, heureux sans doute de mon étude à tout voir, et devant que j'étais Français, vint très-obligement se mettre à ma disposition, et fut très-courtois à mon endroit, chose dont je lui garde reconnaissance.

Parmi les peintures qui occupent le premier étage, je puis vous signaler, Madame :

*Les bourgmestres d'Amsterdam recevant Marie de Médicis à son entrée dans cette ville*, par Kreyser ;

Une admirable *Étude d'animaux*, de P. Potter ;

*La leçon d'anatomie*, par Rembrandt, merveille de l'art ;

Et des Ruisdaël, des Holbein, des Van-Ostade, des Van-Dyck, et des Rubens.

Aujourd'hui, madame D.... va beaucoup mieux ; Emile, par contre, est frais comme

une rose et gai comme un papillon. Aussi faisons-nous une excursion à Delft, d'où je vous écris, Madame.

Nous y sommes venus en *Trekschuite*, par un canal qui fait communiquer Delft et La Haye. Mais vous ignorez ce que c'est que voyager en *Trekschuite* peut-être? Ce n'est pas autre chose qu'aller en galiotte, Madame. La galiotte en France, et le *trekschuite* en Hollande, sont de petits bateaux divisés en deux parties à l'intérieur, et formant un salon d'une part, et une salle d'autre part, que traînent un ou deux chevaux. Il y avait jadis une galiotte fameuse de Mantes à Rolleboise, sur la Seine; et, sur la Marne, il y a encore une galiotte ou bateau-poste de Paris à Meaux. Or, c'est sur un petit bâtiment de ce genre que nous sommes venus de La Haye ici. Je vous assure que l'on ne saurait choisir de trajet plus agréable, pour aller en *trekschuite*, que celui qui sépare ces deux villes. Les bords du canal offre des vues charmantes et variées. Toutes les heures part un *trekschuite*, et le voyage ne dure que soixante minutes.

*Delft*, *Delphi* ou *Delfium* est une ville de la Hollande méridionale, entre Leyde et Rotterdam, dans une délicieuse situation, sur la Schie, petit fleuve mettant en communication la ville avec le port de mer de Delfshaven. Son origine doit être rapportée à Godefroid le Bossu, duc de la Basse-Lotharingie, qui ayant conquis la Hollande dont il avait chassé Robert le Frison, fit commencer l'enceinte de Delft, en 1074.

Delft est bâtie d'une manière très-régulière. Un voyageur français la visitant au XVIII<sup>e</sup> siècle, disait qu'on l'admirerait davantage si elle n'était pas dans le pays des belles villes. Elle est cependant plutôt jolie que belle, les constructions hollandaises ayant en général quelque chose de plus mignard qu'imposant. Seulement elle est fort triste, et cependant c'est une place de guerre de troisième classe qui devrait avoir quelque mouvement et quelque vie, ce dont elle manque. Elle a été ravagée par deux incendies en 1636 et 1654.

L'Hôtel-de-Ville, situé sur une grande place, en face de l'église neuve, est un édifice gothique qui mérite quelque attention.

Sur le quai d'un canal, assez près de là, se trouve le *Prinsen-Hof*, *Tour des Princes*, maintenant caserne, mais jadis château de Guillaume le Taciturne. Notre guide nous y conduit.

Ce guide, très-brave homme assurément, a la prétention d'être quelque peu parent de ce Guillaume, et, en effet, si l'épithète de taciturne ne peut lui convenir, il mérite au moins celle de mélancolique, car chaque fois que son métier de guide le force à parler de Guillaume, le bonhomme se pose en saule pleureur, et le voilà qui larmoie des yeux et de la voix.

— C'est ici, nous dit-il en nous faisant pénétrer dans une des salles du *Prinsen-Hof*, et en suivant du doigt des sillons dans une muraille, c'est ici que notre généreux *stathouder* tomba sous le coup de pistolet de son assassin. Voici les traces que la balle meurtrière a

laissées dans la muraille. Ici l'infortuné rendit son âme dans les bras de sa femme, fille de votre Coligny. Là fut arrêté Balthazar Gérards, l'infâme soudoyé de Philippe d'Espagne. C'était le 40 juillet 1584.

Et en guise d'oraison funèbre, le digne guide pousse un sanglot qui retentit dans toute la profondeur de la salle.

Mais il ne nous en conduit pas moins dans l'*Église Neuve*, construite en 1381, et sans nous en vanter le carillon, qui est magnifique, il va chercher gravement le bedeau, nous fait ouvrir, et pénétrant solennellement dans le temple qui est froid à l'œil et au cœur, comme toutes les églises protestantes, il nous mène droit à un superbe mausolée qui occupe la place de l'autel, dans nos sanctuaires.

— C'est là que repose Guillaume I<sup>er</sup>, prince d'Orange, sauveur de la patrie! nous dit-il.

Et il s'agenouille dans un angle et reste en extase, muet et immobile, comme les statues de marbre du tombeau.

Ce mausolée est soutenu par quatre groupes de colonnes de marbre auxquelles sont adossées autant de figures qui représentent les vertus cardinales. En entrant, on se trouve en face de la statue du prince, assis et couvert de son armure, à l'exception du heaume. Mais au centre, sous le dais que supportent les groupes de quatorze colonnes, le prince est couché sur un sarcophage. Aux pieds du prince en costume de capitaine, se trouve l'effigie d'un petit chien qui lui avait sauvé la vie en l'avertissant de l'approche de deux bandits espagnols qui déjà prétendaient l'assassiner dans son camp, près de Malines, en 1572. Une statue de la Victoire, en bronze, dont le pied ne tient au monument que par l'extrémité du pied, domine le tombeau. Sur les côtés nous lisons cette inscription :

*Aeternæ memoriæ Guillelmi, Nassovi, patris patriæ, etc., quem Philippus II, Hispaniæ rex, ille Europæ timor, timuit, non domuit, non terruit, sed empto percussore fraude nefando sustulit.*

Ce sont les Provinces-Unies qui, en 1624, érigèrent ce monument en l'honneur de Guillaume. Il est l'œuvre de Keyzer et Quellinus.

Cependant notre guide s'était relevé, et, comme pour satisfaire aux mânes de Guillaume, à la façon antique, le digne homme nous dit :

— La tête de ce grand homme avait été mise au prix de 25,000 écus d'or et de titres de noblesse. Or, ce fut un Franc-Comtois du nom de Balthazar Gérards, qui ambitionna cette récompense. A peine Guillaume eut-il rendu le dernier soupir, que Balthazar fut arrêté. Après jugement, pour exécuter la sentence, pendant que l'on célébrait les funérailles de la victime avec une pompe extraordinaire, le meurtrier eut la main droite brûlée, et, après l'avoir tenaillé par tout le corps avec des fers chauds, on le coupa en mille morceaux.

— Ainsi fut anoblie sa famille! dit Emile.

— Pas du tout, dit une voix, celle d'un étranger en long manteau que nous n'avions

pas vu s'approcher, pas du tout, car il est un de ses descendants qui obtint du petit neveu de ce Guillaume, que vous pleurez, la reconnaissance des lettres d'anoblissement données à Balthazar Gérards!

.....

Le guide ne répondit rien. L'étranger s'éloigna à pas lents... et nous sortîmes à notre tour, mais non sans avoir vu aussi le tombeau de Hugo Grotius, mort à Rostock, en 1645, qui repose dans cette église.

Dans l'*Ancienne Église*, datant du XI<sup>e</sup> siècle, et dont le beau clocher penche beaucoup, nous visitons les tombeaux de l'amiral Tromp, dont j'ai vu l'armure, criblée de balles, hier au musée de La Haye.

Avant de quitter Delft, Emile veut acheter la gravure du tombeau de Guillaume, ce qui flatte beaucoup Barris, devenu plus mélancolique encore depuis la parole étrange du mystérieux personnage de l'église. Pour cela nous entrons dans un magasin de librairie. Figurez-vous au comptoir, Madame, un de ces gros et lourds Hollandais, buveurs de bière et fumeurs de pipe, tels que nous les représente Teniers. Il ne lui manque que le costume du XV<sup>e</sup> siècle : à part cela, c'est la même épaisseur, le même sourire, etc. Il a grand'peine à nous comprendre : nous sommes pour lui un monde fantastique. Assurément c'est un Hollandais de 1500 oublié sur la terre par le ciel!

~~~~~  
Rotterdam, septembre 1853.

Je continue ma lettre à Rotterdam, où nous sommes depuis hier, Madame. Madame D..... se trouvant complètement remise, nous avons fait au musée de La Haye une nouvelle visite : nous ayons été voir les églises ; Emile, de son côté, a tenu à caresser les cigognes qui errent à l'aventure sur le marché aux poissons, où la ville les entretient, rendant ainsi hommage à ses représentants héraldiques, et enfin, nous avons pris le chemin de fer de Rotterdam.

Le rail-way a d'abord longé pendant quelque temps des jardins et des maisons de campagne : puis s'est montré à notre droite le clocher de la ville de *Riswick*. Ce Riswick est fameux par le traité de paix qui y fut conclu en 1697, entre l'Angleterre, la France, la Hollande, l'Allemagne et l'Espagne. Une colonne commémorative marque l'emplacement occupé là jadis par le château du prince d'Orange. Ce fut là qu'on signa le traité.

Après Riswick nous avons revu Delft, son château, ses clochers et le beffroi de son Hôtel-de-Ville.

De Delft nous sommes arrivés à la ville de *Schiedam*, chère cité bien-aimée des buveurs

de genièvre, car on n'y compte pas moins de deux cents distilleries, qui doivent donner la mort à plus de deux mille hommes par année, tant est pernicieuse cette liqueur que de misérables niais aiment avec passion.

Enfin, laissant à notre droite le port de Delft, *Delfthaven*, sur la Meuse qui arrive à la mer, et à gauche le village d'*Overschie*, patrie de l'amiral Piet-Hein, nous entrons dans la gare de la commerçante et industrielle *Rotterdam*.

Rotterdam tire son nom de la petite rivière *La Rotte* qui vient se jeter dans la Meuse. Elle affecte la forme de triangle. Située sur la rive droite de la Meuse, fort large en cet endroit, elle offre un aspect imposant et magnifique surtout du côté de Dordrecht.

Une quantité de canaux, parmi lesquels il faut citer ceux de *Leuve-Harden*, *Oude-Haven*, *Nieuwe-Haven*, qui sont les bras de la Meuse, sillonnent la ville dans toutes les directions. Les quais de ce port immense, le *Wyn*, le *Blach*, celui de *Gueldre*, celui des *Espagnols*, le *Harengelieth*, et l'admirable *Boomtjes*, orné de belles allées d'arbres le long de la Meuse, en font l'une des premières villes du monde.

Nous sommes tout étourdis au grandiose spectacle que nous avons sous les yeux, spectacle qui efface l'impression que nous avait faite Amsterdam. Les navires énormes, de toutes nations, portant les pavillons de tous les peuples de l'univers, circulent dans cette vaste cité, comme les fiacres dans nos rues de Paris et avec la même facilité. Et puis, les rues et les quais sont bordés de somptueux hôtels, de magnifiques maisons, et sur les canaux, dans les rues, le long des quais, partout, des matelots, des officiers de marine, des calfast, des gens de toutes les régions du globe, vont, viennent, s'agitent, crient, font faire place, et animent la ville, que c'est à en perdre la tête. C'est un mouvement et une vie qui révèlent la puissance commerciale et l'heureuse position au milieu des eaux de cette belle ville de Rotterdam.

Il y a deux parties très-distinctes dans Rotterdam : la ville intérieure, *Binnenstadt*, et la ville extérieure, *Bintenstad*. Elles sont séparées l'une de l'autre par une rue fort longue, très-large et assez belle. Cette rue, la Rue-Haute, est placée sur le sommet d'une digue énorme qui sert d'épine dorsale à Rotterdam, et abrite *Binnenstad* contre les marées. La première ville a beaucoup de rues étroites et de maisons de chétive apparence, occupées par les artisans. C'est dans *Bintenstad*, au contraire, que se trouvent les grands hôtels et les palais des riches négociants.

Rotterdam n'est pas une ville moderne, du reste. Elle a été fondée au XII^e siècle, et obtint ses droits de cité en 1272.

En 1480, elle fut prise par François de Brederode, qui la défendit long-temps contre l'empereur Maximilien.

Elle fut réduite en cendres en 1562.

Occupée par les Espagnols en 1570, elle ne fut délivrée qu'en 1572, et obtint, en 1586, une voix dans l'assemblée des États-Généraux.

Dès-lors, son commerce prit un développement toujours croissant.

Rotterdam est la patrie du peintre Van-der-Werff.

Elle a vu naître aussi le fameux Erasme, en 1467. Nous avons désiré connaître la maison de cet illustre savant. On nous a montré une petite bicoque, convertie en taverne, et sur la façade nous avons aperçue une statuette, avec cette inscription :

Hæc est parva domus magnus in quâ natus Erasmus.

Ensuite, sur la place du Marché, nous avons retrouvé son effigie en bronze, dressée sur un piédestal en marbre, entouré d'une balustrade en fer. Cette statue décore le grand pont de la Meuse : mais l'épithaphe suivante décore la statue :

DESIDERIO ERASMO

*magno scientiarum atque litteraturæ politionis vindici
et instauratori viro, seculi sui primario, civi omnium
prestantissimo, nominis immortalitatem scriptis consecraverunt*

S. P. Q. ROTTERDAMUS.

A Bâle, où mourut ce célèbre réformateur, en 1536, nous avons vu, l'année dernière, à notre retour de Suisse, le tombeau d'Erasme, en granit rose, simple pierre qui portait ce seul mot :

TERMINUS!

Vraiment, Madame, j'ai trouvé ce mot magnifique pour exprimer la mort. Seulement pour qu'on rappelle sans angoisses ce *terme de la vie*, faut-il n'avoir pas lutté contre Jésus le Sauveur, et ne s'être pas mis en révolte d'orgueil contre l'Évangile qu'il a donné aux hommes humbles et soumis !

Nous avons visité l'église cathédrale de St-Laurent, où reposent les héros de la marine hollandaise tués dans la guerre avec la France, de 1660 à 1674, de Wit, Kortenaar, Brakel, de Lief, Nes, Mooi, etc. Elle est dans le style gothique de l'époque de transition et remonte à 1472. Son grand orgue est fort remarquable. Du haut de la tour, qui est très-élevée, la vue est charmante.

L'église réformée a un magnifique clocher gothique du meilleur goût.

Non loin de la statue d'Erasme, nous remarquons un édifice d'extérieur assez modeste, qui forme un carré long et renferme une cour entourée d'une colonnade : c'est la Bourse.

Enfin, dans nos pérégrinations à travers la ville, nous tombons aussi dans le quartier des Juifs. Gardez-vous d'y entrer jamais, si vous venez à Rotterdam ; car, figurez-vous

la population la plus immonde, tellement immonde que, pendant que je parle à une femme pour lui acheter un petit coffret dont Emile a la fantaisie, je voir errer sur son visage, comme des cavaliers sur un Champ-de-Mars, toute une cavalcade de...

Je n'ose achever; mais, au moins, je puis dire qu'il n'y a qu'à Rotterdam, et chez les Juifs, qu'on puisse voir une pareille incurie!

Ce n'est guère le moment de parler de diner... Mais l'histoire est là, et son inflexible rigidité me contraint à dire que nous passons du quartier des Juifs à la table d'un hôtel du quai de Boomtjes. Nous eussions même fait honneur au repas, si nous n'avions eu en face de nous deux espèces de Savoyards, faisant tache parmi les convives, dont l'un surtout mangeait avec tant de gloutonnerie, qu'il me rappela Sancho Pança aux noces de Gamaches, et Gargantua, le terrible ingurgiteur... C'était à en avoir des nausées...

Dordrecht, septembre 1835.

Je termine ma lettre à Dordrecht, où je vais la mettre à la poste, Madame.

Nous avons quitté Rotterdam, ce matin, sur un magnifique paquebot qui remonte la Meuse; en s'éloignant, il nous laisse admirer l'hémicycle immense que forment les quais de Rotterdam, surmontés des tours de l'église Saint-Laurent et de la nouvelle église. Une forêt de mâts couvre la rivière que sillonnent en tous sens des bâtiments de toutes formes et de toutes grandeurs.

Mais bientôt cette reine du commerce et de l'industrie s'efface lentement à l'horizon, et nous ne voyons plus que larges nappes d'eaux qui couvrent les plaines et les campagnes plates de la Hollande. Ici c'est le Rhin, là le Leck, et puis la Meuse, et puis des marécages.

Voici que l'on s'arrête. Notre paquebot fait escale à un embarcadère de chemin de fer. Des voyageurs montent.

C'est encore M. G.... qui se présente à nous; ce sont encore les Belges qui l'accompagnent et dont vous a parlé l'autre jour madame D...., je crois, Madame. Et puis d'autres Français sont réunis à eux, et nous voici sur le bateau néerlandais, formant un casino français, et parlant littérature, beaux-arts, industrie, voyages. Un Dijonnais surtout, vêtu comme Perette, « pantalon court et souliers blancs, » nous vante les charmes de sa villa; la légèreté qu'il met à franchir six kilomètres pour s'y rendre chaque jour, de Dijon; ses achats au fameux bazar de La Haye, où on lui a vendu cinquante francs une potiche de cent sous; et s'étend en longues apostrophes d'indignation sur l'orgue de Haarlem, qu'il a fait jouer, et sur la cruelle déception qu'il a payée 28 beaux francs. On passe

en revue la Hollande; on se conte les mille impressions que l'on a éprouvées; on fume, on prend le thé, on dîne. Enfin, Dordrecht nous apparaît.

Dordrecht, la ville la plus ancienne et la plus riche de la Hollande, au moyen-âge, se montre complètement isolée, sur la rive gauche de la *Merwede*, suite du *Waal*, suite du *Rhin*, qui se laisse ainsi débaptiser à la fin de son cours. Ce qui a causé cet isolement de Dordrecht, posée presque comme une île au milieu des eaux, c'est une terrible inondation qui eut lieu en 1421.

Cette ville fait dans le paysage un effet charmant. Ses clochers, une haute tour carrée, fort ancienne; ses murs antiques et les maisons, étrangement disposées, qui dentellent l'azur du ciel, impressionnent l'âme vivement. Avec cela, grand nombre de navires stationnent là aussi; car la rivière forme un bassin assez large pour donner entrée aux plus grands vaisseaux.

Dordrecht a joué un grand rôle dans l'Histoire de la Hollande.

En 1572, la première assemblée des Etats libres de la Hollande se tint dans ses murs, et proclama la république des Provinces-Unies des Pays Bas.

Cent ans plus tard, Guillaume III, prince d'Orange, y fut nommé stathouder à vie, de la Hollande.

Enfin, en 1618 et en 1619, le célèbre synode protestant y tint ses assises, dans le but de terminer le différend entre la secte des Arméniens et des Gomaristes, et pour jeter les bases de l'Eglise protestante de Hollande.

Nous passerons une nuit à Dordrecht, et nous disons adieu à nos Français et aux Belges, avec l'espoir de nous rencontrer encore. Mais, comme la nuit est loin d'être venue, nous profitons de la dernière soirée que nous passerons sur la terre de Hollande, pour monter sur la vieille tour carrée.

La vue en est splendide, surtout aux derniers feux du soleil. Nous avons devant nous un petit bras de la Meuse, appelé *Spanjardsliep*. Puis, au loin, partout, l'eau, l'eau de la Meuse, l'eau de la *Merwede*, l'eau du *Baes-Boseh*, l'eau de la Mer du Nord, à l'horizon; et puis, sur le sol beaucoup plus rare, toujours la belle verdure, toujours les beaux troupeaux de bétail, toujours une riche et calme nature.

Le ciel est si pur, l'air si doux, l'horizon si net, qu'il me semble voir, dans le Brabant septentrional, à notre gauche, le vieux et le nouveau château de *Breda*, la puissante forteresse de cette ville, la flèche de son église. Je désigne même, plus au sud-ouest, des tours et des clochers, comme appartenant à *Bergen-op-Zoom*; plus à l'ouest encore, je signale le magnifique Hôtel-de-Ville bâti par Charles le Téméraire, à *Middelburg*, en 1468; et enfin les bastions et les remparts de la ville maritime et militaire de *Flessingue*.

Mais la nuit vient: les ombres se forment; les étoiles s'allument aux cieux. Nous allons

nous enfermer dans notre hôtel de Belle-Vue, et mettre nos malles en état de passer demain sous les yeux de la douane belge.

Car nous nous endormirons en Hollande ce soir; mais nous nous réveillerons en Belgique demain.

Je termine, Madame; et, pour vous donner l'espérance de recevoir bientôt une lettre de votre amie, je vous dirai que, grâce à nos repos fréquents, elle jouit maintenant, ainsi que son fils, d'une santé très-prospère.

Agréez, je vous prie, l'expression des sentiments distingués avec lesquels

J'ai l'honneur d'être,

Madame,

Votre humble et respectueux serviteur,

DORY.



